00102468

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016

ŒUVRES

COMPLETTES

DE M. DE BEAUMARCHAIS.

TOME QUATRIEME,

Contenant SON THÉATRE.

OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE

ŒUVRES

DE THÉÂTRE

DE

MONSIEUR

PIERRE-AUGUSTIN

CARON

DE BEAUMARCHAIS.

102468

M. DCC. LXXX.

00102468

God/Fo 842.5
Bea/Oeu
1C-768

LES DEUX AMIS,

OU

LE NÉGOCIANT DE LYON,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE,

Représenté pour la premiere fois sur le Théâtre de la Comédie Françoise à Paris, le 13 Janvier 1770.

Qu'opposerez-vous aux faux jugements, à l'injure, aux clameurs ? Rien.

Les deux Amis, Acte IV, Scene VII.

PERSONNAGES.

AURELLY, riche Négociant de Lyon, homme vif, honnête, franc & naïf.

MELAC, pere, Receveur-général des Fermes, à Lyon, Philoſophe ſenſible.

PAULINE, niece d'Aurelly, élevée par Melac pere, jeune perſonne au-deſſus de ſon âge.

MELAC fils, élevé avec Pauline, jeune homme bouillant & d'une ſenſibilité exceſſive.

SAINT-ALBAN, Fermier-général, en tournée, homme du monde eſtimable.

DABINS, Caiſſier d'Aurelly, protégé de Melac pere, homme de jugement, & fort attaché à ſon protecteur.

ANDRÉ, Domeſtique de la maiſon, garçon très-ſimple.

La Scene eſt à Lyon, dans le Sallon commun d'une Maiſon occupée par Aurelly & par Melac.

LES DEUX AMIS,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, MELAC fils.

*Il est dix heures du matin. Le Théâtre représente un sallon ; à l'un des côtés est un clavecin ouvert, avec un pupitre chargé de musique. Pauline en peignoir est assise devant ; elle joue une Piece. Melac debout à côté d'elle, en léger habit du matin, ses cheveux relevés avec un peigne, un violon à la main, l'accompagne. La toile se leve aux premieres mesures de l'*Andante (1).

PAULINE, *après que la Piece est jouée.*

COMMENT trouvez-vous cette sonate ?

(1) Pendant que les Acteurs sont censés faire de la musique, les premiers violons de l'Orchestre jouent, avec des sourdines, une *Andante*, que les seconds dessus & les basses accompagnent en pinçant ; ce qui complete l'illusion du petit Concert que le Spectacle représente.

MELAC fils.

Votre brillante exécution la fait beaucoup valoir.

PAULINE.

C'eſt votre avis que je demande, & non des éloges.

MELAC fils.

Je le dis auſſi; elle me plairoit moins ſous les doigts d'un autre.

PAULINE *ſe leve.*

Fort bien; mais je m'en vais, je n'ai point encore vu mon oncle.

MELAC fils, *l'arrête.*

Il eſt ſorti; il va....

PAULINE.

A la Bourſe, apparemment?

MELAC fils.

Je le crois. Le payement s'ouvre demain. Ce temps critique & dangereux pour les Négocians de Lyon, exige qu'ils ſe voyent.

PAULINE.

Il s'eſt retiré bien tard cette nuit!

MELAC fils.

Ils ont long-temps jaſé. Mon pere ſe plaignoit à lui des Fermiers-généraux, qui me refuſent la ſurvivance de ſa place de Receveur-Général des Fermes.

PAULINE.

Bien mal-honnêtement, sans doute.

MELAC fils.

Sous prétexte qu'ils l'ont donnée. „ Voilà „ comme vous êtes, lui disoit votre oncle. „ Ne demandant jamais, un autre sollicite, „ il obtient le prix de vos longs services ". Mais savez-vous ce que j'ai pensé, Pauline ? c'est que si quelqu'un dans la Compagnie nous a desservis, ce ne peut être que Saint-Alban.

PAULINE.

Que vous êtes injuste ! J'ai vu tout ce qu'il a écrit en votre faveur.

MELAC fils.

On fait voir ce qu'on veut.

PAULINE.

Vous vous plaisez bien à l'accuser.

MELAC fils.

Pas tant que vous à le défendre.

PAULINE, *fâchée.*

Vous m'impatientez. Depuis son départ, il faut donc se résoudre à voir toutes nos conversations rentrer dans celle-ci.

MELAC fils, *d'un air fin.*

Allons, la paix. — Ils ont ensuite parlé de votre établissement . . . . du mien . . . . Mon pere m'a fait signe, je me suis retiré ; mais, en sortant, j'ai entendu qu'il disoit un mot . . . .

Ah! Pauline.... (*Il veut lui prendre la main*).

PAULINE, *se recule*.

Hé bien, Monſieur?

MELAC fils.

Un certain mot.....

PAULINE, *l'interrompt*.

Je ne ſuis pas curieuſe. — Parlons de la petite fête que nous préparons à mon oncle, à l'occaſion de ſes Lettres de Nobleſſe: y ſongez-vous?

MELAC fils.

J'ai tout arrangé dans ma tête. Nous commencerons par un Concert; peu de monde, nous & nos maîtres. Sur la fin on viendra l'avertir qu'on le demande. Pendant ſon abſence, un tapis, deux paravents feront l'affaire; & nous lui donnerons la plus jolie petite Piece....

PAULINE.

Oh! point de Comédie.

MELAC fils.

Pourquoi?

PAULINE.

Vous connoiſſez la foibleſſe de ma poitrine.

MELAC fils.

On ne crie pas la Comédie; ce n'eſt qu'en parlant qu'on la joue bien. Figure charmante! organe flexible & touchant! de l'ame ſur-tout...

Que vous manque-t-il? Une jeune Actrice se fait toujours entendre, lorsqu'elle a le talent de se faire écouter.

PAULINE.

Oh! ce n'est ni d'éloquence, ni d'adresse qu'on vous accusera de manquer, pour ramener les gens à vos idées.... Et les couplets que je vous ai demandés?

MELAC fils, *tendrement.*

Vous craignez qu'on ne les oublie? injuste Pauline!...

PAULINE *l'interrompt en s'asseyant.*

Essayons encore une piece avant de m'habiller.

MELAC fils, *s'assurant de l'accord du violon.*

Volontiers.

PAULINE.

Donnez-moi le nouveau livre.

MELAC fils, *avec humeur.*

Pourquoi ne pas suivre le même?

PAULINE.

Pour sortir un peu de l'ancien genre. Au reste, comme c'étoit uniquement pour vous....

MELAC fils, *d'un air incrédule.*

Oui, pour moi!

PAULINE *riant.*

Voilà bien les ingrats! cherchant toujours à diminuer l'obligation, pour n'être point te-

nus de la reconnoiſſance! Cette muſique n'eſt-elle pas plus piquante, plus variée?

Melac fils, *mécontent.*

Piquante! variée! délicieuſe! C'eſt le beau Saint-Alban qui vous l'a choiſie à Paris.

Pauline.

Et toujours Saint-Alban! Vous êtes bien étrange. Votre ſouverain bonheur feroit que perſonne ne m'aimât.

Melac fils.

Je ne ſerai donc jamais heureux.

Pauline.

Vous voudriez.... qu'on ne pût me ſouffrir.

Melac fils.

Je ne deſire point l'impoſſible.

Pauline, *gaiement.*

Hé! il ne faudroit pas trop vous preſſer pour vous le faire avouer ingénuement.

Melac fils.

Non; mais il eſt aſſez ſimple que je n'aime point un homme qui affiche des ſentiments pour vous.

Pauline.

Pour le venger de cette humeur, vous accompagnerez ſa favorite.

Melac fils.

Oh! non.

(*Il poſe le violon ſur une chaiſe.*)

PAULINE.

Vous me refusez?

MELAC fils.

J'aime mieux demander pardon de tout ce que j'ai dit.

(*Il se met à genoux.*)

PAULINE.

Et moi je le veux.

MELAC fils.

C'est une tyrannie.

PAULINE, *plaisantant.*

Obéissez, ou je ne vous appelle plus mon frere.

MELAC fils, *d'un air hypocrite, en se relevant.*

Si ce nom vous déplaît, vous avez un autre moyen de m'y faire renoncer.

PAULINE.

Et c'est?

MELAC fils.

De m'en permettre un plus doux.

SCENE II.

PAULINE, MELAC fils, MELAC pere.

(*Melac pere paroît dans le fond.*)

PAULINE.

Je ne vous entends pas?

MELAC fils.

Vous ne m'entendez pas? Je vais...

PAULINE, *lui coupant la parole.*

Je vais... Je vais jouer la piece: m'accompagnerez-vous, oui ou non?

MELAC fils, *lui baise les mains.*

Pardon, pardon; mais pour celle-ci, en vérité elle est trop difficile.

PAULINE, *avec une petite moue.*

Hum... Mauvais caractere! je sais ce qui vous la fait voir ainsi. (*Il lui baise les mains; elle se fâche.*) Finissez, Monsieur de Melac. Je vous l'ai déja dit, ces libertés m'offensent. Laissez mes mains.

MELAC fils.

Qui pourroit refuser.... (*Il continue à lui baiser les mains.*) un juste hommage... à leur dextérité.

(*Melac pere se retire avec mystere.*)

SCENE III.

MELAC fils, PAULINE.

PAULINE *s'échappant.*

ENCORE? obſtiné! mutin! diſputeur! audacieux! jaloux!... car vous méritez tous ces noms-là. Vous refuſez de m'accompagner, vous en aurez ce ſoir la honte publique.

SCENE IV.

MELAC fils, *ſeul.*

MON cœur la ſuit... Ah! Pauline... Je plaiſante avec elle... je diſpute... je l'obſtine... Sans ce détour, je n'oſerois jamais... Si mon pere m'eût obtenu cette ſurvivance, mon état une fois fait... „ Je le veux abſolument, dit-„ elle; obéiſſez ”... J'aime à la voir prendre ainſi poſſeſſion de moi, ſans qu'elle s'en doute... (*Il va fermer le Clavecin.*) Oui; mais elle a beau dire, je ne jouerai point la muſique de ſon Saint-Alban... Que je le hais avec ſon eſprit, ſa richeſſe & ſon air affectueux! Il avoit

bien affaire de rester trois semaines ici, ce beau Fermier-Général! On l'envoye en tournée....

SCENE V.

MELAC fils, MELAC pere.

MELAC pere, *jouant l'étonné.*

TOUT seul mon fils? Il me sembloit avoir entendu de la musique.

MELAC fils.

C'étoit Pauline, mon pere; elle est allée s'habiller.

MELAC pere.

Mais vous, Melac, vous n'êtes pas décemment: ces cheveux....

MELAC fils.

Elle étoit en peignoir elle-même.

MELAC pere.

Cette aimable confiance de l'innocence n'autorise point à lui manquer.

MELAC fils.

Moi, lui manquer, mon pere!

MELAC pere.

Oui, mon fils, c'est lui manquer que de vous montrer à ses yeux dans ce désordre. Parce

qu'elle ignore le danger, ou vous eſtime aſſez pour n'en point craindre avec vous ; eſt-ce une raiſon d'oublier ce que vous devez à ſon ſexe, à ſon âge, à ſon état ?

MELAC fils.

Je ne vais point chez elle ainſi. Ce Sallon nous eſt commun ; nous y avons toujours étudié le matin... Quand on demeure enſemble... Mais, mon pere, juſqu'à préſent vous ne m'avez rien dit... Eſt-ce Monſieur Aurelly qui fait cette remarque ?

MELAC pere.

Son Oncle ? non, mon ami. Auſſi ſimple qu'honnête, Aurelly ne ſuppoſe jamais le mal où il ne le voit pas ; mais tout occupé de ſon commerce, il s'eſt repoſé ſur moi des mœurs & de l'éducation de ſa Niece, & je dois la garantir par mes ſoins....

MELAC fils.

La garantir !

MELAC pere.

Elle n'eſt plus un enfant, mon fils ; & ces familiarités d'autrefois....

MELAC fils, *un peu déconcerté.*

J'eſpere ne jamais m'oublier devant elle, & lui montrer toujours autant de reſpect que je renferme d'attachement.

MELAC pere.

Pourquoi le renfermer, s'il n'eſt que raiſonnable ? Riez avec elle, dans la ſociété, devant moi, devant ſon oncle, très-bien : mais c'eſt lorſque vous la trouvez ſeule, mon fils, qu'il faut la reſpecter. La premiere punition de celui qui manque à la décence, eſt d'en perdre bientôt le goût ; une faute en amene une autre, elles s'accumulent ; le cœur ſe déprave ; on ne ſent plus le frein de l'honnêteté que pour s'armer contre lui : on commence par être foible, on finit par être vicieux.

MELAC fils, *déconcerté.*

Mon pere, ai-je donc mérité une auſſi ſévere réprimande ?

MELAC pere, *d'un ton plus doux.*

Des avis ne ſont point des reproches. Allez, mon fils ; mais n'oubliez jamais que la niece de votre ami, du bienfaiteur de votre pere, doit être ſacrée pour vous. Souvenez-vous qu'elle n'a point de mere qui veille à ſa ſûreté. Songez que mon honneur & le vôtre doivent être ici les appuis de ſon innocence & de ſa réputation. Allez vous habiller.

SCENE VI.

MELAC pere, *seul.*

S'IL s'étoit douté que je l'eusse vu, il eût mis à se disculper toute l'attention qu'il a donnée à ma morale. On ne se ment pas à soi-même; & s'il a tort, il se fera bien sans moi l'application de la leçon. Ceci me rappelle avec quel soin Aurelly détournoit la conversation hier au soir, quand je la mis sur l'établissement de sa niece. Sa niece!... Mais est-il bien vrai qu'elle le soit?... Son embarras, en m'en parlant, sembloit tenir... de la confusion... Je me perds dans mes soupçons... Quoi qu'il en soit, je ne veux pas que mon ami puisse jamais me reprocher d'avoir fermé les yeux sur leur conduite.

SCENE VII.

MELAC pere, ANDRÉ, *en papillotes & en veste du matin, un ballet de plumes sous son bras, entre, regarde de côté & d'autre, & s'en retourne.*

ANDRÉ.

IL n'y est pas Monsieur Dabins.

MELAC pere.

Qu'est-ce ?

ANDRÉ.

Ah ! ce n'est rien. C'est ce gros Monsieur...

MELAC pere.

Quel Monsieur ?

ANDRÉ *d'un ton niais.*

Celui qui vient.... qui m'a tant fait rire le jour de cette histoire....

MELAC pere.

Est-ce qu'il n'a pas de nom ?

ANDRÉ.

Si fait, il a un nom. Monsieur.... Monsieur ... .C'est qu'il s'appelle encore autrement.

MELAC pere.

Autrement que quoi ?

ANDRÉ.

André.

Je l'ai bien entendu peut-être..... Paris, deux & demi; Marſeille, Canada, trente-huit: que ſais-je?

Melac pere, *riant de pitié.*

Ah! l'Agent de Change?

André.

C'eſt ça.

Melac pere.

Mais ce n'eſt pas moi qu'il cherche.

André.

C'eſt Monſieur Dabins.

Melac pere.

Qu'il paſſe à la caiſſe d'Aurelly.

André.

Il en vient; ce caiſſier n'eſt-il pas déja ſorti!

Melac pere.

Un jour comme celui-ci! il eſt donc fou!

André.

Je ne ſais pas.

Melac pere.

Voyez à ſa chambre, au jardin, par-tout.

André, *va & revient.*

Moi, j'ai mon ouvrage.... Et ſi je ne le trouve pas, qu'eſt-ce qu'il faut que je lui diſe?

MELAC pere.

Rien. Car on ne finiroit plus....

SCENE VIII.

MELAC pere, *seul.*

QUI croiroit qu'un garçon aussi simple fût le fait d'un homme bouillant, d'Aurelly? Sa regle est assez juste : aux gens de cet état moins d'esprit, moins de corruption.

SCENE IX.

DABINS, MELAC pere.

MELAC pere.

ON vous cherche, Monsieur Dabins.

DABINS, *d'un air effrayé.*

Depuis une heure, Monsieur, j'épie le moment de vous trouver seul.

MELAC pere.

Que me voulez-vous?

DABINS.

Puis-je parler en liberté?

MELAC pere.

Vous êtes pâle, défait, votre voix est tremblante.

DABINS.

Ah! Monſieur!

MELAC pere.

Expliquez-vous.

DABINS.

Comment vous apprendre le malheur...

MELAC pere.

Sortez de ce trouble. Parlez.

DABINS.

Cette lettre que je reçois à l'inſtant...

MELAC pere.

Que dit-elle de ſiniſtre?

DABINS.

Vous aimez Monſieur Aurelly?

MELAC pere.

Si je l'aime! vous me faites trembler.

DABINS.

A moins d'un miracle, il faut qu'il manque à ſes payements demain... Il faut...

MELAC pere, *regardant de tous côtés.*

Malheureux! ſi quelqu'un vous entendoit... Vous perdez le ſens... D'où ſavez-vous?... Cela ne ſauroit être.

DABINS.

J'ai prévu votre ſurpriſe & votre douleur; mais le fait n'eſt que trop avéré.

MELAC pere.

Avéré, dites-vous? — Je n'oſe l'interroger.

— Monfieur Dabins, fongez-vous à l'importance?... Il m'a troublé.

DABINS.

Monfieur Aurelly avoit à Paris pour huit cents mille francs d'effets.

MELAC pere.

Chez fon ami Monfieur de Préfort, je le fais.

DABINS.

Il me dit, il y a quelque temps, d'écrire à ce Correfpondant de les vendre, & de m'envoyer tout le papier fur Lyon qu'on pourroit trouver.

MELAC pere.

Après?

DABINS.

Au-lieu d'argent que j'attendois aujourd'hui, fon fils me dépêche un courier, qui a gagné douze heures fur celui de la pofte.

MELAC pere.

Hé bien, ce courier?

DABINS.

M'apprend, qu'au moment de négocier nos effets, Monfieur de Préfort s'eft trouvé atteint d'un mal violent, qui l'a emporté en deux jours; & qu'on a mis auffi-tôt le fcellé fur fon cabinet.

MELAC pere.

Pourquoi cet effroi? Je regrette Préfort;

mais il laiſſe une fortune immenſe. Aurelly réclamera ſes effets, qui lui seront remis : c'eſt tout au plus un retard. Achevez.

DABINS.

J'ai tout dit. Notre payement étoit fondé ſur ces rentrées qui n'ont jamais manqué ; nous n'avons pas dix mille francs en caiſſe.

MELAC pere.

Et vous en devez payer demain ?

DABINS.

Six cents mille. Il y a de quoi perdre l'eſprit.

MELAC pere.

Il me quitte : il ne fait donc point....

DABINS.

Voilà mon embarras. Vous connoiſſez ſa probité, ſes principes.... il en mourra. — Un homme ſi bon, ſi bienfaiſant.... Mais, Monſieur, il n'y a que vous qui puiſſiez vous charger de lui apprendre...

MELAC pere.

Il n'eſt pas poſſible qu'Aurelly n'ait pas chez lui de quoi parer à cet accident.

DABINS.

Il a du bien, d'excellents immeubles, cette maiſon, ſa terre : mais avoir à payer demain ſix cents mille francs, & pas un ſou...

MELAC pere.

Attendez. Je lui connois cent mille écus qu'un ami, m'a-t-il dit, lui a confiés.

DABINS.

Il ne les a plus : Monſieur de Préfort s'étoit chargé de les convertir en effets pareils à ceux qu'il lui avoit procurés. Aujourd'hui tout eſt-là ; tout manque à la fois.

MELAC pere.

Onze cents mille francs arrêtés, au moment de payer !

DABINS.

Il périt au milieu des richeſſes.

MELAC pere *ſe promene.*

Vous l'avez dit, il en mourra. L'homme le plus vertueux, le plus ſage ! ... une réputation ſi intacte ! S'il ſuſpend ſes payements ; s'il faut que ſon honneur.... il en mourra, l'infortuné : voilà ce qu'il y a de bien certain. (*Il ſe promene plus vîte.*)

DABINS.

Si l'on eût reçu la nouvelle huit jours plutôt...

MELAC pere.

C'eſt un homme perdu.

DABINS.

Ces lettres de Nobleſſe encore lui font tant de jaloux : vous verrez, Monſieur, les amis

que lui laissera l'infortune : il n'y a peut-être pas un négociant dans Lyon qui ne fût bien-aise au fond du cœur... Trouver de l'argent ! il ne faut pas s'en flatter.

MELAC pere *se promene.*

J'ai bien ici cent mille francs à moi.

DABINS.

Qu'est-ce que cela ?

MELAC pere *rêvant.*

En effet, qu'est-ce que cela ?

DABINS.

A peine le sixieme de ce qu'il nous faut.

MELAC pere *s'arrête.*

Monsieur Dabins ?

DABINS.

Monsieur ?

MELAC pere.

Où est votre courier ?

DABINS.

Je l'ai fait cacher.

MELAC pere.

Monsieur Dabins, allez m'attendre dans mon cabinet. Ne voyez personne ; enfermez-vous, enfermez-vous soigneusement. Je vous rejoins ; j'ai besoin de me recueillir....

DABINS.

Sur la maniere de lui annoncer ?...

MELAC pere.

C'eſt lui. Partez ſans dire un mot.

SCENE X.

MELAC pere, DABINS, AURELLY.

AURELLY.

BON JOUR, Melac. Ah ! te voilà, Dabins ? J'ai trouvé l'Agent de Change qui te cherche : il emporte mes deux effets ſur Pétersbourg. Hé bien, nos fonds de Paris ?

(*Il ôte ſon épée qu'il poſe ſur une chaiſe.*)

MELAC pere, *vivement.*

C'eſt ce dont il me parloit, en me demandant ſi je n'avois pas quelques papiers à échanger pour ſimplifier ſon opération.

AURELLY.

Comme tu es rouge, Melac !

MELAC pere.

Ce n'eſt rien.

AURELLY, *à Dabins qui ſort.*

Monſieur Dabins, le bordereau de tous mes payements en état pour ce ſoir.

(*Dabins ſort.*)

SCENE XI.

MELAC pere, AURELLY.

AURELLY, *gaiement.*

Je t'ai bien desiré tout-à-l'heure à l'Intendance, tu m'aurois vu batailler....

MELAC pere.

Contre qui ?

AURELLY.

Ce nouveau Noble, si plein de sa dignité, si gros d'argent, & si bouffi d'orgueil, qu'il croit toujours se commettre lorsqu'il salue un roturier.

MELAC pere, *distrait.*

Moins il y a de distance entre les hommes, plus ils sont pointilleux pour la faire remarquer.

AURELLY.

Celui-ci qui, jusqu'à l'époque de mes lettres de Noblesse, ne m'avoit jamais regardé, s'avise de me complimenter aujourd'hui d'un ton supérieur: „ Je me flatte, (m'a-t-il dit,) „ que vous quittez enfin le commerce avec „ la roture ".

MELAC pere, *à part.*

Ah ! Dieux !

AURELLY.

Quoi ?

MELAC pere, *s'efforçant de rire.*

Je crois l'entendre.

AURELLY.

Au contraire, Monſieur, ai-je répondu ; je ne puis mieux reconnoître le nouveau bien que je lui dois, qu'en continuant à l'exercer avec honneur.

MELAC pere, *embarraſſé.*

Ah ! mon ami, le commerce expoſe à de ſi terribles revers !

AURELLY.

Tu m'y fais ſonger : l'Agent de Change ne s'explique pas ; mais à ſon air, je gagerois que le payement ne ſe paſſera pas ſans quelque banqueroute conſidérable.

MELAC pere.

Je ne vois jamais ce temps de criſe, ſans éprouver un ſerrement de cœur ſur le ſort de ceux à qui il peut être fatal.

AURELLY.

Et moi, je dis que la pitié qu'on a pour les frippons, n'eſt qu'une miſérable foibleſſe, un vol qu'on fait aux honnêtes gens. La race des bons eſt-elle éteinte pour ?...

MELAC pere.

Je ne parle point des frippons.

AURELLY *avec chaleur.*

Les mal-honnêtes gens reconnus ſont moins à craindre que ceux-ci : l'on s'en méfie ; leur réputation garantit au moins de leur mauvaiſe foi.

MELAC pere.

Fort bien : mais....

AURELLY.

Mais un méchant qui travailla vingt ans à paſſer pour honnête homme, porte un coup mortel à la confiance, quand ſon fantôme d'honneur diſparoît : l'exemple de ſa fauſſe probité fait qu'on n'oſe plus ſe fier à la véritable.

MELAC pere, *douloureuſement.*

Mon cher Aurelly, n'y a-t-il donc point de faillites excuſables ? Il ne faut qu'une mort, un retard de fonds ; il ne faut qu'une banqueroute frauduleuſe un peu conſidérable, pour en entraîner une foule de malheureuſes.

AURELLY.

Malheureuſes ou non ? la ſûreté du commerce ne permet pas d'admettre ces ſubtiles différences : & les faillites qui ſont exemptes de mauvaiſe foi, ne le ſont preſque jamais de témérité.

MELAC pere.

Mais c'eſt outrer les choſes que de confondre ainſi...,

AURELLY.

Je voudrois qu'il y eût là-deſſus des loix ſi ſéveres, qu'elles forçaſſent enfin tous les hommes d'être juſtes.

MELAC pere.

Eh! mon ami, les loix contiennent les méchants ſans les rendre meilleurs; & les mœurs les plus pures ne peuvent ſauver un honnête homme d'un malheur imprévu.

AURELLY.

Monſieur, la probité du Négociant importe à trop de gens, pour qu'on lui faſſe grace en pareil cas.

MELAC pere.

Mais écoutez-moi.

AURELLY.

Je vais plus loin. Je ſoutiens que l'honneur des autres eſt engagé à ce que celui qui ne paye pas ſoit flétri publiquement.

MELAC pere, *mettant ſes mains ſur ſon viſage.*

Ah! bon Dieu!

AURELLY.

Oui, flétri. S'il eſt malheureux, entre mourir & paroître indigne de vivre, le choix eſt bientôt fait, je crois: qu'il meure de douleur;

mais que ſon exemple terrible augmente la prudence ou la bonne foi de ceux qui l'ont ſous les yeux.

MELAC pere, *s'échauffant.*

Vous condamnez, ſans diſtinction, à l'opprobre un infortuné comme un coupable.

AURELLY.

Je n'y mets pas de différence.

MELAC pere.

Quoi! ſi l'un de vos amis, victime des événements....

AURELLY.

Je ſerois ſon juge le plus ſévere.

MELAC pere, *le regardant fixement.*

Si c'étoit moi?

AURELLY.

Si c'étoit toi?.... ſon air m'a fait trembler.

MELAC pere.

Vous ne répondez pas?

AURELLY, *fièrement.*

Si c'étoit vous?... (*avec effuſion.*) Mais premiérement, tu n'es pas Négociant: & voilà comme tu fais toujours; quand tu ne peux convaincre mon eſprit, tu attaques mon cœur.

MELAC pere, *à part.*

O Ciel! comment lui apprendre...

SCENE XII.

MELAC pere, PAULINE, AURELLY.

PAULINE *habillée.*

AH ! voilà mon oncle de retour.

MELAC pere, *à part, avec douleur.*

Et sa niece !

PAULINE.

Bonjour, mon cher oncle, avez-vous mieux reposé cette nuit que la précédente ?

AURELLY.

Fort bien ; & toi ?

PAULINE.

Votre conversation si sérieuse du souper m'a un peu agitée : elle m'a laissé une impression... j'ai peu dormi.

AURELLY, *en riant.*

Nous aurons soin à l'avenir de monter nos bavardages sur un ton plus gai. Nous ne devons pas troubler les nuits de celle qui nous rend les jours si agréables.

(PAULINE *l'embrasse.*)

MELAC pere, *à part.*

Sa sécurité me perce l'ame.

AURELLY.

Ah çà, mon enfant, quel amuſement nous diſpoſes-tu aujourd'hui ?

PAULINE.

Cette après-midi, grand aſſaut de muſique entre l'obſtiné Melac & moi : vous ſerez les juges. Vous ſavez qu'il donne la préférence au violon ſur tout autre inſtrument.

AURELLY, *gaiement.*

Et toi, tu défends le clavecin à outrance?

PAULINE.

Je ſoutiens l'honneur du clavecin. La loi du combat eſt que le vaincu ſera réduit à ne faire qu'accompagner l'autre, qui brillera ſeul tout le reſte du concert ; & je vous confie que j'ai de quoi le faire mourir de dépit.

AURELLY.

Bravo ! bravo !

MELAC pere, *d'un ton pénétré.*

Ne ferions-nous pas mieux, mes amis, de remettre ce concert ; tant de gens ſont à Lyon dans le trouble & l'inquiétude. „ Il „ ſemble, (dira-t-on,) que ceux-ci faſſent „ parade de leur aiſance, pour inſulter à „ l'embarras où les autres ſont plongés ". On comparera cette joie déplacée avec le déſeſpoir qui poignarde peut-être en ce moment d'honnêtes gens qui ne s'en vantent pas.

AURELLY.

Ah ! ah ! ah ! vois-tu comment ce grave philoſophe détruit nos projets d'un ſeul mot ? Il faut bien lui céder pour avoir la paix. Remets ton cartel à quelqu'autre jour.

MELAC pere, *à part en ſortant.*

Allons ſauver, s'il ſe peut, l'honneur & la vie à ce malheureux.

SCENE XIII.

PAULINE, AURELLY.

AURELLY.

MAIS... il a quelque choſe aujourd'hui... N'as-tu pas remarqué ?...

PAULINE,

En effet, j'ai cru lui voir un nuage...

AURÉLLY.

Ah ! la philoſophie a auſſi ſes humeurs.

PAULINE.

Que diſiez-vous donc ?

AURELLY.

Nous parlions faillites, banqueroutes.

PAULINE.

C'eſt cela. Son ame eſt ſi ſenſible, que le malheur

malheur même de ceux qu'il ne connoît pas l'afflige.

SCENE XIV.

PAULINE, ANDRÉ, AURELLY.

ANDRÉ, *criant & courant.*

MONSIEUR! Monſieur!

PAULINE *fait un cri de ſurpriſe.*

Ah!...

AURELLY.

Qu'eſt-ce donc?

ANDRÉ *avec joie.*

Le Valet-de-Chambre de Monſieur le (*) grand Fermier, deſcend de cheval dans la cour.

AURELLY, *avec humeur.*

Hé bien, vous ne pouvez pas dire cela ſans courir, & nous crier aux oreilles?

PAULINE.

Il m'a fait une frayeur....

ANDRÉ.

Dame, eſt-ce que ce n'eſt rien donc? Monſieur le grand Fermier qui arrive!

(*) Les gens du peuple de toutes les Provinces méridionales de France, nomment ainſi les Fermiers du Roi.

AURELLY.

Saint-Alban ?

ANDRÉ.

Monſieur de la Fleur l'a laiſſé à la derniere poſte.

PAULINE, *avec humeur.*

Quand nous l'aurions appris deux minutes plus tard ?

AURELLY, *à Pauline.*

Quel dommage que le concert ſoit dérangé ! Tu voulois des juges ; en voici un que tu ne récuſerois pas... Il repaſſe bientôt ! Qu'on faſſe rafraîchir ſon courier.

ANDRÉ.

Bon ! il n'a fait qu'un ſaut dans l'office. Pour un Valet-de-Chambre, on ne dira pas qu'il eſt fier, lui.

AURELLY.

Suis-moi.

ANDRÉ.

Quel appartement faut-il diſpoſer ?

AURELLY.

Suis-moi, te dis-je ; je vais donner des ordres.

SCENE XV.

PAULINE, *seule, avec chagrin.*

SAINT-ALBAN!... C'est son amour qui le ramene... J'ai le cœur serré. (*Elle soupire.*) La persécution de celui-ci, la jalousie qu'elle donne à Melac, & sur-tout la nécessité de cacher sous un air libre un sentiment que je ne puis dompter... En vérité, mon état devient plus pénible de jour en jour.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

MELAC fils *en habit de Ville*,
PAULINE.

PAULINE, *avec une gaieté affectée.*

POUR quelqu'un qui a fait une auſſi belle toilette, vous avez une terrible humeur.

MELAC fils.

C'eſt votre gaieté qui me la donne, Mademoiſelle; c'eſt ce retour précipité. Saint-Alban doit reſter trois mois en tournée; il en paſſe un ici; & à peine eſt-il parti, qu'on le voit revenir.

PAULINE.

S'il a des affaires à Paris?

MELAC fils.

La Fleur dit qu'il n'y va pas. Un tel empreſſement ne regarde que vous, Madèmoiſelle.

PAULINE, *en riant.*

Depuis quand ſuis-je Mademoiſelle? les doux noms de frere & de ſœur...

MELAC fils, *avec feu.*

Saint-Alban vous aime : il eſt riche, en place, eſtimé ; je vois tout mon malheur. Il vous aime, il vous obtiendra, & j'en mourrai de chagrin.

PAULINE, *gaiement.*

Dites-moi, je vous prie, où vous prenez toutes les folies qui vous échappent ?

MELAC fils.

Ecoutez, Pauline : vous faites profeſſion de ſincérité ; aſſurez-moi qu'il ne vous a rien dit, & je ſerai calmé.

PAULINE.

Que voulez-vous qu'il m'ait dit ?

MELAC fils.

Que vous êtes belle ; qu'il vous aime.

PAULINE.

C'eſt une phraſe ſi commune ; & vous auſſi vous me l'avez dit : tous les jeunes gens reçus dans cette maiſon, ne ſe donnent-ils pas les airs de tenir le même langage ?

MELAC fils.

Aucun d'eux, ſans doute, n'a pu vous voir avec indifférence ; mais s'ils vous connoiſſoient comme moi...

PAULINE.

Ils me verroient bien haïſſable.

MELAC fils.

Ils n'auroient plus besoin de vous trouver si belle, pour vous aimer éperdument. Revenons....

PAULINE.

Dans un homme comme Saint-Alban, ces propos que vous redoutez ne sont que des galanteries d'usage & sans conséquence; de la part des autres, c'est pure étourderie.... de la vôtre...

MELAC fils.

De la mienne?

PAULINE, *gaiement.*

De la vôtre.... Mais je voudrois bien savoir pourquoi vous vous donnez les airs de m'interroger? Il faut avoir de grands titres pour user de pareils privileges.

MELAC fils.

Ah! Pauline, il arrive, & vous plaisantez.

PAULINE, *sérieusement.*

Brisons-là, je vous prie. Peut-être auriez-vous à vous plaindre de moi, si quelqu'autre avoit lieu de s'en louer.

MELAC fils, *avec feu.*

Ce Saint-Alban me fait trembler : ôtez-moi cette inquiétude.

PAULINE.

Que vous êtes importun!

MELAC fils.

Défendez-moi feulement d'en avoir.

PAULINE.

Oh ! quand il veut une chofe !.... (*Etourdiment.*) Si je vous le défends, m'obéirez vous ?

MELAC fils, *lui baifant les mains avec tranfport.*

Ma chere Pauline !

PAULINE, *s'échappant.*

Toujours le même ! on ne peut dire un mot, fans être forcé de quereller ou de vous fuir. (*Elle sort.*)

SCENE II.

MELAC fils, *feul, avec joie.*

„ M'OBÉIREZ-vous ! ”... A-t-elle mis dans ce peu de mots tout le fentiment que j'y apperçois ? „ M'obéirez-vous ! ”. Mais pourquoi cet heureux préfage eft-il troublé par l'arrivée du Fermier-Général ?

SCENE III.

MELAC pere, *en habit de campagne, entre en rêvant, un crayon & du papier à la main,* MELAC fils.

MELAC fils *avec surprise.*

AH! mon pere, vous avez changé d'habit?

MELAC pere, *sans regarder; d'un ton sombre.*

Voyez si ma chaise est prête.

MELAC fils.

Vous partez, mon pere?

MELAC pere, *du même ton.*

Oui.

MELAC fils.

Vous ne prenez pas votre carrosse?

MELAC pere.

Non.

MELAC fils.

Vous n'allez donc pas à....

MELAC pere.

Je vais à Paris.

MELAC fils, *inquiet.*

Un voyage aussi subit....

MELAC pere.

Il ne sera pas long.

MELAC fils.

N'annonceroit-il aucun accident?

MELAC pere.

Affaires de Compagnie.

MELAC fils.

Ah! ..... Mais ſavez-vous qui l'on attend ici aujourd'hui?

MELAC pere.

Qui que ce ſoit, qu'on m'avertiſſe quand les chevaux ſeront venus.

MELAC fils.

C'eſt que cela pourroit déranger.....

MELAC pere.

Rien, rien. Quelle heure eſt-il?

MELAC fils.

Il n'eſt pas midi.

MELAC pere.

Avant deux heures je ſuis en route.

MELAC fils.

Vous ne me donnez aucun ordre, mon pere?

MELAC pere.

Laiſſez-moi ſeul un moment; je ne puis vous écouter en celui-ci.

MELAC fils, *en ſortant.*

En poſte..... à Paris.... ſi promptement... Un air glacé... Je ne comprends pas, moi... (*Il ſe retire lentement, en examinant ſon pere.*)

SCENE IV.

MELAC pere, *se promenant.*

ENTRE une action criminelle & un acte de vertu, l'on n'est pas incertain... Mais avoir à choisir entre deux devoirs qui se contrarient & s'excluent.... Si je laisse périr mon ami, pouvant le sauver, mon ingratitude... son malheur... mes reproches... sa douleur.... la mienne... Je sens tout cela.... Mon cœur se déchire. Si je dispose un moment, en sa faveur, des fonds qu'on me laisse.... (Après tout, ils ne courent aucun risque.) (*Il soupire.*) Scrupules ! prudence ! je vous entends : vous m'éloignez du malheureux qui souffre ; mais la compassion qui m'en rapproche est si puissante... Voudrois-je être plus heureux, à condition de devenir dur, inhumain, ingrat?... — C'en est fait ; où la raison est insuffisante, le sentiment doit triompher : s'il m'égare, au moins je serai le seul à plaindre ; & mon ami sauvé, mon malheur ne me laissera pas sans consolation.

SCENE V.

MELAC pere; DABINS *arrive avec un gros paquet de lettres de change dans une main, un papier dans l'autre.*

MELAC pere.

Le compte eſt-il juſte, Monſieur Dabins? Dans le trouble où nous ſommes, on ſe trompe aiſément. Rappellons les articles, avant de nous ſéparer. Sept mille cinq cents louis en or que vous avez paſſés vous-même par le jardin.

DABINS.

Monſieur, le bordereau des ſommes eſt en tête de ma reconnoiſſance. (*Il la lui remet.*)

MELAC pere, *lit.*

„ Je ſouſſigné, Caiſſier de Monſieur Aurel-
„ ly, ai reçu de Monſieur de Melac, Rece-
„ veur-Général des Fermes, à Lyon, la ſom-
„ me de ſix cents mille livres ".... Cela va bien : diſpoſez vos payements ſans éclat, comme ſi vos effets euſſent été négociés à Paris : moi j'attends ma chaiſe pour partir.

DABINS.

Et vous inſiſtez ſur ce qu'il ne ſache pas...

MELAC pere.

Quel que ſoit ſon danger, je le connois : la crainte de me nuire lui feroit tout refuſer.

DABINS.

Ainſi vous le quittez de la reconnoiſſance.

MELAC pere.

Exiger de la reconnoiſſance, c'eſt vendre ſes ſervices ; mais ce n'eſt pas ici le cas. Aurelly m'a ſouvent donné l'exemple de ce que je fais pour lui.

DABINS.

Oh ! Monſieur, votre vertu s'exagere....

MELAC pere.

Non, cher Dabins ; depuis trente ans que je lui dois mon état & mon bien-être, voici la ſeule occaſion que j'aie eu de prendre ma revanche. Je quittois le ſervice, où j'avois eu bientôt conſumé le chétif patrimoine d'un Cadet de ma Province. Je revenois chez moi, bleſſé, réformé, ruiné, ſans bien ni reſſources. Le haſard me fit rencontrer ici ce digne Aurelly, mon ami dès l'enfance. Avec quelle tendreſſe il m'offrit un aſyle ! il ſollicita, il obtint, à mon inſu, la place que j'occupe encore. Il fit plus, il vainquit ma répugnance pour un état auſſi éloigné de celui que j'avois embraſſé.
„ Prenez, prenez (me dit-il ;) & ſi vous crai-
„ gnez que l'état n'honore pas aſſez l'homme,

„ ce sera l'homme qui honorera l'état. Plus „ l'abus d'un métier est facile, moins il faut „ l'être au choix des gens qui doivent l'exer- „ cer: & qui fait dans celui-ci le bien qu'un „ homme vertueux peut faire? tout le mal „ qu'il peut empêcher? " Son zele éloquent me gagna: il m'instruisit au travail; il me servit de pere. O mon cher Aurelly!

DABINS.

Vous m'avez interdit toute représentation.

MELAC pere.

N'ajoutez pas un mot. Les cent mille francs que vous tenez en lettres de change, sont à moi; puis-je en user mieux au gré de mon cœur? A l'égard du reste, Saint-Alban est en tournée pour trois mois.... Aurelly aura le temps nécessaire....

DABINS.

Mais d'un moment à l'autre, il peut vous venir tel ordre....

MELAC pere.

Je vous ai dit que je vais à Paris: j'y aurai bientôt recouvré les effets d'Aurelly; j'en ferai de l'argent, si l'on m'en demande. Ce n'est ici qu'un bon office, comme vous voyez.

DABINS.

Monsieur, je vous admire.

MELAC pere.

Allez, mon ami; qu'il ne vous retrouve point avec moi.

SCENE VI.

MELAC pere, *seul. Il s'assied.*

Ah ! respirons un moment. Cette nouvelle m'avoit étouffé... Il rioit le malheureux homme, en regardant sa niece. Chaque plaisanterie qui lui échappoit me faisoit frémir. (*Il se leve.*) Quand je pense qu'il étoit possible que cet argent m'eût été redemandé ! au-lieu de venir à son secours, il eût fallu lui annoncer... Ah ! Dieux !...

SCENE VII.

DABINS, *accourant avec effroi;* MELAC pere.

DABINS.

Monsieur de Saint-Alban...

MELAC pere.

Hé bien ?

DABINS.

Il arrive.

MELAC pere.

Saint-Alban ?

DABINS.

On le conduit ici. Je ſuis rentré, pour vous ſauver la premiere ſurpriſe. (*Il s'enfuit.*)

SCENE VIII.

MELAC pere, *ſeul.*

SAINT-ALBAN !... Que ne ſuis-je parti ? S'il alloit me parler d'argent ! au pis aller, je lui dirois.... Je pourrois lui dire que les Receveurs particuliers n'ont pas encore.... Un menſonge !.... Il vaudroit mieux cent fois.... Mais je m'allarme, & peut-être il ne fait que paſſer.

SCENE IX.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MELAC pere, MELAC fils.

SAINT-ALBAN.

PARDONNEZ à mon empreſſement, Meſſieurs, l'incivilité de me montrer en habit de voyage.

MELAC fils, *à part, avec humeur.*

Son empreſſement! il n'en dit pas l'objet.

MELAC pere, *à Saint-Alban.*

Vous voyez que j'y ſuis moi-même.

SAINT-ALBAN.

Partez-vous?

MELAC pere.

Avec bien du regret, Monſieur, puiſque vous arrivez.

AURELLY.

Cette courſe eſt bruſque.

MELAC pere.

Elle eſt néceſſaire.

AURELLY.

Si c'eſt comme le dit ton fils des affaires de Compagnie...

MELAC

MELAC pere, *embarrassé.*

De Compagnie.... relatives à la Compagnie... Puis-je voir, sans déplaisir, passer ma survivance à quelque étranger?

AURELLY, *riant.*

Ah! ah! ah! ah!

SAINT-ALBAN.

Il m'est bien agréable d'arriver à temps pour vous arrêter.

AURELLY.

Est-ce que je l'aurois laissé partir? (*à Melac pere.*) Tu peux renvoyer les chevaux de poste.

MELAC pere.

Pour quelle raison?

SAINT-ALBAN.

C'est que la place que vous allez solliciter est accordée à Monsieur votre fils.

MELAC fils, *avec surprise.*

L'emploi de mon pere?

AURELLY *le contrefait plaisamment.*

Eh! oui, l'emploi de mon pere.

MELAC fils, *à part.*

Ah! Pauline!

SAINT-ALBAN *remet un papier à Melac pere.*

En voici l'assurance. Quelque desir que j'aye eu de vous servir en cette affaire, je ne puis vous cacher que vous en devez toute la fa-

veur aux ſollicitations de Monſieur Aurelly.

MELAC pere.

Monſieur, ſon généreux caractere ne ſe dément point. Mais un autre avoit, dit-on, obtenu cette grace..

AURELLY *gaiement.*

C'étoit moi.

MELAC pere.

Ce ſolliciteur dont le crédit....

AURELLY.

C'étoit moi.

MELAC fils.

Cet homme qui avoit pris les devants....

AURELLY.

C'étoit moi. Je m'en occupois depuis long-temps : ne m'a-t-il pas élevé une niece charmante?

MELAC fils, *vivement.*

Oui, charmante.

SAINT-ALBAN.

Ah! charmante en effet.

MELAC fils *rougit de ſon tranſport;* SAINT-ALBAN *le fixe avec curioſité.*

AURELLY, *prenant les mains de Melac pere.*

Ne m'a-t-il pas promis d'étendre ſes ſoins juſqu'à mon fils, lorſqu'il ſera en âge d'en profiter? Il faut bien que j'établiſſe le ſien. Ah! ah! ah! ah!....

MELAC pere, *à part.*

A quel ami je rends service !

MELAC fils, *vivement à Aurelly.*

C'étoit donc cela qu'hier au soir..... vous feigniez.... Quelle surprise ! Ah ! Monsieur !... (*à part.*) Je ne me sens pas de joie ! Courons annoncer cette nouvelle à Pauline.

(*Il sort en courant.*)

SCENE X.

AURELLY, SAINT-ALBAN, MELAC pere.

MELAC pere.

Hé bien ?..... l'étourdi qui oublie de vous faire ses remerciements.

AURELLY.

Tu renvoies les chevaux ?

MELAC pere.

Mon voyage est indispensable.

AURELLY.

Encore ?

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Si c'est pour ce que je présume, je suppléerai à sa course. Mais avant que d'en parler, recevez mon compliment, Monsieur, sur

la diſtinction flatteuſe que vous venez d'obtenir. Le plus digne uſage des lettres de Nobleſſe eſt, ſans doute, de décorer des Citoyens auſſi utiles que vous.

AURELLY.

Utiles; voilà le mot. Qu'un homme ſoit philoſophe, qu'il ſoit ſavant, qu'il ſoit ſobre, économe, ou brave, hé bien. . . . tant mieux pour lui. Mais qu'eſt-ce que je gagne à cela, moi? L'utilité dont nos vertus & nos talents ſont pour les autres, eſt la balance où je peſe leur mérite.

SAINT-ALBAN.

C'eſt à-peu-près ſur ce pied que chacun les eſtime.

MELAC pere, *à part.*

Comment faire maintenant pour partir?

AURELLY.

Moi, par exemple, je me cite, parce qu'il en eſt queſtion; je fais battre journellement deux cents métiers dans Lyon. Le triple de bras eſt néceſſaire aux apprêts de mes ſoies. Mes plantations de mûriers & mes vers en occupent autant. Mes envois ſe détaillent chez tous les Marchands du Royaume : tout cela vit, tout cela gagne; & l'induſtrie portant le prix des matieres au centuple, il n'y a pas une de ces créatures, à commencer par moi,

qui ne rende gaiement à l'Etat un tribut proportionné au gain que son émulation lui procure.

SAINT-ALBAN.

Jamais il ne perdra cette belle chaleur.

AURELLY.

Et tout l'or que la guerre disperse, Messieurs, qui le fait rentrer à la paix? Qui osera disputer au commerce l'honneur de rendre à l'Etat épuisé le nerf & les richesses qu'il n'a plus ? Tous les Citoyens sentent l'importance de cette tâche; le Négociant seul la remplit. Au moment que le Guerrier se repose, le Négociant a le bonheur d'être à son tour l'homme de la patrie.

SAINT-ALBAN.

Vous avez raison.

AURELLY.

Mais laissons cette conversation, Monsieur : qui vous ramene si-tôt en cette Ville ?

SAINT-ALBAN.

Probablement le même objet qui faisoit partir Monsieur de Melac. Ma Compagnie me rappelle ; elle me charge... Vous permettez que nous traitions devant vous....

AURELLY.

Vous vous moquez. Pour peu que...

SAINT-ALBAN.

Il n'y a point de myſtére. L'objet de ma miſſion eſt de raſſembler tous les fonds de cette Province épars dans les caiſſes de nos divers Receveurs, & de les faire paſſer ſur le champ à Paris.

MELAC pere, *à part.*

Qu'entends-je ?

AURELLY.

Ce n'eſt pas l'affaire d'un moment.

SAINT-ALBAN.

J'avois d'abord cru l'opération plus pénible : mais j'ai appris, dans ma tournée, que j'avois des graces à rendre à l'exactitude de Monſieur de Melac : il m'a ſauvé les trois quarts de l'ouvrage.

MELAC pere, *interdit.*

Monſieur...

AURELLY.

Ah ! vous pouvez vous flatter, Meſſieurs, que vous n'avez pas beaucoup de Receveurs de cette fidélité : il eſt exact & toujours prêt : il ne fait pas travailler vos fonds, lui.

SAINT-ALBAN.

Nous eſtimons trop Monſieur de Melac, pour lui faire un mérite d'une choſe auſſi ſimple. Commençons donc par envoyer cet argent ſi deſiré ; alors, dégagé de tous ſoins,

je pourrai jouir du plaiſir de philoſopher quelques jours avec vous.

Melac pere paroît plongé dans une profonde rêverie. Saint-Alban continue à Aurelly.

A propos, Monſieur, vous ne me dites rien de Mademoiſelle votre niece, la plus aimable....

AURELLY.

Monſieur, il lui eſt arrivé un grand malheur.

SAINT-ALBAN.

Un malheur?

AURELLY.

Oui, Monſieur. Elle avoit arrangé pour ce ſoir le plus beau, le plus brillant concert....

SAINT-ALBAN.

Qui peut avoir renverſé ce charmant projet?

AURELLY.

Faut-il le demander? notre Philoſophe. Il nous a remontré qu'en ce temps de criſe, mille honnêtes gens étoient peut-être au déſeſpoir ſur les payements; & que ce ton de fête.... Voyez ſon air conſterné, dès qu'on en parle.

MELAC pere, *revenant à lui.*

Je.... je rêvois aux diverſes ſommes qui m'ont été remiſes.

SAINT-ALBAN.

J'ai l'état ici; environ cinq cents mille

francs: Voulez-vous que nous passions dans votre cabinet?

MELAC pere, *embarrassé.*

Si vous vous reposiez quelques jours?

AURELLY.

Eh! mais tu pars?

MELAC pere, *plus troublé.*

Je différerois...

SAINT-ALBAN.

Ah! bon Dieu! me reposer! Il y a cinq nuits que je n'arrête point; & ce n'est qu'après m'être bien assuré que tous les fonds de la Province étoient en vos mains que j'ai repris ma route pour cette Ville.

MELAC pere, *à part.*

Tout est perdu.

SAINT-ALBAN, *d'un ton dégagé.*

Je suis d'une paresse... l'ennemi juré du travail. J'ai toutes les peines du monde à m'arracher à l'inaction, pour m'occuper d'affaires : mais aussi quand je suis lancé, je ne m'arrête plus que tout ne soit terminé. Il est assez plaisant que cette impatience d'être oisif me tienne lieu du mérite contraire aux yeux de ma Compagnie.

AURELLY.

Moi, je vous conseille de vous enfermer

avant le dîner : la diligence part cette nuit, vous pourrez y placer le caiſſon. . .

SAINT-ALBAN.

C'eſt bien dit.

AURELLY.

S'ils font les difficiles, ils ont un fort ballot à moi, votre argent prendra ſa place ; il eſt plus preſſé que mon envoi.

SAINT-ALBAN.

Rien de plus obligeant.

AURELLY.

Allons, allons, débarraſſez-vous la tête.

MELAC pere, *outré, à Aurelly.*

Et vous... n'embarraſſez pas la vôtre, mon officieux ami.

AURELLY.

Comment donc ?

MELAC pere, *déconcerté, à Saint-Alban.*

Monſieur, vous me prenez dans un moment... au dépourvu....

SAINT-ALBAN.

Que dites-vous, Monſieur ?

MELAC pere.

Je dis... (*à part.*) Ah ! je ſens la rougeur qui me ſurmonte... Il faut l'avouer ; ce que vous me demandez eſt impoſſible.

SAINT-ALBAN.

Impoſſible ! & vous partiez ?

MELAC pere.

Il eſt vrai.

SAINT-ALBAN.

Savez-vous, Monſieur, quels ſoupcons l'on pourroit prendre? . . .

AURELLY, *vivement.*

Fi donc; Monſieur de Saint-Alban.

SAINT-ALBAN, *à Aurelly.*

Je vous demande pardon; mais l'air, le ton, les diſcours me paroiſſent ſi clairs. Ce voyage. . .

AURELLY.

N'y a-t-il pas mille raiſons? . . .

SAINT-ALBAN.

Un inſtant, je vous prie. — Avez-vous touché le montant de toutes les recettes, Monſieur de Melac?

MELAC pere, *accablé.*

Je ne puis le nier.

SAINT-ALBAN.

Pouvez-vous faire partir aujourd'hui tout l'argent que vous devez avoir? (*Melac pere ne répond rien.*) Parlez, Monſieur; car mes ordres ſont tels, que, ſur votre réponſe, il faut que je prenne un parti ſur le champ.

MELAC pere *rêve, ſa tête appuyée ſur ſa main.*

AURELLY, *vivement.*

Vous ne répondez pas?

MELAC pere, *outré, à Aurelly.*

Cruel homme ! (*à Saint-Alban d'un air accablé.*) Je ne le puis, avant trois ſemaines au moins.

SAINT-ALBAN.

Trois ſemaines. il ne m'eſt pas permis d'accorder trois jours. L'argent eſt annoncé. — C'eſt avec regret, Monſieur....

MELAC pere.

Je ne ſaurois l'empêcher : mais jamais tant de douleurs à la fois n'ont aſſailli un honnête homme. (*Il ſort.*)

AURELLY, *criant.*

Vous ſortez?

SCENE XI.

AURELLY SAINT-ALBAN.

SAINT-ALBAN.

Y CONCEVEZ-VOUS quelque choſe?

AURELLY.

Je crois que la tête lui a tourné.

SAINT-ALBAN.

Vous ſentez que je ne puis me diſpenſer...

AURELLY.

Ne prenez point encore de parti.

SAINT-ALBAN.

Monſieur.... quoi que vous puiſſiez dire....

AURELLY.

Ayez confiance en moi. Melac n'eſt pas capable d'une action vile ni malhonnête.

SAINT-ALBAN.

Songez donc qu'il partoit. Je répondrois de l'événement à ma Compagnie.

AURELLY, *vivement.*

Monſieur.... vous allez perdre un honnête homme, ſon fils, ſon état, ſon honneur; tout eſt abymé, ruiné.

SAINT-ALBAN.

J'en ſuis au déſeſpoir; mais, n'étant que chargé d'ordres, il ne m'eſt pas permis de faire des graces.

AURELLY.

N'a-t-il pas ſes cautions? Que voulez-vous de plus? Je me fais garant de tout. Donnez-moi le temps d'éclaircir....

SAINT-ALBAN.

Un mot, à mon tour. Je ne dois pas prendre le change. Il ne s'agit plus de caution ici; c'eſt cinq cents mille francs qu'il faut, que j'ai annoncés, que la Compagnie attend: avancerez-vous cette ſomme aujourd'hui?

AURÉLLY.

A la veille du payement? Tout le crédit du plus riche Banquier, ne lui feroit pas trouver un ſac dans Lyon.

SCENE XII.

AURÉLLY, PAULINE, SAINT-ALBAN.

PAULINE, *inquiète.*

QU'A donc Monſieur de Melac, mon oncle? Il ſort d'avec vous dans un état affreux. J'ai voulu lui parler, il s'eſt enfermé bruſquement ſans me répondre.

AURÉLLY.

Eh! mon enfant, il ſe trouve un vuide de cinq cents mille francs dans ſa caiſſe, on ne ſait ni comment, ni pourquoi. Je veux m'éclaircir; Monſieur de Saint-Alban refuſe le temps néceſſaire.

PAULINE, *effrayée.*

Ah! Monſieur, ſi vous avez de l'eſtime pour nous....

SAINT-ALBAN, *tendrement.*

De l'eſtime!...

AURELLY.

Seulement jusqu'à demain, que je puisse découvrir.....

PAULINE.

Jusqu'à demain, Monsieur... Nous refuserez-vous cette grace?

SAINT-ALBAN.

Ah! Mademoiselle, je donnerois ma vie pour vous obliger: mais mon devoir a des droits sacrés que vous ne pouvez méconnoître, vous remplissez si bien tous les vôtres.

AURELLY.

Différer un jour; est-ce une faveur incompatible?....

SAINT-ALBAN.

N'abusez point de votre ascendant; il ne convient à ma mission ni à mon honneur que je vous écoute plus long-temps.

PAULINE *outrée.*

Comme il vous plaira, Monsieur; mais j'ai assez de confiance en l'honnêteté de Monsieur de Melac, pour croire qu'on se trompe à son égard, & qu'il n'aura besoin ni de l'appui de ses amis, ni des graces de ses Chefs.

SAINT-ALBAN.

Puissiez-vous dire vrai, Mademoiselle! mais dans l'état où sont les choses, il n'est pas dé-

cent que j'accepte un logement dans cette maison. Pardon, si je vous quitte....

AURELLY, *avec chaleur.*

Et moi, je ne vous quitte pas, en quelqu'endroit que vous alliez.

SCENE XIII.

PAULINE, *seule, dans l'accablement.*

QU'AI-je dit?... Un trouble affreux m'avoit saisie.... Je ne l'ai pas assez ménagé.... Ma frayeur a-t-elle trahi mon secret?... O Melac!... s'il avoit lu dans mon cœur.... quel mal j'aurois peut-être fait à ton pere! Il vient.

SCENE XIV.

PAULINE, MELAC fils.

MELAC fils, *entre d'un air transporté.*

PAULINE, Pauline, il faut que ma joie éclate à vos yeux.

PAULINE.

Votre joie?

MELAC fils.

Vous ſavez que rien ne m'intéreſſe que ce qui peut nous rapprocher....

PAULINE.

Quel moment prenez-vous?.... & quel ton?....

MELAC fils.

Duſſiez-vous me traiter d'importun, d'audacieux, c'eſt celui d'un amant qui peut déſormais vous offrir ſon cœur & ſa main.

PAULINE.

L'un de nous eſt hors de ſens.

MELAC fils.

C'eſt moi, c'eſt moi: la joie qui me tranſporte....

PAULINE.

La joie!

MELAC fils.

Votre oncle ne ſort-il pas d'ici?

PAULINE.

Tout ce que j'entends eſt ſi contraire à ſes diſcours....

MELAC fils.

Il aura voulu vous inquiéter.

PAULINE.

M'inquiéter!.... Comment?.... Pourquoi m'effrayer?

MELAC fils.

Ce n'eſt qu'un badinage obligeant.

PAULINE,

PAULINE, *avec dépit.*

On n'en fait pas d'aussi cruel.

MELAC fils.

Quelle charmante colere ! elle me ravit; elle me touche plus que ma survivance même.

PAULINE.

Je ne vous entends pas.

MELAC fils, *vivement.*

Ils n'ont rien dit?... La survivance, oui, je l'ai enfin; Saint-Alban nous en a remis l'assurance. Votre oncle, qui le savoit, ne nous l'a caché que pour jouir de notre surprise. Dans l'excès de ma joie, je les ai quittés pour vous en apporter la nouvelle; &, depuis un quart d'heure, je maudis les fâcheux qui m'arrêtent. Ah! Pauline, au-lieu de partager cette joie.

PAULINE, *d'un ton étouffé.*

Vous n'avez rien appris de plus?

MELAC fils.

Non.

PAULINE.

Je ne puis me résoudre à lui percer l'ame.

MELAC fils.

Vous pleurez, ma chere Pauline?

PAULINE.

Malheureux!.... Vous veniez m'annoncer

une nouvelle charmante, — il faut que je vous en apprenne une horrible.

MELAC fils.

On veut nous ſéparer ?

PAULINE, *héſitant.*

Ah ! Melac, ſi ce qu'on dit eſt vrai..., votre pere...

MELAC fils.

Mon pere ?

PAULINE.

On ſoupçonne....

MELAC fils.

Quoi ?

PAULINE.

Qu'il auroit détourné les fonds....

MELAC fils.

L'argent de ſa caiſſe ?

PAULINE.

Voilà ce qu'ils ont dit.

MELAC fils.

Quelle horreur !

PAULINE.

Saint-Alban n'en a plus trouvé.

MELAC fils.

C'eſt une impoſture : hier au ſoir j'y comptai cinq cents mille livres. Mais il vous aime ; & s'il cherche à nuire à mon pere, croyez que c'eſt pour m'éloigner de vous.

PAULINE.

Puiſſiez-vous n'avoir pas d'autre malheur à redouter ! Non, mon cher Melac, vous n'aurez jamais de rivaux dans le cœur de Pauline.

MELAC fils.

Vous m'aimez !

PAULINE.

Que cet aveu ſoutienne votre courage ! nous en aurons beſoin. Saint-Alban eſt jaloux. Le ſort de votre pere me fait trembler.

MELAC fils.

Lui faites-vous, Pauline, l'injure de le croire coupable ?

PAULINE.

Ah ! ne voyez que mon effroi. Mais nous perdons un temps précieux. Courez à votre pere, allez le conſoler.

MELAC fils.

Je vais l'enflammer de courroux contre un traître.

PAULINE.

S'il n'y avoit que Saint-Alban qui l'accuſât... Mais mon oncle lui-même...

MELAC fils.

Votre oncle !

PAULINE.

Il va revenir. Vous connoiſſez ſa franchiſe;

elle ne lui permet pas toujours avec les malheureux les ménagements dont ils ont tant befoin...

MELAC fils.

Vous me glacez le fang.

PAULINE.

Soyez préfent aux explications : que votre bon efprit en prévienne l'aigreur. Si votre pere eft embarraffé, mon oncle eft le feul dont on puiffe efpérer un prompt fecours.....

MELAC fils, *troublé.*

Quoi ! votre oncle eft perfuadé...

PAULINE.

Craignez fur-tout de vous oublier avec lui ; fongez que notre fort en dépend. (*Avec une grande effufion.*) Mon cher Melac... dans le péril qui nous menace, ah !.... vous m'aurez affez méritée, fi vous réuffiffez à m'obtenir.

MELAC fils.

O mêlange inoui ! Non, je ne puis comprendre.... N'importe, vous ferez obéie.... Je me contiendrai... Vous connoîtrez, Pauline, s'il eft des ordres remplis comme ceux que l'amour exécute.

(*Il lui baife la main, & ils fortent.*)

Fin du fecond acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

MELAC pere, MELAC fils.

MELAC pere, *avec chagrin.*

Ne me ſuivez pas, mon fils.

MELAC fils.

Eh ! ne puis-je, mon pere ?

MELAC pere.

Je vous l'ordonne.

MELAC fils.

Vous abandonner dans un moment ſi fâcheux !

MELAC pere.

Votre douleur m'importune... elle m'offenſe.

MELAC fils.

Je connois trop mon pere, pour ſoupçonner rien qui lui ſoit injurieux. Mais ſi votre bonté me laiſſoit percer un myſtere...

MELAC pere.

Mon fils ?

MELAC fils.

Refuſerez-vous de m'indiquer les moyens de vous ſervir, d'adoucir au moins vos peines.

MELAC pere.

Il eſt des devoirs dont ton âge & ta vivacité t'empêcheroient de ſentir toute l'obligation.

MELAC fils.

Vous m'avez appris à reſpecter tous ceux qui ſont ſacrés pour vous. Ayez confiance aux principes de votre fils ; ce ſont les vôtres.

MELAC pere, *avec bonté.*

Mon ami, tu commences ta carriere quand je finis la mienne ; & l'on voit différemment. L'intérêt du paſſé touche peu les jeunes gens ; ils ſacrifient beaucoup à l'eſpérance. Mais quand la vieilleſſe vient nous rider le viſage & nous courber le corps, dégoûtés du préſent, effrayés ſur l'avenir, que reſte-t-il à l'homme ? l'unique plaiſir d'être content du paſſé. (*d'un ton plus ferme.*) J'ai fait ce que j'ai dû : je vous défends de me preſſer davantage.

MELAC fils.

Les ſuites de cette journée me font mourir de frayeur.

MELAC pere.

Saint-Alban eſt généreux ; il ne ſe détermi-

nera pas légérement à perdre un homme dont il a pensé du bien jusqu'à ce jour.

MELAC fils.

Ah ! mon pere, si c'est-là l'espoir qui soutient votre courage ; le mien m'abandonne entiérement. Saint-Alban est notre ennemi.

MELAC pere.

Ne faisons point injure, mon fils, à celui qui n'écoute que la voix de son devoir.

MELAC fils, *vivement.*

Il aime Pauline ; il n'est revenu que pour elle : il me croit son rival. Jugez s'il nous hait, & si la jalousie ne lui fera pas pousser les choses....

MELAC pere.

Elle pourroit l'indisposer. Mais quelle apparence que Saint-Alban....

MELAC fils.

En me confiant ce secret, Pauline ne m'a pas caché combien elle s'allarme pour vous.

MELAC pere.

D'où naîtroit sa jalousie ?... Nuire à ses desseins, nous ? Y a-t-il un seul instant de notre vie où nous ne missions pas tous nos soins à faire entrer Aurelly dans des vues aussi avantageuses pour sa niece, s'il avoit la folie de s'y refuser ? Courez donc le tirer d'erreur,

mon fils... Mais non : il convient que ce ſoit moi-même ; & ce ſoir....

(*Il fait un mouvement pour ſortir.*)

MELAC fils, *ſe mettant devant lui.*

Ah ! mon pere, arrêtez... Elle m'aime ; elle vient de me l'avouer. N'aurai-je donc reçu ſa foi que pour la trahir à l'inſtant ?

MELAC pere, *ſurpris.*

Reçu ſa foi !

MELAC fils.

Le premier uſage que je ferois des droits qu'elle m'a donnés, feroit de les tranſmettre à mon ennemi !

MELAC pere, *s'échauffant.*

Des droits ? quels diſcours ! quel délire !

MELAC fils.

La céder à Saint-Alban, me couvriroit de honte inutilement.

MELAC pere.

Mon fils....

MELAC fils.

Pauline outragée me mépriſeroit, ſans ratifier cet indigne traité.

MELAC pere, *en colere.*

Quoi donc, Monſieur ! me croyez-vous déja ſi mépriſable ! Mon infortune a-t-elle éteint en vous le reſpect ? Vous ne m'écoutez plus...

MELAC fils.

Ah ! mon pere ! ah ! Pauline !

MELAC pere.

Vous feriez-vous flatté qu'elle fe donneroit à vous malgré fon oncle ? Vous la connoiffez mal. Aurelly n'a jamais eu de vues fur vous ; j'en fuis certain. Quels font donc vos projets ?

MELAC fils.

Je fuis au défefpoir.

SCENE II.

AURELLY, MELAC pere, MELAC fils.

AURELLY, *fe met dans un fauteuil en s'effuyant le vifage, & dit :*

ME voilà revenu.

MELAC fils, *tremblant.*

Vous quittez Saint-Alban, Monfieur ; n'avez-vous rien gagné fur cet homme impitoyable ?

AURELLY, *brufquement.*

Saint-Alban n'eft point dur ; c'eft un homme jufte. Chargé, par fa Compagnie, d'ordres preffants, il trouve un vuide immenfe dans la caiffe où il venoit puifer des reffour-

ces, il m'a objecté mes principes, je suis resté muet. Il alloit faire saisir les papiers de Monsieur...

MELAC fils *effrayé.*

Saisir les papiers!

AURELLY.

À peine ai-je obtenu de lui le temps de venir prendre quelque éclaircissement sur une aventure aussi incroyable.

MELAC pere.

Il m'est affreux de vous affliger : mais je n'en puis donner aucun, mon ami.

AURELLY.

Je rougirois toute ma vie d'avoir été le vôtre, si vous étiez coupable d'une si basse infidélité.

MELAC pere.

Rougissez donc.... car je le suis.

AURELLY, *s'échauffant.*

Vous l'êtes?

MELAC fils.

Cela ne se peut pas.

AURELLY, *d'un ton plus doux.*

Avez-vous eu l'imprudence d'obliger quelqu'un avec ces fonds? Parlez. — Au moins vous avez une reconnoissance, un titre, une excuse qui permette à vos amis de s'employer pour vous?

MELAC pere, *vivement.*

Je n'ai pas dit que j'euſſe prêté l'argent.

AURELLY.

Vous l'aviez lundi.

MELAC fils *tremblant.*

Hier encore je l'ai vu, mon pere.

AURELLY.

Cent mille francs à vous, deſtinés à l'établiſſement de votre fils, où ſont-ils?

MELAC pere.

Toutes les pertes du monde me toucheroient moins que l'impoſſibilité de juſtifier ma conduite.

AURELLY.

Vous gardez le ſilence avec moi?

MELAC fils.

Mon pere....

MELAC pere.

Plus vous êtes mon ami, moins je puis parler.

AURELLY.

Votre ami, je ne le ſuis plus.

MELAC fils.

Ah! Monſieur!

AURELLY.

„ Si c'étoit moi ", me diſoit-il ce matin. — Ainſi donc, en défendant les malhonnêtes gens, c'étoit ta cauſe que tu plaidois?

Melac pere.

Je n'ai plaidé que celle des infortunés.

Aurelly.

Avec quel ſang-froid !... Je mourrois de douleur, ſi rien de ſemblable....

Melac pere, *vivement*.

Ami, je n'en ſuis que trop certain.

Aurelly.

Et tu ſoutiens mes reproches !

Melac pere.

Plût au Ciel que j'euſſe pu les éviter !

Aurelly.

En fuyant honteuſement.

Melac pere.

Moi, fuir !

Aurelly.

Ne partiez-vous pas ? — Je ne parle point du tort que tu fais à tes garants : mais, malheureux ! n'avez-vous donc attendu pour vous déshonorer, que le temps néceſſaire pour apprendre à n'en point rougir ?

Melac fils, *pénétré*.

Ah ! Monſieur !

Melac pere, *avec dignité*.

N'avez-vous jamais été blâmé pour l'action même dont votre vertu ſe glorifioit ?

Aurelly, *s'échauffant*.

Invoquer la vertu, lorſqu'on manque à l'honneur.

Melac fils *d'un ton sombre.*

Monsieur....

Melac pere, *avec douceur.*

Aurelly, je puis beaucoup souffrir de vous.

Aurelly *avec feu.*

Les voilà donc, ces philosophes! ils font indifféremment le bien ou le mal, selon qu'il sert à leurs vues....

Melac fils, *plus fort.*

Monsieur Aurelly....

Aurelly.

Vantant à tous propos la vertu, dont ils se moquent; & ne songeant qu'à leurs intérêts, dont ils ne parlent jamais....

Melac fils, *s'échauffant.*

Monsieur Aurelly....

Aurelly, *plus vîte.*

Comment un principe d'honnêteté les arrêteroit-il, eux qui n'ont jamais fait le bien que pour tromper impunément les hommes!

Melac pere, *avec douleur.*

J'ai pu quelquefois me tromper moi-même...

Aurelly, *en fureur.*

Un honnête homme qui s'est trompé, ne rougit pas de mettre sa conduite au grand jour.

Melac pere.

Il est des moments où, forcé de se taire, il

doit ſe contenter du témoignage de ſon cœur.

AURELLY, *hors de lui.*

Le témoignage de ſon cœur ! l'intérêt perſonnel renverſe ici toutes les idées.

MELAC pere, *emporté par la chaleur d'Aurelly.*

Hé. bien, injuſte ami... (*à part*). Ah! Dieux ! qu'allois-je faire !

AURELLY.

Tu voulois parler !

MELAC pere, *avec chagrin.*

Je ne répondrai plus.

(*Il va s'aſſeoir.*)

AURELLY, *indigné.*

Va, tu me fais bien du mal ; tu me rends à jamais ſoupçonneux, méfiant & dur. Toutes les fois que je verrai l'empreinte de la vertu ſur le viſage de quelqu'un, je me ſouviendrai de toi.

MELAC fils, *en colere.*

Finiſſez, Monſieur.

AURELLY.

Je dirai : ce maſque impoſteur m'a ſéduit trop long-temps, & je fuirai cet homme.

MELAC fils.

Finiſſez, vous dis-je ; quittez ce ton outrageant. De quel droit oſez-vous le prendre avec mon pere?

AURELLY.

Quel droit, jeune homme? celui que toute ame honnête a ſur un coupable.

MELAC fils.

L'eſt-il à votre égard?

AURELLY.

Oui, puiſqu'il ſe manque à lui-même.

MELAC fils, *outré.*

Arrêtez, ou je ne garde plus de meſures avec vous....

MELAC pere, *ſe levant*

Quel emportement, mon fils! Il a raiſon; & ſi j'avois à rougir de ma conduite, les reproches de cet honnête homme...Laiſſez-nous.

SCENE III.

AURELLY, PAULINE, MELAC pere, MELAC fils.

PAULINE.

Un inſtant a détruit le bonheur & la paix de notre maiſon. — Ah! mon oncle!

AURELLY.

Tu me vois entré la conduite du pere qui m'indigne, & la préſomption du fils qui me menace.

PAULINE.

Lui?... Vous, Melac?

MELAC fils, *tremblant.*

Il outrage mon pere ſans ménagement. J'ai long-temps ſouffert.....

PAULINE, *bas.*

Imprudent!

MELAC fils.

Pauline!

MELAC pere, *à ſon fils.*

Sortez, je vous l'ordonne.

MELAC fils, *furieux.*

Oui, je ſors. (*à part.*) Mais l'odieux inſtigateur de tant de cruauté....

PAULINE, *avec effroi.*

Il va ſe perdre.

MELAC pere, *ſaiſit le bras de ſon fils.*

Qu'avez-vous dit?

MELAC fils, *hors de lui.*

J'ai dit.... (*Il ſe retient pour cacher ſon projet.*) que je ne vis jamais tant de cruauté.

(*Il ſort.*)

SCENE IV.

AURELLY, PAULINE, MELAC pere.

PAULINE, *le regardant avec effroi.*

CIEL! détournez les malheurs qui nous menacent aujourd'hui.

AURELLY.

Il s'obſtine au ſilence; & je ne puis rien découvrir.

PAULINE, *à Melac pere.*

Ah! mon bon ami, pourquoi craignez-vous de dépoſer votre ſecret dans le ſein de mon oncle? Il vous aime de ſi bonne foi!

AURELLY, *indigné.*

Moi, je l'aime?

PAULINE, *avec ardeur.*

Oui, vous l'aimez, ne vous en défendez pas.

AURELLY, *douloureuſement.*

Hé bien, oui, je l'aime, & c'eſt ma honte; mais je ne l'eſtime plus, voilà mon malheur. Il m'eſt affreux de renoncer à l'opinion que j'avois de lui. La perte entiere de ma fortune m'eût été moins ſenſible.

Melac pere, *attendri.*

Aurelly, attends quelques jours avant de juger ton ami. Ta généreuse colere me pénetre de respect. Crois que, sans les plus fortes raisons....

Aurelly.

En est-il contre mes instances ? Parle, malheureux, coupable ou non, si je puis te servir....

Pauline.

Voyez la douleur où vous nous plongez.

Melac pere, *pénétré.*

Mes chers amis, l'honneur me défend de parler. Je ne suis pas encore coupable ; je le deviendrois, si je restois ici plus long-temps. La moindre indiscrétion...... Ce moment difficile ne peut-il être justifié par ma constante amitié pour vous ? Croyez que pour se plaire avec d'aussi honnêtes gens, il faut l'être soi-même.

(*Il sort.*)

SCENE V.

AURELLY, PAULINE.

PAULINE.

Je ſens qu'il dit vrai.

AURELLY, *encore échauffé.*

Quel argument! Et les frippons auſſi ſe plaiſent avec les honnêtes gens; car ils trouvent leur compte dans la bonne foi de ceux-ci. (*Plus doux.*) Cependant, il faut l'avouer, il m'a remué juſqu'au fond de l'ame.

PAULINE.

Non, il n'eſt pas coupable. — Il aura rendu quelque grand ſervice, dont tout le mérite, à ſes yeux, eſt peut-être de reſter ignoré.

AURELLY.

Mais manquer de fidélité !.....

PAULINE.

Avec un homme du caractere de Monſieur de Melac, je ſuis tentée de reſpecter tout ce que je ne puis comprendre.

AURELLY.

Quelque uſage qu'il ait fait de ces fonds, il eſt inexcuſable....... Et partir !

PAULINE.

Une voix intérieure me dit que ce crime apparent eſt peut-être en lui le dernier effort d'une vertu ſublime. (*D'un ton moins aſſuré.*) Et ſon malheureux fils, mon oncle, ne vous fait-il pas compaſſion ? A quelle extrémité l'amour de ſon pere vient de le porter contre vous, qu'il chérit ſi parfaitement.

AURELLY.

Il eſt vif, mais ſon cœur eſt honnête. Eh ! ma Pauline, ce que je regrette le plus, eſt de n'avoir pu fonder ſur lui le bonheur de mes vieux jours.

PAULINE, *à part.*

Qu'entends-je ! (*Haut.*) Ah ! Monſieur, n'abandonnez pas votre ami : ſoyez ſûr qu'il juſtifiera ce que vous aurez fait pour lui.

AURELLY.

Ta foibleſſe diminue la honte que j'avois de la mienne. Tu me preſſes de le ſervir.... apprends que je l'ai tenté. J'ai offert ma garantie à Saint-Alban.

PAULINE

Il la refuſe ?

AURELLY.

Il m'a montré des ordres ſi formels..... Il ne peut différer d'envoyer la ſomme annoncée.

PAULINE, *d'un ton insinuant.*

N'y a-t-il donc aucun moyen de la faire, cette somme?

AURELLY.

Cinq cents mille francs, à la veille du paiement? Crois, mon enfant, que, sans les fonds que Dabins reçoit de Paris en ce moment, j'eusse été moi-même fort embarrassé.

PAULINE.

Vous m'avez dit si souvent que vous aviez beaucoup de ces effets que l'on pouvoit fondre au besoin.

AURELLY.

Il est vrai qu'il m'en reste à Paris pour cinq cents mille francs, chez mon ami Préfort.

PAULINE.

Chez Monsieur de Préfort?... Et ne sont-ils pas bons?

AURELLY.

Excellents, pareils à ceux dont il me fait passer la valeur aujourd'hui. Mais tout ne m'appartient pas: il y a cent mille écus auxquels je ne puis toucher. C'est un dépôt.... sacré.

PAULINE.

Votre fortune est plus que suffisante pour assurer cette somme à son propriétaire.

AURELLY, *avec chaleur.*

Voulez-vous que je me rende coupable de l'abus de confiance que je reproche à ce malheureux? La feule chofe peut-être fur laquelle il ne puiffe y avoir de compofition, c'eft un dépôt. De l'argent prêté; on l'a reçu pour s'en fervir, mille raifons peuvent en faire excufer le mauvais emploi : mais un dépôt...., il faut mourir auprès.

PAULINE.

Si l'on parloit à celui de qui vous le tenez?

AURELLY.

Apprends qu'il n'en a ramaffé les fonds que pour acquitter une dette...., immenfe. Il les deftine à réparer, s'il peut, des torts... Mais tu m'accuferois de dureté...., Tu veux le voir? parle-lui, j'y confens : il eft prêt à t'entendre; & cet homme...., c'eft moi.

PAULINE, *avec joie.*

Ah! je refpire; nos amis feront fauvés.

AURELLY.

Avant que d'être généreux, Pauline, il faut être jufte.

PAULINE.

Qui oferoit vous taxer de ne pas l'être?

AURELLY.

Toi-même, à qui je vais enfin confier le fecret de cet argent. Ecoute, & juge-moi...

Je fus jeune & sensible autrefois. La fille d'un Gentilhomme, (peu riche à la vérité,) m'avoit permis de l'obtenir de ses parents. Ma demande fut rejettée avec dédain. Dans le désespoir où ce refus nous mit, nous n'écoutâmes que la passion. Un mariage secret nous unit. Mais la famille hautaine, loin de le confirmer, renferma cette malheureuse victime, & l'accabla de tant de mauvais traitements, qu'elle perdit la vie, en la donnant à une fille... que les cruels déroberent à tous les yeux.

PAULINE.

Cela est bien inhumain !

AURELLY.

Je la crus morte avec sa mere : je les pleurai long-temps. Enfin, j'épousai la niece du vieux Chardin, celui qui m'a laissé cette maison de commerce. Mais le hasard me fit découvrir que ma fille étoit vivante. Je me donnai des soins : je la retirai secretement ; &, depuis la mort de ma femme, j'ai pris tous les ans sur ma dépense, une somme propre à lui faire un sort indépendant du bien de mon fils. Voilà quelle est la malheureuse propriétaire de ces cent mille écus : crois-tu, mon enfant, qu'il y ait un dépôt plus sacré.

PAULINE.

Non..... il n'en est pas.

AURELLY.

Puis-je toucher à cet argent?

PAULINE.

Vous ne le pouvez pas. Pauvre Melac! Mais vous êtes attendri; je le suis moi-même. Pourquoi donc cette infortunée m'eſt-elle inconnue? Pourquoi me faites-vous jouir d'un bien-être & d'un état qui lui ſont refuſés?

AURELLY.

Tu connois le préjugé: ma niece eſt honorablement chez moi; ma fille ne pouvoit y demeurer ſans ſcandale; & celui qui a manqué à ſes mœurs, n'en eſt pas moins tenu de reſpecter celles des autres.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je brûle de m'acquitter envers elle de tout ce que je vous dois. Allons la trouver: faiſons-lui part de nos peines. Elle eſt votre fille; peut-elle n'être pas compatiſſante & généreuſe?

AURELLY.

Que dis-tu, Pauline? Tout ſon bien, le ſeul dédommagement de ſon infortune, tu veux le lui arracher!

PAULINE.

Nous aurons fait notre devoir envers nos amis.

AURELLY.

Elle ſe doit la préférence.

PAULINE.

Elle peut nous l'accorder.

AURELLY.

Mettez-vous en ſa place.... Une telle propoſition....

PAULINE.

Ah! comme j'y répondrois!

AURELLY.

Si elle nous refuſe?

PAULINE.

Nous ne l'en aimerons pas moins : mais n'ayons aucun reproche à nous faire.

AURELLY.

Tu l'exiges?

PAULINE, *vivement.*

Mille, mille raiſons me font un devoir de la connoître.

AURELLY *d'une voix étouffée.*

Ah! ma Pauline!

PAULINE.

Qu'avez-vous?

AURELLY.

Ta ſenſibilité m'ouvre l'ame ; & mon ſecret....

PAULINE.

Ne regrettez pas de me l'avoir confié.

AURELLY.

Mon ſecret..... s'échappe avec mes larmes.

PAULINE.

Mon oncle! ....

AURELLY.

Ton oncle!

PAULINE.

Quels ſoupcons!

AURELLY.

Tu vas me haïr.

PAULINE.

Parlez.

AURELLY.

O précieux enfant!

PAULINE.

Achevez.

AURELLY, *lui tend les bras.*

Tu es cette fille chérie.

PAULINE *s'y jette à corps perdu.*

Mon pere!

AURELLY, *la ſoutient.*

Ma fille! ma fille! la premiere fois que je me permets ce nom, faut-il le prononcer ſi douloureuſement!

PAULINE *veut ſe mettre à genoux.*

Ah! mon pere!

AURELLY, *la retient.*

Mon enfant.... conſole-moi; dis-moi que tu me pardonnes le malheur de ta naiſſance.

Combien de fois j'ai gémi de t'avoir fait un ſort ſi cruel!

PAULINE, *avec un grand trouble.*

N'empoiſonnez pas la joie que j'ai d'embraſſer un pere ſi digne de toute mon affection.

AURELLY.

Hé bien, ma Pauline, ma chere Pauline; (car ta mere que j'ai tant aimée, ſe nommoit ainſi,) ordonne, exige. Tu m'as arraché mon ſecret: mais pouvois-je diſpoſer de ton bien, ſans ton aveu?

PAULINE.

C'eſt le vôtre, mon pere. Ah! s'il m'appartenoit!...

AURELLY.

Il eſt à toi: plus des deux tiers eſt le fruit de l'économie avec laquelle tu gouvernes cette maiſon. Preſcris-moi ſeulement la conduite que tu veux que je tienne aujourd'hui.

PAULINE, *vivement.*

Peut-elle être douteuſe? Mon pere, allez, prenez ce bien: offrez ces effets à Saint-Alban; qu'ils ſervent à le déſarmer, à ſauver nos amis.

AURELLY.

Que te reſtera-t-il?

PAULINE.

Vos bontés.

AURELLY.

Je puis mourir.

PAULINE.

Cruel que vous êtes !

AURELLY *la ferre contre fon fein.*

Mon cœur eft plein ; le tien l'eft auffi. Retire-toi. Il faut que je me remette un moment du trouble où cette converfation m'a jetté.

PAULINE, *avec un fentiment profond.*

Ah! Melac.... Que je fuis heureufe !

(*Elle fort.*)

SCENE VI.

AURELLY, *feul.*

JE fuis tout ému. Quel prix la reconnoiffance de cette enfant met aux foins qu'il s'eft donné pour fon éducation !... Allons donc ; il faut le tirer de ce mauvais pas, toute miférable qu'eft fa conduite. Ce qu'il ne mérite plus, je me le dois.... pour l'honneur d'une amitié de cinquante ans..... pour fon fils, qui eft un bon fujet.... Le plus preffé main-

tenant, c'eſt de voir le Fermier-Général. (*Il ſoupire.*) Non, je ne regrette pas l'argent; mais c'eſt, qu'au fond du cœur, je ne fais plus le moindre cas de cet homme-là.

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ANDRÉ, *seul.*

„ IMBÉCILLE! Benêt! Fais par-ci, va-t-en „ là. Qu'on ferme ma porte pour tout le mon„ de. Laisse entrer Monsieur Saint-Alban". Mille ordres à la fois! Comme si on ètoit un sorcier pour retenir tout ça.... Parce qu'ils sont en querelle, il faut qu'un pauvre domestique... Euh! que je voudrois bien... Je voudrois que chacun ne fût pas plus égaux l'un que l'autre. Les maîtres seroient bien attrapés!.... Oui; & mes gages, qui est-ce qui me les payeroit?

SCENE II.

SAINT-ALBAN, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN.

MONSIEUR Aurelly eſt-il au logis, André ?

ANDRÉ.

Non, Monſieur, pour perſonne; mais ce n'eſt pas pour Monſieur que je dis ça : il faut que vous entriez, vous. Il va deſcendre : Monſieur veut-il que je l'aille avertir ?

SAINT-ALBAN.

Non : il peut être occupé ; j'attendrai. (*Il ſe promene, & dit à lui-même.*) Le devoir me preſſe d'agir.... l'amour me retient.... la jalouſie.... Non, jamais mon cœur ne fut plus tourmenté. S'aimeroient - ils ? La douleur qu'elle a laiſſé voir ce matin étoit trop vive !... André !

ANDRÉ.

Monſieur m'appelle ?

SAINT-ALBAN, *à part.*

Ce garçon eſt naïf ; faiſons - le jaſer. — (*Haut en s'aſſeyant.*) Mon cher André !

ANDRÉ.

Monſieur eſt plus bon que je ne mérite.

SAINT-ALBAN.

Où eſt ta jeune maîtreſſe ?

ANDRÉ.

Ah! Monſieur, on étoit ſi gai les autres voyages quand vous arriviez ! Ce n'eſt pas par intérêt que je le dis : mais de ce que vous ne logez plus ici, ça fait une peine à tout le monde.... Mameſelle pleure, pleure, pleure : & notre maître!... On a ſervi le dîner: Monſieur de Melac, ſon fils, perſonne ne s'eſt mis à table, ni Monſieur non plus.... ni Mameſelle non plus.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Ni Mademoiſelle non plus ! pleurer! ne rien prendre ! il y a plus que de l'amitié, la reconnoiſſance ne va pas ſi loin.

ANDRÉ.

Moi, je ſuis ſi triſte, qu'en vérité, hors mes repas, tout eſt reſté à faire aujourd'hui.

SAINT-ALBAN.

Mais dis-moi, André ; eſt-ce qu'on ne parle pas quelquefois de la marier ?

ANDRÉ.

Oh ! que oui, très-ſouvent : bien des gens de Lyon l'ont demandée; mais bernique, pas pour un diantre, notre maître s'y entête.

SAINT-ALBAN.

Et ces refus paroiſſent-ils la contrarier, l'affliger ?

ANDRÉ.

Elle ? ah ! vous la connoiſſez bien ! Un mari ? elle s'en ſoucie.... comme moi : pourvu qu'elle ſoit obligeante à ravir, qu'elle veille ſur toute la maiſon, qu'elle épargne le bien de ſon oncle, & qu'elle donne tout ſon chétif avoir aux pauvres gens, elle eſt gaie comme pinçon.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Quel éloge, dans une bouche mal-adroite ! il m'enflamme. (*Il tire ſa bourſe.*) Tiens, ami, prends ceci, & dis-moi, encore...

ANDRÉ.

Un louis ! Oh ! mais... ſi ce que Monſieur voudroit ſavoir étoit un mal...

SAINT-ALBAN.

Non ; c'eſt ton honnêteté que je récompenſe. Nous raiſonnons... Entre tous les gens qui ont des vues ſur la Demoiſelle, j'aurois penſé que le jeune Melac...

ANDRÉ.

Hé bien, Monſieur me croira s'il voudra ; mais cette idée-là m'eſt auſſi venue plus de cent fois pour eux. Pas vrai que ça feroit un bien gentil ménage ?

SAINT-ALBAN, *avec chagrin.*

Elle, & lui?

ANDRÉ.

Ah! c'eſt qu'elle eſt ſi joliment tournée à ſon humeur! & c'eſt qu'il l'aime! il l'aime!

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

Il l'aime!... Pourquoi m'en troubler? J'ai dû m'y attendre. Qui ne l'aimeroit pas?

ANDRÉ.

Il n'y a que ceux qui ne l'ont jamais vue.

SAINT-ALBAN.

Et.... crois-tu que ta jeune maîtreſſe lui accorde du retour?

ANDRÉ, *cherchant à comprendre.*

Du retour?

SAINT-ALBAN.

Oui.

ANDRÉ, *riant niaiſement.*

Ah! ah! ah! je vois bien à-peu-près ce que Monſieur veut dire. — Mais, tenez, il ne faut mentir; en conſcience, tout ce que je ſais, c'eſt que je ſais bien que je n'en ſais rien.

SAINT-ALBAN, *à lui-même.*

S'il en étoit préféré, dans l'intimité où vivent leurs parents, auroit-on manqué de les unir?

ANDRÉ.

Ils ne ſont pas déſunis pour ça. Quoiqu'elle

le gronde toujours, il ne fauroit être une heure fans venir faire le patelin autour d'elle; & quand il peut attraper quelque morale, il s'en va content...

SAINT-ALBAN.

C'eft affez, ami. (*A lui-même.*) Sans doute ils attendoient cette furvivance pour conclure.... & moi je l'apporte! je forge l'obftacle que je redoute! Ah! ma jaloufie s'en irrite... Qu'on eft prêt d'être injufte, quand on eft amoureux.

ANDRÉ, *à part.*

Il faut que ces grands génies ayent bien de l'efprit, de pouvoir penfer comme ça tout feuls à quelque chofe. J'ai beau faire, moi; dès que je veux fonger à penfer, je m'embrouille, & l'envie de dormir me prend tout de fuite.

(*Il fort, voyant entrer fon Maître.*)

SCENE III.

SAINT-ALBAN, AURELLY.

AURELLY.

AH! Monfieur, pardon: vous m'avez prévenu; j'allois paffer chez vous.

SAINT-ALBAN.

Je viens vous dire qu'il m'eſt impoſſible de différer plus long-temps. Cette journée preſque entiere, accordée à vos inſtances, n'a mis aucun changement dans nos affaires.

AURELLY.

Elle en a mis beaucoup.

SAINT-ALBAN.

A-t-on trouvé les fonds ?

AURELLY.

J'en fais bon pour Melac.

SAINT-ALBAN.

Vous payez les cinq cents mille francs ?

AURELLY.

Cent mille écus que j'emprunte, le reſte à moi ; le tout en un mandat ſur mon correſpondant de Paris, payable à votre arrivée.

SAINT-ALBAN, *à part.*

Le mariage eſt certain ; on ne fait pas de tels ſacrifices ... (*Haut.*) J'admire votre générofité. Je recevrai la ſomme que vous offrez ; mais... je ne puis me diſpenſer de rendre compte....

AURELLY.

Quelle néceſſité ?

SAINT-ALBAN.

Ce que vous faites pour Melac, ne le lave

pas de l'abus de confiance dont il s'eſt rendu coupable.

AURELLY.

Lorſqu'on ne vous fait rien perdre.

SAINT-ALBAN.

La même choſe peut arriver encore, & vous ne ſerez pas toujours d'humeur...

AURELLY.

En ce cas, Monſieur... je reprends ma parole : c'eſt ſon honneur ſeul qui me touche; & ſi je ne le ſauve pas en acquittant ſa dette, il eſt inutile que je me dépouille gratuitement.

SAINT-ALBAN.

Vous déſapprouvez ma conduite?

AURELLY.

Je n'entends rien à votre politique. Que Melac ſoit coupable de mauvaiſe foi, ou ſeulement d'imprudence, en rejettant mes conditions, vous riſquez....

SAINT-ALBAN.

Je ne les rejette pas; mais il faut m'expliquer.

AURELLY.

J'écoute.

SAINT-ALBAN.

Vous voulez ſa grace entiere?

AURELLY.

Sans reſtriction.

102468

SAINT-ALBAN.

J'irai, pour vous obliger, jusqu'au dernier terme de mon pouvoir.

AURELLY.

Quelle étendue y donnez-vous ?

SAINT-ALBAN.

Celle que vous y donneriez vous-même. Vous n'exigez pas que je sauve sa réputation aux dépens de mon honneur.

AURELLY.

Il y auroit encore plus d'absurdité que d'injustice à le proposer.

SAINT-ALBAN.

Les intérêts de ma Compagnie à couvert par vos offres, on peut faire grace à votre homme de l'opprobre qu'il a mérité ; mais je deviendrois coupable si je lui confiois plus long-temps une recette....

AURELLY.

Vous lui ôtez sa place ?

SAINT-ALBAN.

La lui laisseriez-vous ?

AURELLY.

Ah ! Monsieur, je vous prie....

SAINT-ALBAN.

Faites un pas de plus.

AURELLY.

Comment?

SAINT-ALBAN.

Vous avez de l'honneur, osez me le conseiller. (*Aurelly baisse la tête sans répondre.*) J'espere que vous distinguerez ce que je puis accorder, & ce que le devoir m'interdit. J'accepte l'argent ; je me tairai ; mais j'exige qu'il se défasse à l'instant de son emploi, sous le prétexte qu'il voudra.

AURELLY.

J'avoue qu'il n'est pas digne de le garder : mais son fils ? cette survivance ? tant de démarches pour l'obtenir ? ...

SAINT-ALBAN.

Son fils ! qui nous en répondroit ?

AURELLY.

Moi.

SAINT-ALBAN.

C'est beaucoup faire pour eux.

AURELLY.

J'ai vingt moyens de m'assurer de lui.

SAINT-ALBAN, *rêvant.*

J'avoue que ... je ... je n'ai point d'objection personnelle contre le jeune homme : &, dans le dessein où je suis de vous demander une grace pour moi-même...

AURELLY.

Je pourrois vous obliger ?

SAINT-ALBAN.

Sur un point de la plus haute importance.

AURELLY, *vivement.*

Tenez-moi pour déshonoré, ſi je vous refuſe.

SAINT-ALBAN.

Puiſque vous m'encouragez, je vais parler. Vous connoiſſez ma fortune, mes mœurs: vous avez une niece adorable; elle m'a charmé; je l'aime, & je vous demande ſa main, comme la plus précieuſe faveur...

AURELLY, *ſtupéfait.*

Vous me demandez... ma Pauline?

SAINT-ALBAN.

Auriez-vous pris des engagements?

AURELLY, *embarraſſé.*

En vérité, ce n'eſt pas cela; mais ſi vous la connoiſſiez mieux.

SAINT-ALBAN.

Je l'ai plus étudié que vous ne penſez.

AURELLY.

Cette enfant n'a pas de fortune.

SAINT-ALBAN.

Sur un mérite comme le ſien, c'eſt une différence imperceptible.

AURELLY, *à part.*

Comment ſortir de ce nouvel embarras!

SAINT-ALBAN.

Vous m'avez flatté que je ne ferois point rejetté.

AURELLY.

Monfieur.... vous n'êtes pas fait pour l'être....

SAINT-ALBAN.

Et cependant...

AURELLY, *embarraffé.*

Soyez certain qu'elle eft trop honorée de votre recherche, & que l'obftacle ne viendra pas de ma part. Mais...

SAINT-ALBAN.

Vous me la refufez?

AURELLY.

Croyez que.... Avant de vous répondre, il faut que je prévienne ma niece.

SAINT-ALBAN.

Souvenez-vous, Monfieur, que vous n'avez point d'engagement.

AURELLY.

Et l'affaire de Melac?

SAINT-ALBAN.

Ce foir, nous en terminerons deux à la fois.

SCENE IV.

AURELLY, *seul.*

Il sort mécontent. Qu'eſt-ce que ce monde, & comme on eſt ballotté !... Le pere & le fils ſont perdus, s'il ſe croit refuſé... Et comment oſer l'accepter? — L'argent, l'argent les ſauvera-t-il encore ? N'importe, ôtons-lui ce prétexte de leur nuire... Et demandez-moi pourquoi tout ce déſordre ? parce qu'un miſérable homme, qu'il ne faudroit jamais regarder, ſi l'on faiſoit ſon devoir, oublie le ſien, & pour un vil intérêt...

SCENE V.

AURELLY, DABINS.

AURELLY, *continue.*

D'où ſortez-vous, Dabins? Voilà quatre fois que j'entre au bureau pour vous parler.

SCENE VI.

MELAC pere, DABINS, AURELLY.

AURELLY, *appercevant M. de Melac.*

AH ! voici l'autre. Il vaut mieux s'en aller que de se mettre en colere.

SCENE VII.

DABINS, MELAC, pere.

MELAC pere, *le regardant aller.*

O RESPECTABLE ami ! (*à Dabins*) Qu'avez-vous à m'annoncer de si pressé, Monsieur Dabins ?

DABINS.

Monsieur, c'est avec douleur que je le dis ; il n'est plus temps de se taire, il faut tout déclarer.

MELAC pere, *échauffé.*

Qu'est-ce à dire, tout déclarer ?

DABINS.

L'affaire eſt ſur le point d'éclater, les apparences vous accuſent.

MELAC pere.

Les apparences ne peuvent inquiéter que celui qui s'eſt jugé coupable.

DABINS.

Qu'oppoſerez-vous aux faux jugements, à l'injure, aux clameurs?

MELAC pere.

Rien : le ſilence & la fermeté que donne l'eſtime de ſoi-même.

DABINS.

Les biens de votre ami ſont ſuffiſants.... On prendra des meſures....

MELAC pere, *impatient.*

Et ſi je dis un mot, il manque demain matin.

DABINS, *du même ton.*

Et ſi vous ne le dites pas, vous êtes perdu ce ſoir même.... Non, je ne puis ſouffrir...

MELAC pere, *violemment.*

Monſieur Dabins, ſouvenez-vous que votre pere mourant ne vous a pas vainement recommandé à ma bienfaiſance : ſouvenez-vous que je vous ai élevé; que je vous ai placé chez Aurelly; que mon eſtime ſeule vous a valu ſa confiance, voulez-vous la perdre,

cette eſtime? & le premier devoir de l'honnête homme n'eſt-il pas de garder le ſecret confié ?

DABINS.

Eh ! Monſieur, quand la diſcrétion fait plus de maux qu'elle ne peut en prévenir !....

MELAC pere.

A qui de nous deux appartient le jugement de mes intérêts? — Mais je m'échauffe, & deux mots vous fermeront la bouche. De quoi s'agit-il en ce commun effroi? de peſer les riſques de chacun, & d'écarter le plus preſſant?

DABINS.

Oui, Monſieur.

MELAC pere.

Si je me préfere à mon ami, quel ſera ſon ſort? La confiance publique dont un Négociant eſt honoré, ne ſouffre pas deux atteintes. Quoi qu'on puiſſe alléguer, après un défaut de payement, le coup fatal au crédit eſt porté; c'eſt un mal ſans remede; & pour Aurelly, c'eſt la mort.

DABINS.

Il y a tout lieu de le craindre.

MELAC pere.

Si je me tais, un ſoupçon tient, il eſt vrai, mon honneur en ſouffrance; mais, à

l'aveu d'un ſervice que les grands biens d'Aurelly rendent tout naturel, avec quelque rigueur qu'on me juge, il eſt même douteux qu'on m'en faſſe un reproche. Ayant donc à choiſir, entre ſa perte inévitable, & le danger incertain qui me menace, croyez-vous que j'aie pris conſeil d'une aveugle amitié, qui pût déshonorer mon jugement? Non, Monſieur; j'ai prononcé comme un tiers l'auroit fait, en préférant, non ce qui me convient, mais ce qui convient aux circonſtances; non ce que je puis, mais ce que je dois. Vous m'avez entendu.

DABINS.

Monſieur, je me tairai : mais pour l'exemple des hommes, il faudroit bien que de pareils traits....

MELAC pere.

Laiſſons la maxime & l'éloge aux oiſifs. Faiſons notre devoir : le plaiſir de l'avoir rempli, eſt le ſeul prix vraiment digne de l'action. — Que fait mon fils? j'en ſuis inquiet : l'avez-vous vu ?

DABINS.

Ah! c'eſt pour lui, ſur-tout, que je vous preſſe. Il a répandu devant moi des larmes ſi ameres, & m'a quitté avec une impatience, un ſentiment ſi douloureux!.... Mais quel

danger de vous confier à lui ? encouragé par votre exemple, il se calmeroit, il vous consoleroit.

Melac pere.

Me consoler ! Mon ami, l'expérience de toute ma vie m'a montré que le courage de renfermer ses peines augmente la force de les repousser : je me sens déja plus foible avec vous que dans la solitude. Eh ! quels secours tirerois-je de mon fils ? Je crains moins sa douleur que son enthousiasme ; &, si je suis à peine maître de mon secret, comment contiendrois-je cette ame neuve & passionnée ?...

SCENE VIII.

MELAC pere, DABINS, MELAC fils, *plongé dans une noire rêverie.*

Melac pere.

Le voici. Vous l'avez bien dépeint.

(*Ils se retirent au fond du Sallon.*)

Dabins.

Eh ! parlez-lui, Monsieur.

Melac pere.

Sauvons-nous d'un attendrissement inutile.

SCENE IX.

MELAC fils, *seul.*

(*Il marche lentement d'un air absorbé, & s'échauffe par degrés en parlant.*)

AH! cet odieux Saint-Alban! je l'ai cherché par-tout sans le rencontrer.... Le déshonneur de mon pere est-il déja public? On s'éloigne..... on me fuit.... Je perds, en un instant, la fortune, l'honneur, toutes mes espérances.... & Pauline.... Pauline!.... Elle m'évite à présent.... La générosité est un accès.... la chaleur d'un moment.... Mais la réflexion a bientôt détruit ce prestige de la sensibilité.

SCENE X.

PAULINE, MELAC fils.

(*Pauline a entendu les dernieres phrases de son Amant : elle voit sa douleur, & s'approche avec une vive émotion.*

MELAC fils, *l'apperçoit & continue.*

QU'UNE stérile compassion ne vous ramene pas, Mademoiselle. Je sais que je vous ai perdue. Je connois toute l'horreur de mon sort. Laissez-moi seul à ma douleur.

PAULINE.

Cruel !..

MELAC fils.

Vos consolations ne pourroient que l'irriter !

PAULINE.

Comme le malheur vous rend injuste & dur ! La crainte qu'on ne pense mal de vous, vous donne mauvaise opinion du cœur de tout le monde. Votre ardente vivacité vous a déja fait manquer à mon oncle...

MELAC fils, *avec feu.*

Il insultoit mon pere. Avec quelle cruauté il lui développoit tout ce que notre situation

a d'odieux ! S'il n'eût pas été votre oncle.....

PAULINE.

Ingrat ! à l'inftant où vous allez tout lui devoir ; pendant que fon attachement lui fait payer toute la fomme à Saint-Alban.

MELAC fils, *avec joie.*

Que dites-vous ? il nous fauve l'honneur ?

PAULINE.

Il va plus loin..... fon cœur qui vous chérit....

MELAC fils, *vivement.*

Achevez, Pauline, achevez : ne craignez pas de mettre le comble à ma joie. Il me donne fa niece ?

PAULINE, *timidement.*

Ah ! Melac.... ne parlez plus de fa malheureufe niece.

MELAC fils.

Comment ?

PAULINE.

Sa fille....

MELAC fils.

Sa fille ?

PAULINE.

Sa fille, fruit d'une union ignorée, qui vous connoît, qui vous aime, offre à votre pere cent mille écus qu'elle tient des dons & des épargnes du fien...

MELAC fils, *avec indignation.*

Au prix de m'époufer!... Nous n'étions pas affez avilis ; il nous manquoit cet opprobre.

PAULINE, *pleurant.*

J'ai bien prévu que votre ame orgueilleufe rejetteroit un pareil bienfait.

MELAC fils, *furieux.*

Il me fait horreur. Le fervice, & celui qui l'offre, & celle qui le rend, je les détefte tous... C'étoit donc pour cela qu'il éloignoit toute idée de notre union? Il me gardoit cette honte : il me méprifoit, même avant que le malheur m'eût réduit à fouffrir tous les outrages. Mais, je le jure à vos pieds, Pauline, fût-elle cent fois plus généreufe, la fille fans nom, fans état, & défavouée de fes parents, ne m'appartiendra jamais.

PAULINE.

Vous la connoiffez mal; elle n'a eu en vue que votre pere.

MELAC fils.

Mon pere! Faut-il donc nous fauver d'une infamie par une autre?... Vous pleurez, ma chere Pauline? Craignez-vous que la néceffité ne me faffe enfin contracter un indigne engagement?

PAULINE, *outrée.*

Non, je ne fuis plus même affez heureufe

pour le craindre. Vous avez prononcé votre arrêt & le mien. Cette infortunée, que vous insultez avec tant d'inhumanité. . .

MELAC fils, *effrayé.*

Cette infortunée?

PAULINE.

Elle est devant vos yeux.

MELAC fils.

Vous?

PAULINE, *tombant sur un siege.*

J'avois le cœur percé de cette nouvelle, & vous avez achevé de le déchirer.

MELAC fils, *à ses pieds.*

O douleur! . . . Pauline ne me tendiez-vous ce piege que pour me rendre aussi coupable?

PAULINE.

Laissez-moi.

MELAC fils.

Pourquoi ne pas m'apprendre?...

PAULINE.

L'avez-vous permis? Votre emportement a fait sortir de votre bouche l'affreuse vérité. Monsieur, il n'est plus temps de désavouer vos sentiments.

MELAC fils, *se releve furieux.*

Osez-vous bien vous prévaloir d'une erreur qui fut votre ouvrage? Osez-vous m'opposer le désordre d'un désespoir que vous avez causé

vous-même ? Je voyois les puiſſants reſſorts qu'on faiſoit agir contre nous. Je diſois, je la perds. Je m'armois, à vos yeux, de toute la force dont je prévoyois avoir beſoin. Suis-je donc un dénaturé, un monſtre ? Et quel eſt l'homme aſſez barbare pour imputer à d'innocentes créatures, un mal qu'elles ne purent empêcher ?

PAULINE, *pleurant.*

Non, non.

MELAC fils, *plus vîte.*

La faute de leurs parents leur ôte-t-elle une qualité, une ſeule vertu ? Au contraire, Pauline, & vous en êtes la preuve ? il ſemble que la nature ſe plaiſe à les dédommager de nos cruels préjugés, par un mérite plus eſſentiel.

PAULINE.

Ce préjugé n'en eſt pas moins reſpectable.

MELAC fils, *avec chaleur.*

Il eſt injuſte ; & je mettrai ma gloire à le fouler aux pieds.

PAULINE.

Il ſubſiſtera dans les autres.

MELAC fils.

Mon bonheur dépend de vous ſeule.

PAULINE.

On ſe laſſe bientôt d'un choix qui n'eſt approuvé de perſonne.

MELAC fils.

Le mien mérite une honorable exception.

PAULINE.

Il ne l'obtiendra pas.

MELAC fils.

Il m'en fera plus cher. N'aggravez pas un malheur idéal. Ah ! foyez plus jufte envers vous : tout ce qui dépend du caprice des hommes, vous l'avez avec profufion ; & fi mon amour pouvoit augmenter, cette injure du fort l'accroîtroit encore.

PAULINE, *avec dignité.*

Melac, une femme doit avoir droit au refpect de fon mari. Je rougirois devant le mien... N'en parlons plus. Je n'en fais pas moins à votre pere le facrifice de toute ma fortune. Une retraite profonde eft l'afyle qui me convient : heureufe fi votre fouvenir n'y trouble pas mes jours !

(*Elle fe leve.*)

MELAC fils, *au défefpoir.*

Quel cœur avez-vous donc reçu de la nature ? Vous vous jouez de mon tourment ! Pauline, renoncez à cet odieux projet, ou je ne réponds plus... Jour à jamais déteftable ! ... Je fens un défordre... Ah ! j'en perdrai la vie...

(*Il fe jette fur un fiege.*)

PAULINE.

Il m'effraye ; je ne puis le quitter. Melac! mon ami ! mon frere !

MELAC fils, *avec égarement.*

Moi, votre ami ! moi, votre frere ! Non, je ne vous ſuis rien. Allez, cruelle, vous ne me ſurprendrez plus. Le trait empoiſonné que vous avez enfoncé dans mon cœur, n'en ſortira qu'avec ma vie. Me tendre un piege affreux ! & me rendre garant des propos inſenſés que le déſeſpoir m'a fait tenir ! ah ! cela eſt d'une cruauté !...

PAULINE.

Ecoutez-moi, Melac.

MELAC fils.

Je ne vous écoute plus. Vous ne m'avez jamais aimé. Je n'écoute plus une femme qui employe un indigne détour pour renoncer à moi.

PAULINE, *avec un grand trouble.*

Hé bien, mon cher Melac, je n'y renonce pas. Tant d'amour me touche, plus qu'il ne convient peut-être à la malheureuſe Pauline. Je n'y renonce pas : mais, au nom de ton pere, ſors de cet égarement qui me tue.

MELAC fils, *ſe levant.*

Vous voyez bien, Pauline, ce que vous me promettez... vous le voyez bien. Si jamais

vous rappellez... si jamais... (*Il tombe à ses genoux avec ardeur.*) Jurez-moi que vous oublierez les blasphêmes que j'ai horreur d'avoir proférés devant vous; jurez-le-moi.

PAULINE.

Puisses-tu les oublier toi-même!

MELAC fils.

Jurez-moi que vous me rendez votre cœur.

PAULINE.

Te le rendre, ingrat! il n'a pas cessé d'être à toi.

MELAC fils, *se relevant.*

Hé bien, pardon. Je suis indigne de toute grace; & si j'ai l'audace de la solliciter....

SCENE XI.

AURELLY, PAULINE, MELAC fils.

PAULINE, *à Melac avec effroi.*

VOICI mon pere.

MELAC fils, *va au-devant d'Aurelly.*

Ah! Monsieur, si le plus amer repentir pouvoit effacer de coupables emportements; si le plus vif regret de vous avoir offensé....

AURELLY.

Offensé ! Non, mon ami ; j'ai moins vu ta colere, que l'honnête sentiment qui la rachetoit. Ton respect filial m'a touché. — Demande à Pauline ce que je lui en ai dit.

MELAC fils.

Je connois les effets de votre amitié ; & ma reconnoissance.....

AURELLY.

Elle me plaît : mais tu ne m'en dois que pour ma bonne volonté ; tout est bien loin d'être terminé.

PAULINE.

Malgré vos offres ?

MELAC fils.

Qui donc a suspendu.

AURELLY.

La chose la plus étonnante. Je parle à Saint-Alban ; il accepte le payement ; mais il n'en alloit pas moins écrire à sa Compagnie. L'honneur, l'état, la survivance, tout étoit perdu.

MELAC fils.

Le cruel !

AURELLY.

Grands débats. Il paroît se rendre. Je crois tout fini ; je l'embrasse, en souhaitant de pouvoir l'obliger à mon tour. Il me prend au mot : dans l'excès de ma joie, j'y engage mon hon-

neur. (*à Pauline.*) Ecoute la conclusion.

MELAC fils, *à part.*

Je tremble.

AURELLY.

„ Vous avez une niece charmante ; je l'ai-
„ me, je l'adore, & je vous demande sa
„ main ".

PAULINE.

Juste Ciel !

MELAC fils, *à part.*

Je l'avois prévu.

AURELLY, *à Pauline.*

Tu conçois quel à été mon embarras pour lui répondre.

PAULINE.

Je vois le mal : il est irréparable.

AURELLY, *bas à Pauline.*

Non ; mais lorsqu'il m'a demandé ta main, je n'ai pas dû, sans te consulter, aller lui confier le secret de ta naissance. Je viens exprès pour cela : que lui dirai-je ?

PAULINE, *d'un ton réfléchi.*

Croyez-vous qu'il traitât rigoureusement Monsieur de Melac s'il étoit refusé ?

AURELLY.

Refusé ! De quel droit le sommerois-je de sa parole, en manquant à la mienne ? C'est bien

alors que tout seroit perdu.... Mais que faire? il veut tout terminer à la fois : il attend une réponse.

PAULINE, *regarde Melac, & dit en soupirant.*

Permettez qu'il la reçoive de moi. — Qu'il vienne.

MELAC fils, *à part, avec effroi.*

Qu'il vienne !

PAULINE.

Il est imporrant que je lui parle.

AURELLY.

Il sera ici dans un moment. Mon enfant, je connois tes principes ; dispose de toi-même à ton gré : je ne puis mettre en de plus sûres mains des intérêts si chers à mon cœur.

SCENE XII.

MELAC fils, PAULINE.

MELAC fils, *tremblant.*

MADEMOISELLE....

PAULINE.

Vous voyez que le danger de votre pere est pressant : quel intérêt oseroit se montrer auprès de celui-là ?

MELAC fils.

Ah! mon pere! mon pere! (*En hésitant.*) Ainsi vous rappellez Saint-Alban?

PAULINE.

Il est indispensable que je le voye : consentez-y, Melac, il le faut.... il faut rendre ma parole.

MELAC fils, *avec une colere renfermée.*

Non, vous pouvez me trahir; mais il ne me sera pas reproché d'y avoir contribué par un lâche consentement.

PAULINE, *tendrement.*

Te le demanderois-je, ingrat, si j'avois dessein d'en abuser? — Qui vous dit que je veuille l'épouser?

MELAC fils.

Serez-vous la maîtresse de vos refus?

PAULINE.

Vous n'êtes pas généreux d'accabler ainsi mon ame. Ah! j'avois des forces contre ma douleur, je n'en ai plus contre la vôtre.

MELAC fils.

Pauline!

PAULINE.

Pense à ton pere, à ton pere respectable, & tu rougiras d'attendre de moi l'exemple du courage que tu devois me donner.

Melac fils, *étouffé par la douleur.*

Je ſens que je ne puis vivre ſans votre eſtime, il me faut la mienne. Il faut ſauver mon pere.... aux dépens de mes jours.... Ah! Pauline!

Pauline.

Ah! Melac!

(Ils ſortent chacun de leur côté.)

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PAULINE, *ſeule, tenant un billet à la main.*

(*Elle paroît dans une grande agitation ; elle ſe promene, s'aſſied, ſe leve, & dit :*)

VOICI l'inſtant qui doit décider de notre ſort. (*Elle lit.*) Il attend mes ordres, dit-il...... Audacieux qu'ils ſont, avec leur ſoumiſſion inſultante!... Pourquoi trembler? l'aveu que je vais lui faire ne peut que m'honorer. — Ah!... je pleure, & je me ſoutiens à peine. — Mon état ne ſe conçoit pas. — S'il me ſurprenoit à pleurer..... (*Elle s'aſſied.*) Hé bien, qu'il me voye : ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe, pour qu'on me pardonne un peu de foibleſſe?

SCENE II.

ANDRÉ, PAULINE.

ANDRÉ, *annonçant.*

MONSIEUR Saint-Alban.

PAULINE.

Un moment, André.

(*Elle essuye ses yeux, se promene, se regarde dans une glace, & soupire.*)

ANDRÉ.

Mais, Mamesellе, Monsieur Saint-Alban.

PAULINE, *avec impatience.*

Répétez encore.

ANDRÉ.

Il sort de chez votre oncle : oh! il a un habit....

PAULINE, *à elle-même.*

C'est en vain; il m'est impossible........

(*S'asseyant.* Faites entrer.

SCENE III.

SAINT-ALBAN, PAULINE, ANDRÉ.

SAINT-ALBAN, *en habit de ville, entre d'un air mal assuré : il reste assez loin derriere Pauline.*

Je me rends à vos ordres, Mademoiselle.

PAULINE, *se leve, & salue.* (*à part.*) A mes ordres !

(*Sa respiration se précipite, & l'empêche de parler. Elle lui montre un siege, en l'invitant à s'y reposer.*)

SAINT-ALBAN *s'approche, la regarde, & après un assez long silence.*

Ma vue paroît vous causer quelque altération ; & cependant Monsieur Aurelly vient de m'assurer....

ANDRÉ *avance un siege à Saint-Alban.*

PAULINE, *avec peine d'abord, & prenant du courage par degrés.*

Oui. . . c'est moi qui l'en ai prié. — Asseyez-vous, Monsieur. Cet air contraint vous convient beaucoup moins qu'à celle que vos

vos intentions rendent confuse & malheureuse.

(*Elle s'assied.*)

ANDRÉ *sort.*

SCENE IV.

SAINT-ALBAN, PAULINE.

SAINT-ALBAN.

MALHEUREUSE! A Dieu ne plaise que je voulusse vous obtenir à ce prix!

PAULINE.

Cependant vous abusez de la reconnoissance que je dois à Monsieur de Melac, pour exiger ma main.....

SAINT-ALBAN, *s'assied.*

Faites-moi la grace de vous souvenir que mon amour n'a pas attendu cet événement pour se déclarer. Vous savez si j'ai souhaité vous devoir à vous-même, & commencer ma recherche par acquérir votre estime....

PAULINE.

Que vous comptez pour assez peu de chose.

SAINT-ALBAN.

Daignez m'apprendre comment je prouverois mieux le cas que j'en fais.

PAULINE.

Le voici, Monſieur. Si vous croyez votre honneur engagé de rendre un compte rigoureux à votre Compagnie, puis-je eſtimer un homme qui ne paroît ſe ſouvenir de ſes devoirs, que pour les ſacrifier au premier goût qu'il veut ſatisfaire? & ſi vous avez feint ſeulement de croire à cette obligation, pour vous en prévaloir ici, que penſer de celui qui ſe joue de l'infortune des autres, & fait dépendre l'honneur d'une famille reſpectable, du caprice de l'amour, & des refus d'une jeune fille?

SAINT-ALBAN, *un peu déconcerté.*

Je n'ai à rougir d'aucun oubli de mes devoirs. Mais, en ſuppoſant que le deſir de vous plaire eût été capable de m'égarer..... je l'avouerai, Mademoiſelle, je n'en attendois pas de vous le premier reproche.

PAULINE.

Le premier! vous l'avez reçu de vous-même, lorſque vous avez mis votre ſilence à prix.

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Mon ſilence! quelque importance qu'on y attache, il eſt promis ſans conditions; & c'eſt ſans craindre pour vos amis, que vous êtes libre de me percer le cœur, en refuſant ma main.

PAULINE, *fermement.*

Peut-être avez-vous cru que j'avois quelque fortune, ou que mon oncle suppléeroit...

SAINT-ALBAN, *vivement.*

Pardon, si j'interromps encore. Je me suis déclaré sur ce point. De tous les biens que vous pourriez m'apporter, je ne veux que vous; c'est vous seule que je desire.

PAULINE.

Votre générosité, Monsieur, excite la mienne; car il y en a, sans doute, à vous avouer, (quand je pourrois le taire) un motif de refus, plus humiliant pour moi que le manque de fortune.

SAINT-ALBAN.

Votre pere m'a tout dit. (*Pauline paroît extrêmement surprise.*) Je vous admire; & voici ma réponse. Je suis indépendant : l'amour vous destina ma main; la réflexion en confirme le don, si votre cœur est aussi libre que le mien vous est engagé : mais, sur ce point seulement, j'ose exiger la plus grande franchise.

PAULINE.

Vous agissez si noblement, que le moindre détour seroit un crime envers vous. Sachez donc mon secret le plus pénible. (*Ils se levent: Pauline soupire, & baisse les yeux.*) Toute ma jeunesse passée avec Melac; la même éduca-

tion reçue ensemble ; une conformité de principes, de talents, de goûts, peut-être d'infortunes......

SAINT-ALBAN, *péniblement.*

Vous l'aimez ?

PAULINE.

C'eſt le dernier aveu que vous devoit ma reconnoiſſance.

SAINT-ALBAN.

A quelle épreuve mettez-vous ma vertu ?

PAULINE.

J'ai beaucoup compté ſur elle.

SCENE V.

SAINT-ALBAN, PAULINE, MELAC fils *paroît dans le fond.*

SAINT-ALBAN.

Je vois ce que vous eſpérez de moi.

PAULINE, *avec chaleur.*

Je vous dirai tout. Je ne craindrai point de fournir à la vertu, des armes contre le malheur. Melac avoit mon cœur & ma parole ; mais lorſque mon pere nous a fait entendre à quel prix vous mettiez la grace du

ſien, il a ſacrifié toutes ſes eſpérances au ſalut de ſon pere.

SAINT-ALBAN, *lentement.*

Avant ce jour.... ſavoit-il votre ſort?

PAULINE.

Nous l'ignorions également.

SAINT-ALBAN, *très-vivement.*

Il ne vous aime pas.

PAULINE.

Il mourra de douleur.

SAINT-ALBAN.

A l'inſtant qu'il apprend le ſecret de votre naiſſance, il vous cede; il affecte une générosité.... Mademoiſelle, je n'étendrai pas mes réflexions, dans la crainte de vous déplaire; mais il ne vous aime pas.

MELAC fils, *s'avance furieux.*

O Ciel! je ne l'aime pas!

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Monſieur.... qui vous ſavoit ſi près?

MELAC fils.

Je ne l'aime pas, dites-vous?

SAINT-ALBAN.

Je n'ai jamais déguiſé ma penſée.

MELAC fils.

Vous m'imputez à crime un ſacrifice que vous avez rendu néceſſaire?

SAINT-ALBAN, *froidement.*

Le ſort de ceux qui écoutent, eſt d'entendre rarement leur éloge.

MELAC fils.

M'accuſer de ne pas l'aimer !

SAINT-ALBAN.

J'en ſuis fâché, je l'ai dit.

MELAC fils, *avec douleur.*

L'avez-vous cru, Pauline?

PAULINE.

Vous nous perdez.

MELAC fils, *avec emportement.*

N'attendons rien d'nn homme auſſi injuſte.

SAINT-ALBAN, *fermement.*

Monſieur, trop de chaleur rend quelquefois imprudent.

MELAC fils, *d'un ton amer.*

Et trop de prudence, Monſieur. . . .

PAULINE, *à Melaç, vivement.*

Je vous défends d'ajouter un mot.

MELAC fils, *à Pauline.*

M'accuſer de ne pas vous aimer, quand on me réduit à l'extrémité de renoncer à vous, ou d'en être à jamais indigne!

PAULINE.

Vous oubliez votre pere.

MELAC fils, *regardant Saint-Alban d'un air menaçant.*

Si je l'oubliois, Pauline....

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Le déſeſpoir l'aveugle.

MELAC fils, *avec une fureur froide.*

Un mot va nous accorder. Vous avez, dit-on, promis de ne rien écrire contre mon pere.

SAINT-ALBAN, *ſe poſſédant.*

Vous m'interrogez?

MELAC fils.

L'avez-vous promis?

PAULINE, *à Melac.*

Il s'y eſt engagé.

SAINT-ALBAN *avec chaleur à Pauline.*

Pour aucune autre conſidération que la vôtre, Mademoiſelle.

MELAC fils, *les dents ſerrées de fureur.*

Ah!... c'eſt auſſi ce qui m'empêche de vous diſputer ſa main. Elle eſt à vous... Mais ſoyez galant homme. (*Il s'approche de lui.*) Oſez tenir parole à mon pere, & vous verrez....

SAINT-ALBAN, *ſurpris.*

Oſer!....

PAULINE, *ſe jettant entre deux.*

Monſieur de Saint-Alban!

SAINT-ALBAN, *fièrement.*

Oui, Monſieur, j'oſerai tenir parole à votre pere.

PAULINE, *éperdue.*

Ah! grands Dieux!

SAINT-ALBAN, *du même ton.*

Et toute nouvelle qu'eſt cette façon d'intercéder, elle ne nuira pas à Monſieur de Mélac.

PAULINE, *à Saint-Alban.*

Il va tomber à vos genoux. Il ne ſait pas... (*A Melac.*) Cruel ennemi de vous-même, apprenez qu'il s'engage au ſilence; que lui ſeul peut vous conſerver l'emploi....

MELAC fils.

Je le refuſe.

PAULINE.

Inſenſé!

MELAC fils.

Quel bienfait, Pauline! J'en dépouillerois mon pere; je le payerois de votre perte, & j'en ſerois redevable à mon ennemi!

SAINT-ALBAN, *avec dignité.*

Monſieur....

PAULINE, *à Melac.*

Quel eſt donc le but de ces fureurs?

MELAC fils.

S'il ménage mon pere, il vous épouſe, il

eſt trop récompenſé : mais attaquer mes ſentiments pour vous !....

PAULINE, *outrée.*

Vos ſentiments !.... Quels droits oſez-vous faire valoir ! — Ne m'avez-vous pas rendu ma parole ?

MELAC fils.

L'honneur m'a-t-il permis de la garder ? vous vous privez de tout pour ſauver mon pere,....

SAINT-ALBAN.

Quoi ! ces cent mille écus qu'on dit empruntés ?....

MELAC fils.

Sont à elle ; c'eſt ſon bien, tout ce qu'elle poſſede au monde.

SAINT-ALBAN.

Sont à elle ! (*à part.*) Ah ! Dieux ! que de vertus !

(*Il rêve profondément.*)

MELAC fils, *avec force.*

Ai-je donc trop exigé de vous deux, en me ſacrifiant, que l'un n'inſultât pas à l'infortuné qu'il opprime ; que l'autre honorât ma perte d'une larme, d'un regret ? Il vous épouſoit de même, & je mourois en ſilence.

PAULINE, *à Melac, avec colere.*

Eh ! falloit-il venir ainſi.... (*Les pleurs lui*

coupent la parole ; elle se jette sur un siege, & dit à elle-même.) Malheureuse foiblesse !

MELAÇ fils, *vivement.*

Ne me dérobez pas vos larmes, Pauline : c'est le seul bien qui me reste au monde.

PAULINE, *outrée, se relevant.*

Oui, je pleure ; mais..... c'est de dépit de ne pouvoir m'en empêcher.

MELAC fils.

J'ai donc tout perdu !

PAULINE.

Votre violence a tout détruit.

SCENE VI.

SAINT-ALBAN, MELAC fils, AURELLY, PAULINE.

AURELLY, *accourant.*

On se querelle ici ? — Melac !

SAINT-ALBAN, *après un peu de silence.*

Non, Monsieur, on est d'accord. Vous m'avez assuré que vous laissiez Mademoiselle absolument libre sur le choix d'un époux : ce choix est fait. (*à Pauline.*) Non, je n'établirai point mon bonheur sur d'aussi doulou-

reux ſacrifices. Il n'en ſeroit plus un pour moi, s'il vous coûtoit le vôtre.

Melac fils, *pénétré.*

Qu'entends-je! Ah! Monſieur!

Saint-Alban.

Faiſons la paix, mon heureux rival. Je pouvois épouſer une femme adorable, dont l'honneur & la généroſité euſſent aſſez aſſuré mon repos; mais ſon cœur eſt à vous.

Melac fils.

Combien je ſuis coupable.

Saint-Alban.

Amoureux: & les plus ardents ſont ceux qui offenſent le moins. J'étois moi-même injuſte.

Aurelly, *à Pauline.*

Tu l'aimois donc?

Pauline *baiſant la main de ſon pere.*

Ce jour m'a éclairée ſur tous mes ſentiments.

Aurelly.

Mes enfants, vous êtes bien ſûrs de moi: mais abuſerons-nous du ſervice que nous rendons à ſon pere, pour lui arracher un conſentement que ſa fierté déſavouera peut-être?

Pauline.

Ah! quelle triſte lumiere! Ai-je pu m'aveugler à ce point?

MELAC fils.

Pauline, vous savez s'il vous chérit.

SAINT-ALBAN, *à Melac.*

Priez-le de passer ici. N'armez pas son ame, en le prévenant, contre les coups qu'on va lui porter : ne lui dites rien.

MELAC fils.

Monsieur, vous tenez ma vie en vos mains.

AURELLY.

Tu perds un temps précieux.

(*Melac sort.*)

SCENE VII.

SAINT-ALBAN, AURELLY, PAULINE.

AURELLY.

En l'attendant, dégageons notre parole envers vous, Monsieur. Voici un ordre à Monsieur de Préfort, mon Correspondant de Paris, de vous compter, à votre arrivée, cinq cents mille francs.

SAINT-ALBAN.

Monsieur de Préfort, dites-vous ?

AURELLY.

En bon papiers; lisez.

SAINT-ALBAN.

Quelque bons qu'ils puiſſent être, vous ſavez que ce n'eſt pas-là de l'argent prêt.

AURELLY.

Des effets qui ſe négocient d'un moment à l'autre.

SAINT-ALBAN.

Depuis ſix jours, celui à qui vous m'adreſſez n'en a négocié aucun.

AURELLY.

Qui dit cela? J'ai reçu de lui ce matin ſix cents mille francs échangés cette ſemaine.

SAINT-ALBAN.

De Préfort?

AURELLY.

Mon payement ne roule pas ſur autre choſe.

SAINT-ALBAN.

Le courier d'aujourd'hui m'apprend qu'il eſt mort.

AURELLY.

Quelle hiſtoire!

SAINT-ALBAN.

On n'a pas dû me tromper.... Mais n'avez-vous pas vos lettres?...

AURELLY.

Je les attends. (*Il ſonne.*)

SCENE VIII.

SAINT-ALBAN, AURELLY. PAULINE, ANDRÉ.

AURELLY, *à André.*

QU'ON appelle Dabins, & qu'il vienne au plutôt. (*A Saint-Alban.*) C'eſt mon homme de confiance, & mon caiſſier ; il nous mettra d'accord.

(*André ſort.*)

SCENE IX.

SAINT-ALBAN, AURELLY, DABINS, PAULINE.

AURELLY, *à Dabins.*

AH !... mes lettres ?

DABINS *lui en préſente un gros paquet.*

Les voici.... je venois...

AURELLY.

Réponds à Monſieur.

SAINT-ALBAN.

Ces papiers....

AURELLY.

Oui... (*à Dabins.*) N'as-tu pas reçu, ce matin, six cents mille francs échangés contre une partie de mes effets?

DABINS, *hésitant, à Aurelly.*

Monsieur....

AURELLY, *en colere.*

Les avez-vous reçus, oui, ou non?

SAINT-ALBAN.

Il faut répondre.

AURELLY.

Où donc est le mystere? Il a été comme un fou toute la journée. Les avez-vous reçus?

DABINS, *embarrassé, à Aurelly.*

Monsieur... on peut voir ma caisse; elle est au comble.

AURELLY, *à Saint-Alban.*

J'en étois bien sûr. Ainsi j'ajoute aux sommes que je vous remets pour Monsieur de Melac....

DABINS, *étonné.*

Vous acquittez Monsieur de Melac?

AURELLY.

Que va-t-il dire?

DABINS.

Dans quelle erreur étois-je!

AURELLY.

Parlez.

SAINT-ALBAN.

Je vois clairement qu'il n'eſt point venu de fonds de Paris.

AURELLY, à Dabins.

Mes effets n'ont pas été vendus ?

DABINS, vivement.

Non, Monſieur, ils n'ont pu l'être; c'eſt la nouvelle que j'ai reçue ce matin.

AURELLY, hors de lui.

Avec quoi donc payes-tu !

DABINS, un moment ſans parler, étouffé par la joie.

Avec ſix cents mille francs que m'a prêté Monſieur de Melac ?

AURELLY.

Juſte Ciel !

PAULINE.

Mon pere !

SAINT-ALBAN.

Ah ! quel homme !

DABINS, criant.

Cinq cents mille francs de ſa caiſſe, cent mille à lui; je ne puis me taire plus long-temps.

PAULINE.

Que j'en ſuis glorieuſe ! mon ame a deviné la ſienne....

SCENE X.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MELAC pere, PAULINE, DABINS.

PAULINE, *appercevant Melac pere, se précipite à ses pieds.*

O le plus généreux !

MELAC pere.

Que faites-vous, Pauline ?

AURELLY.

Je dois les embrasser aussi.

(*Il veut se jetter à genoux.*)

MELAC pere, *le retient.*

Mes amis !...

SCENE XI & derniere.

SAINT-ALBAN, AURELLY, MELAC pere, PAULINE, MELAC fils, DABINS.

MELAC fils, *s'écriant.*

Aux pieds de mon pere !

MELAC pere.

Dabins, vous m'avez trahi.

DABINS, *avec joie.*

Pouvois-je garder votre secret, en apprenant que Monsieur acquittoit votre dette?

MELAC pere.

Il vient à mon secours? (*à part.*) O vertu! voilà ta récompense. (*à Aurelly.*) Ami, quelles sont donc tes ressources?

SAINT-ALBAN.

Tout le bien de Mademoiselle en dépôt dans ses mains.

MELAC fils.

De notre Pauline? — Ah! mon cher Aurelly!

AURELLY.

Tu te perdois pour moi.

MELAC pere.

Mais toi....

AURELLY.

Peux tu comparer de l'argent, lorsqu'il t'en coûtoit l'état & l'honneur?

MELAC pere.

Je m'acquittois envers mon bienfaiteur malheureux; mais toi, dans tes soupçons sur ma probité, devois-tu quelque chose à ton coupable ami?

MELAC, fils, *avec joie.*

Ah! mon pere!

SAINT-ALBAN.

Hé bien, Monſieur Aurelly, — puis-je accepter en payement le mandat que vous m'offrez?

MELAC pere, *avec effroi.*

Quel mandat?

AURELLY, *pénétré, à Saint-Alban.*

Vous ſerez ſatisfait, Monſieur : mon premier ſentiment lui étoit bien dû ; le ſecond me rend tout entier à mon malheur.

MELAC pere.

Voilà ce que j'ai craint.

AURELLY.

Je n'avois à vous offrir, pour mon ami, que des effets qui ſe trouvent embarraſſés ; je reprends mon maudat. Votre argent eſt encore dans ma caiſſe, & Dieu me garde d'en uſer. Dabins, reportez-le chez Monſieur de Melac ; & moi.... je vais ſubir mon ſort.

MELAC pere.

Arrêtez : je ne le reçois pas.

AURELLY.

Qu'eſt-ce à dire, Melac?

MELAC pere.

Malheureux Dabins!...

AURELLY.

Me croyez-vous aſſez indigne?...

Melac pere.

Monſieur de Saint-Alban, il ſeroit horrible à vous d'abuſer d'un ſecret que vous ne devez qu'à notre confiance. — Non, je jure que l'argent n'y rentrera pas.

Aurelly.

Veux tu me cauſer plus de chagrins, que tu n'as eſpéré de m'en épargner?

Melac fils, *avec ardeur.*

Monſieur Aurelly, ne refuſez point.

Pauline.

Monſieur de Saint-Alban.....

Melac fils, *à Saint-Alban.*

Vous aimez la vertu.

Melac pere.

Laiſſerez-vous périr ſon plus digne ſoutien?

Aurelly, *avec enthouſiaſme.*

Que faites-vous, mes amis? Pour m'empêcher d'être malheureux, vous devenez tous coupables. Oubliez-vous qu'un excès de généroſité vient d'égarer l'homme le plus juſte? & s'il eut tort de toucher à cet argent, qui m'excuſeroit d'oſer le retenir.

Melac pere.

Le conſentement que nous lui demandons.

Aurelly.

Qu'il ſe laiſſe ſoupçonner? L'amitié t'a rendu

capable de cet effort : mais si je n'ai pu, sans crime, accepter ce service de toi, quel nom mérite la séduction que vous employez tous pour l'obtenir de lui ? (*à Saint-Alban.*) Vous êtes de sang froid, Monsieur; jugez-nous.

SAINT-ALBAN.

De sang-froid ! Ah ! Messieurs ! ô famille respectable ! me croyez-vous une ame insensible, pour l'attaquer avec cette violence ? Vous demandez un jugement ?...

MELAC fils.

Et nous jurons de l'accomplir.

SAINT-ALBAN.

Il est écrit dans le cœur de tous les gens honnêtes : permettez seulement que j'y ajoute un mot. — Aurelly, prouvez-moi votre estime, en m'acceptant pour seul créancier.

AURELLY.

Vous, Monsieur ?...

SAINT-ALBAN.

Je l'exige. Et vous, Monsieur de Melac, conservez votre place ; honorez-la long-temps. Unissez à votre fils cette jeune personne, qui s'en est rendue si digne, en sacrifiant pour vous toute sa fortune.

MELAC pere.

Ce feroit ma plus chere envie. Mon fils l'adore ; & si mon ami ne s'y opposoit pas....

AURELLY, *confus.*

Savez-vous qui elle eſt ?

MELAC pere, *avec effuſion.*

J'aurois bien dû le deviner : le cœur d'un pere ſe trahit mille fois le jour. Elle eſt ta fille, ta généreuſe fille ; & je te la demande pour mon fils.

AURELLY.

Tu me l'a demandes ! Ah ! mon ami !

(*Ils ſe jettent dans les bras l'un de l'autre.*)

MELAC fils, *à Pauline.*

Mon pere conſent à notre union.

PAULINE.

C'eſt le plus grand de ſes bienfaits.

SAINT-ALBAN.

Aurelly, rendez-moi votre mandat : je pars ; ſoyez tranquille. Vos effets de Paris me ſeront remis promptement, où je ſupplée à tout.

AURELLY.

De vos biens ?

SAINT-ALBAN.

Puiſſent-ils être toujours auſſi heureuſement employés ! Vous m'avez appris comme on jouit de ſes ſacrifices. En vain je vous admire, ſi votre exemple ne m'éleve pas juſqu'à l'honneur de l'imiter.... Nous compterons à mon retour.

(*Chacun exprime ſon admiration.*)

AURELLY, *transporté.*

Monsieur... je me sens digne d'accepter ce service; car, à votre place, j'en aurois fait autant. Pressez donc votre retour; venez marier ces jeunes gens que vous comblez de bienfaits.

MELAC pere.

Pourquoi retarder leur bonheur? Unissons-les ce soir même. Eh! quelle joie, mes amis, de penser qu'un jour aussi orageux pour le bonheur, n'a pas été tout-à-fait perdu pour la vertu!

Fin du cinquieme & dernier Acte.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Les deux Amis, Drame;* & je crois qu'on peut en permettre l'impression. A Paris, ce 30 Avril 1770.

MARIN.

EUGÉNIE,

DRAME

EN CINQ ACTES ET EN PROSE.

Une feule démarche hafardée m'a mife à la merci de tout le monde.

Eugén. Acte III. Scene IV.

ACTEURS.

Le Baron HARTLEY, pere d'Eugénie.

Le Lord Comte de CLARENDON, amant d'Eugénie, cru ſon époux.

Mad. MURER, tante d'Eugénie.

EUGÉNIE, fille du Baron.

SIR CHARLES, frere d'Eugénie.

COWERLY, Capitaine de haut-bord, ami du Baron.

DRINK, valet de chambre du Comte de Clarendon.

BETSY, femme de chambre d'Eugénie.

ROBERT, laquais de Mad. Murer.

Perſonnages muets.

Des Valets armés.

HABILLEMENT des Perſonnages, ſuivant le Coſtume de l'état de chacun en Angleterre.

LE Baron HARTLEY, vieux Gentilhomme du Pays de Galles, doit avoir un habit gris & veſte rouge à petit galon d'or : une culotte griſe, des bas gris roulés, des jarretieres noires ſur les bas, de petites boucles à ſes ſouliers quarrés & à talons hauts, une perruque à la brigadiere ou un ample bonnet; un grand chapeau à Ragotzi; une cravate nouée & paſſée dans une boutonniere de l'habit; un ſurtout de velours noir par-deſſus tout l'habillement.

Le Comte de CLARENDON, jeune homme de la Cour; un habit à la Françoiſe des plus riches & des plus élégants : dans les IV^e. & V^e. Actes, un fracq tout uni à revers de même étoffe.

Madame MURER, riche veuve du Pays de Galles; une robe Angloiſe toute ronde, de couleur ſérieuſe, à bottes, ſans engageantes, ſur un corps ſerré deſcendant bien bas; un grand

fichu quarré à dentelles anciennes, attaché en croix ſur la poitrine; un tablier très-long, ſans bavette, avec une large dentelle au bas; des ſouliers de même étoffe que la robe; une barette Angloiſe à dentelles ſur la tête, & par-deſſus un chapeau de ſatin noir à rubans de même couleur.

EUGÉNIE; une robe Angloiſe toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de Madame Murer; le tablier de même que ſa tante; des ſouliers blancs, un chapeau de paille doublé & bordé de roſe; une barette Angloiſe à dentelles ſous ſon chapeau.

SIR CHARLES; un fracq de drap bleu de Roi à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veſte rouge croiſée à petit galon, culotte noire, bas de fil gris; grand chapeau uni, cocarde noire; les cheveux redoublés en queue groſſe & courte; manchettes plates & unies.

M. COWERLY, Capitaine de haut-bord, grand uniforme de Marine Angloiſe, habit de drap bleu de Roi à parements & revers de drap blanc, un galon d'or à la Mouſquetaire; veſte blanche, même galon; double galon aux

manches & aux poches de l'habit; boutons de métal en bosse unis; grand chapeau bordé; cocarde noire fort apparente, cheveux en cadenettes.

DRINK; habit brun à boutonnieres d'or & à taille courte, fait à l'Angloise.

BETSY; jeune fille du Pays de Galles; une robe Angloise de toile peinte toute ronde à bottes: très-petites manchettes; fichu quarré & croisé sur la poitrine; tablier de batiste très-long; barette à l'Angloise sur la tête; point de chapeau.

La Scene est à Londres, dans une Maison écartée, appartenante au Comte de Clarendon.

Pour l'intelligence de plusieurs Scenes, dont tout l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du Sallon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez Madame Murer, celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du Sallon à droite, est la porte qui mene au jardin ; vis-à-vis à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé ; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du Sallon est l'aspect relatif aux Spectateurs. En lisant la piece, on sentira la nécessité de connoître cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le Dialogue de la premiere Scene.

EUGÉNIE,

DRAME.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Baron HARTLEY, Madame MURER, EUGÉNIE, BETSY.

Le Théâtre représente un sallon à la Françoise du meilleur goût. Des malles & des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les Dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier Anglois près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le Baron est assis derriere la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre une bouteille de marasquin empaillée, elle verse un verre au Baron, & regarde après de côté & d'autre.

BETSY.

COMME tout ceci est beau! Mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, *après avoir bu, remettant son verre sur le plateau.*

Celle-ci à droite?

BETSY.

Oui, Monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez Madame.

LE BARON.

J'entends : ici dessus.

Madame MURER.

Vous ne sortez pas, Monsieur; il est six heures.

LE BARON.

J'attends un carrosse.... Hé bien! Eugénie, tu ne dis mot, est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE.

Je suis un peu fatiguée du voyage, mon pere.

LE BARON.

Tu as pourtant couru le jardin tout l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE.

Cette maison est si recherchée....

Madame MURER.

Il est vrai qu'elle est d'un goût.... comme tout ce que le Comte fait faire. On ne trouve rien à desirer ici.

EUGÉNIE, *à part.*

Que celui à qui elle appartient. (*Betsy sort.*)

SCENE II.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER, ROBERT.

ROBERT.

MONSIEUR, une voiture....

LE BARON, *en se levant.*

Mon chapeau, ma canne....

Madame MURER.

Robert, il faudra vuider ces malles, & remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT.

On n'a pas encore eu le temps de se reconnoître.

LE BARON, *à Robert.*

Où dis-tu que loge le Capitaine?

ROBERT.

Dans Suffolk Streilk, tout auprès du Bagno.

LE BARON.

C'est bon. (*Robert sort.*)

SCENE III.

Madame MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER. (*Le ton de Madame Murer, dans toute cette Scene, est un peu dédaigneux.*)

J'ESPERE que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le Lord Comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor : c'est un jeune Seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres, & vous sentez que ce sont-là de ces devoirs....

LE BARON, *la contrefaisant.*

Le Lord Comte un tel, un grand Seigneur, fort mon ami : comme tout cela rempli la bouche d'une femme vaine....

Madame MURER.

Ne voulez-vous pas y aller, Monsieur?

LE BARON.

Pardonnez-moi, ma sœur, voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le Capitaine Cowerly.

Madame Murer.

Comme il vous plaira pour celui-là ; je ne m'y intéresse, ni ne veux le voir ici.

Le Baron.

Comment ? le frere d'un homme qui va épouser ma fille.

Madame Murer.

Ce n'est pas une affaire faite.

Le Baron.

C'est comme si elle l'étoit.

Madame Murer.

Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly, qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, & qui est encore plus ridicule que son frere le Capitaine !

Le Baron.

Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave Officier, mon ancien ami.

Madame Murer.

Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure, ni son ancienneté : je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

Le Baron.

De la maniere dont les hommes d'aujourd'hui son faits, c'est assez difficile.

Madame MURER.

Raiſon de plus pour le choiſir aimable.

LE BARON.

Honnête.

Madame MURER.

L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON.

Ma foi, preſque toujours. Enfin, j'ai donné ma parole à Cowerly.

Madame MURER.

Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON.

Quelle femme! Puiſqu'il faut vous dire tout, ma ſœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées; croyez-vous qu'on ait auſſi la bonté de me le rendre?

Madame MURER.

Vous comptiez bien ſur mon oppoſition quand vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque choſe, mais je ne changerai rien au mien. Je ſuis veuve & riche, ma niece eſt ſous ma conduite, elle attend tout de moi; & depuis la mort de ſa mere, le ſoin de l'établir me regarde ſeule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois; mais vous n'entendez rien.

LE BARON, *bruſquement.*

Il eſt donc aſſez inutile que je vous écoute:

je m'en vais. Adieu, mon Eugénie, tu m'obéiras, n'eſt-ce pas? (*Il la baiſe au front, & ſort.*)

SCENE IV.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QU'IL m'amene ſes Cowerly! (*après un peu de ſilence.*) A votre tour, ma niece, je vous examine... Je conçois que la préſence de votre pere vous gêne, dans l'ignorance où il eſt de votre mariage : mais, avec moi, que ſignifie cet air? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée... Le plus bel établiſſement des trois Royaumes! Votre époux eſt obligé de vous quitter, vous êtes chagrine; vous brûlez de le rejoindre à Londres : je vous y amene, tout cede à vos deſirs...

EUGÉNIE, *triſtement.*

Cette ignorance de mon pere m'inquiete, Madame; d'un autre côté, Mylord... Devions-nous le trouver abſent, lorſque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

Madame MURER.

Il eſt à Windſor avec la Cour. Un homme

de ſon rang n'eſt pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE.

Il a bien changé !

Madame MURER.

Que voulez-vous dire ?

EUGÉNIE.

Que s'il avoit eu ces torts, lorſque vous m'ordonnâtes de recevoir ſa main, je ne me ſerois pas miſe dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

Madame MURER.

Lorſque je vous ordonnai, Miſs ! A vous entendre, on croiroit que je vous fis violence ; & cependant ſans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée ſans dot, femme d'un vieillard ombrageux, ſur-tout confinée pour la vie au château de Cowerley... Car rien ne peut détacher votre pere de ſon inſipide projet.

EUGÉNIE.

Mais ſi le Comte a ceſſé de m'aimer ?

Madame MURER.

En ſerez-vous moins Milady Clarendon ?... Et puis quelle idée ! Un homme qui a tout ſacrifié au bonheur de vous poſſéder !

EUGÉNIE, *pénétrée.*

Il étoit tendre alors. Que de larmes il verſa

lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurois aussi, mais je sentois que les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

Madame MURER.

Vous oubliez donc votre nouvel état, & combien l'espoir de la voir bientôt mere, rend une jeune femme plus chere à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE.

Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

Madame MURER.

Et moi je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE.

Avec quel plaisir je m'avouerois coupable!

Madame MURER.

Vous l'êtes plus que vous ne pensez: & cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE.

Graces aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, Mylord, n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

Madame MURER.

Son valet-de-chambre eſt ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliſer.

(*Elle ſonne.*)

SCENE V.

DRINK, Madame MURER, EUGÉNIE.

DRINK, *à Eugénie.*

QUE veut Milady ?

Madame MURER.

Encore Milady ? On lui a défendu cent fois de vous nommer ainſi.

EUGÉNIE, *avec bonté.*

Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres.

DRINK.

On l'attend à tout moment : les relais ſont ſur la route demain le matin.

Madame MURER.

Vous l'entendez. Rentrons, ma niece (*A Drink.*) Vous, allez voir s'il eſt arrivé.

DRINK.

Bon, Madame, il ſeroit accouru...

SCENE VI.

DRINK, *seul.*

S'IL me paye pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais ça me fait de la peine..... C'est un ange que cette fille-là! Quelle douceur! Elle apprivoiseroit des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre, pour avoir pû tromper une femme aussi parfaite, & l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répete, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCENE VII.

Le Comte de CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, *lui frappant sur l'épaule.*

COURAGE, Mons Drink.

DRINK, *étonné.*

Qui diantre vous savoit-là, Milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE.

Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous.

DRINK, *d'un ton un peu résolu.*

Ma foi, Mylord, puisque vous l'avez entendu....

LE COMTE.

Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK.

Il n'y a personne. La niece est chez la tante, le bon-homme de pere est sorti.

LE COMTE, *surpris.*

Le pere est avec elles?

DRINK.

Sans lui & sans un vieux procès qu'on a déterré, je ne sais où, auroit-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE.

Surcroît d'embarras! Et elles sont ici?

DRINK.

D'hier au soir.

LE COMTE.

Que dit-on de mon absence?

DRINK.

Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE.

Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet du mariage?

DRINK.

Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE, *avec humeur.*

Je crois que le maraud s'ingere....

DRINK.

Parlons, Mylord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE.

Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK.

Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes.... Un contrat supposé; des registres contrefaits; un ministre de votre façon.... Dieu sait.... Tous les rôles distribués à chacun de nous, & joués... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la niece pendant la ridicule cérémonie, & dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y auroit jamais pour vous, ni pour votre Intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins....

LE COMTE, *fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, & après une petite pause dit froidement :*

Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connoisse. (*Il tire sa bourse, & la lui donne.*) Vous n'êtes plus à moi; sortez : mais si la moindre indiscrétion....

DRINK.

Est-ce que j'ai jamais manqué à Mylord ?

LE COMTE.

Je déteste les valets raisonneurs, & je me défie sur-tout des frippons scrupuleux.

DRINK.

Eh bien, je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la Demoiselle, en vérité, c'est dommage.

LE COMTE.

Vous faites l'homme de bien; à la vue de l'or, votre conscience s'appaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK.

Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE, *refusant de la prendre.*

Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais.... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage....

DRINK.

Fatal ! qui vous force à le conclure.

LE COMTE.

Le Roi qui a parlé : mon oncle qui presse : des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie. (*A part.*) Et plus que tout, la honte que j'aurois de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK.

Mais comment cacher ici ? . . . .

LE COMTE, *rêvant.*

Oh ! je . . . . Quand une fois je serai marié . . . Et puis elles ne verront personne . . . . Cette maison, quoiqu'assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu . . . . Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Vas toujours m'annoncer : cette visite préviendra les soupçons . . .

DRINK *se retournant.*

Les soupçons ! Qui diable oseroit seulement penser ce que nous exécutons nous autres ?

LE COMTE.

Il a raison. (*Il le rappelle.*) Ecoute, écoute.

DRINK.

Mylord ?

LE COMTE, *à lui-même en se promenant.*

Je crois que la tête a tourné en même-temps à tout le monde. (*A Drink.*) Ont-elles déja reçu des lettres ?

DRINK.

Pas encore.

LE COMTE, *à lui-même en ſe promenant.*

C'eſt mon Intendant.... Parce qu'il eſt prêt à rendre l'ame.... Il me mande... Il me fait une frayeur avec ſes remords... Le malheureux ! après m'avoir lui-même jetté dans tout cet embarras.... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (*A Drink.*) Tu iras toi-même à la poſte.

DRINK.

Oui, Mylord.

LE COMTE.

Prends-y garde au moins. Il ne faudroit qu'une lettre comme celle que j'en reçois.... Tu connois ſon écriture.

DRINK.

J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE.

Fort bien. Vas m'annoncer.

(*Drink ſort par la porte qui monte chez Madame Murer.*)

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul se promenant avec inquiétude.*

QUE je suis loin de l'air tranquille que j'affecte !... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espere qu'un fils me rendra bientôt notre union plus chere... Elle aime les souffrances de son nouvel état.... Misérable ambition !... Je l'adore, & j'en épouse une autre... Elle arrive, & l'on me marie... Mon oncle... Oh ! s'il savoit... Peut-être... Non, il me déshériteroit.... (*Il se jette sur un fauteuil.*) Que de peines, d'intrigues !... Si l'on calculoit bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (*Se levant brusquement.*) Les réflexions de cet homme m'ont troublé.... Comme si je n'avois pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets.... Ah ! je ne pourrois jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase.... La voici. Qu'elle est belle !

SCENE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *en courant, arrive la premiere, puis elle s'arrête tout-à-coup en rougissant.*

LE COMTE, *s'avançant vers elle, & lui prenant la main avec quelque embarras.*

Un mouvement plus naturel vous faisoit précipiter vos pas, Eugénie. Aurois-je eu le malheur de mériter?... (*A Madame Murer qui entre, en la saluant.*) Ah! Madame, pardon: vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

Madame MURER.

Vous vous moquez, Mylord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE, *prenant la main d'Eugénie.*

Que j'ai souffert, ma chere Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée. J'aurois désobéi à mon oncle, au Roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE, *soupirant.*

Ah! Mylord!

Madame

Madame MURER.

Elle s'afflige.

LE COMTE, *vivement.*

Eh de quoi ? Vous m'effrayez ! parlez, je vous prie.

EUGÉNIE.

Rappellez-vous, Mylord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE.

J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE, *avec douleur.*

Votre présence me soutenoit contre mes réflexions ; mais bientôt des souvenirs cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mere mourante.... La faute que je commettois contre mon pere absent.... L'air de mystere qui accompagnoit l'auguste cérémonie dans votre château....

Madame MURER.

N'étoit-il pas indispensable ?

EUGÉNIE.

Votre départ : nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi.... (*baissant la voix.*) Mon état....

LE COMTE, *lui baise la main.*

Votre état, Eugénie ! Ce qui met le sceau

à mon bonheur peut-il vous affliger? (*à part.*) Infortunée !

EUGÉNIE, *tendrement.*

Ah qu'il me feroit cher s'il ne m'expofoit pas....

LE COMTE.

Je me croirois bien malheureux, fi ma préfence n'a pas la force de diffiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? Ordonnez.

EUGÉNIE.

Puifqu'il m'eft permis de demander, je defire que vous employiez auprès de mon pere cet art de perfuader, ah ! que vous poffédez fi parfaitement.

LE COMTE.

Ma chere Eugénie !

EUGÉNIE.

Je fouhaiterois que nous nous occupaffions tous à le tirer d'une ignorance, qui ne peut durer plus long-temps fans crime & fans danger pour moi.

Madame MURER.

Le Comte feul peut décider la queftion.

LE COMTE, *avec timidité.*

Je fuivrai vos volontés en tout. Mais à Londres?... Si près de mon oncle?... S'expofer... Cette colere fi redoutable de votre pere... Je penfois que l'on pourroit remet-

tre cet aveu délicat à notre retour au Pays de Galles.

EUGÉNIE, *vivement.*

Où vous viendrez?

LE COMTE.

J'espérois vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE, *tendrement.*

Que ne l'écriviez-vous? un seul mot de ce dessein nous eût empêché de venir à Londres.

LE COMTE.

Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serois bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égaloit le vôtre. (*D'un ton très-affectueux.*) Aurois-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

Madame MURER.

Il est charmant!

EUGÉNIE, *baissant les yeux.*

Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, Mylord?

LE COMTE.

Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE, *avec embarras.*

Un cœur sensible s'inquiete de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres une espece d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint....

LE COMTE, *un peu décontenancé.*

Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même. Vos soupçons m'y contraignent; je le ferai (*Prenant un ton plus rassuré.*) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlai d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, & ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sécurité des plaisirs honnêtes, aux charmes d'une passion vive & toujours nouvelle. Je disois : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie.

EUGÉNIE, *lui tendant les bras, & le regardant avec passion.*

Ah! laisse-les couler.... la douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah, mon cher époux! la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE, *troublé.*

Eugénie!... (*A part.*) Dans quel trouble elle me jette!

Madame MURER.

Eh bien, ma niece.

EUGÉNIE, *avec joie.*

Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON, *dehors ſans être apperçu.*

Pas un ſcheling avec.

Madame MURER.

Reconnoiſſez mon frere au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE, *à part.*

Il faut avoir une ame féroce pour réſiſter à tant de charmes.

SCENE X.

LE BARON, LE COMTE, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON, *en entrant crie dehors.*

RENVOYEZ-LE, vous dis-je, (*A lui-même en avançant.*) L'indigne ſéjour! la ſotte ville! & ſur-tout l'impertinent uſage d'aller voir des gens qu'on ſait abſents.

Madame MURER.

Toujours emporté!

LE BARON.

Eh bien! eh bien, ma ſœur! ce n'eſt pas vous que cela regarde.

Madame MURER.

Je le crois, Monſieur; mais que doit penſer de vous Mylord Clarendon?

LE BARON, *saluant.*

Ah! pardon, Mylord.

Madame MURER.

Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos Juges....

LE BARON, *au Comte.*

Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE.

Je suis fâché, Monsieur.....

LE BARON, *se tournant vers sa fille.*

Bon jour, mon Eugénie.

LE COMTE, *à lui-même se rapellant la derniere phrase d'Eugénie.*

La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON, *au Comte.*

Comment la trouvez-vous, Mylord? Mais vous vous connoissiez déja; son frere & elle, voilà tout ce qui me reste... Elle étoit gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée!.. A propos de mariage, j'allois oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE, *interrompant.*

A moi, Monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces Dames.

LE BARON.

Eh non, non : c'eſt ſur votre mariage.

Madame MURER, *vivement.*

Son mariage !

EUGÉNIE, *à part avec frayeur.*

Ah, Ciel !

LE COMTE, *d'un air contraint.*

Vous voulez rire.

LE BARON.

Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre Suiſſe a dit que vous étiez à la Cour pour un mariage...

LE COMTE, *interrompant.*

Ah, ah !... Oui : c'eſt.... c'eſt un de mes parents. Vous ſavez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la ſignature...

LE BARON.

Non, il dit que cela vous regarde.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Diſcours de valets.... Il eſt bien vrai que mon oncle, ayant eu deſſein de m'établir, m'a propoſé depuis peu une fille de qualité fort riche ; (*regardant Eugénie.*) mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas inſiſter. Cela s'eſt ſu, peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a & n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON.

Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

Madame MURER.

Mon frere va s'égayer. Trouvez bon, Messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE, *saluant*.

Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées.... Je vous demande la permission, Mesdames, de vous voir le plus souvent....

Madame MURER.

Jamais aussi souvent que nous le desirons, Mylord. (*Le Comte sort, le Baron l'accompagne : ils se font des politesses.*)

SCENE XI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER.

Avec quelle adresse & quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer !

EUGÉNIE, *honteuse d'un mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.*

Grondez donc votre folle de niece.... A un

certain mot de mon pere, n'ai-je pas éprouvé un ſerrement de cœur affreux...., Il m'avoit caché ces bruits dans la crainte de m'affliger.... Comme il m'a regardée en répondant.... Ah, ma tante, que je l'aime !

Madame MURER, *l'embraſſe.*

Ma niece, vous êtes la plus heureuſe des femmes. (*Elles vont chez le Baron par la porte d'entrée.*

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

DRINK, *seul, un paquet de lettre à la main. Il se retourne en entrant, & crie au facteur qui s'en va.*

A Moi seul, entendez-vous? (*Il avance dans le Sallon.*) Un homme averti, en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (*Il lit une adresse.*) Hem, m, m, à Monsieur, Monsieur le Baron Hartley. Voilà pour le pere. Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, &c. &c. (*Il en lit une autre.*) Hem, m., m.... Armée d'Irlande? c'est du fils. Ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (*Il en regarde une troisieme.*) Hem, m, m. Lancastre! voici qui paroît suspect. (*il lit.*) A Madame Murer près du parc S. James... Pour la tante.... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'Intendant de

Mylord.... main-basse sur celle-ci. Peste. La jeune personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, & l'on apprend quelquefois... (*Il hésite un peu, & enfin rompant le cachet, il lit.*) „ Madame, je touche au mo-„ ment terrible, où je vais rendre compte „ de toutes les actions de ma vie ". (*Il parle.*) Un Intendant !.... le compte sera long. (*Il lit.*) „ Les remords me pressent, & je veux „ réparer autant qu'il est en moi, par cet avis „ tardif, le crime dont je me suis rendu cou-„ pable, en portant le jeune Lord, Comte „ de Clarendon, à tromper votre malheu-„ reuse niece par un mariage simulé ". (*Il parle.*) Mon maître s'étoit douté de cette lettre : c'est un vrai démon pour les précautions.

SCENE II.

LE COMTE, DRINK.

LE COMTE, *arrivant par le jardin avec précaution.*

Est-ce toi, Drink ?

DRINK.

Mylord ?

LE COMTE.

Un mot, & je m'enfuis.

DRINK.

Je vous écoute.

LE COMTE.

J'avois oublié.... J'étois ſi troublé en ſortant.... Mon mariage qui ſe fait demain eſt dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre choſe.... Il faut empêcher qu'aucune viſite, aujourd'hui ſur-tout, ne vienne ici ſouffler le vent de la diſcorde.

DRINK.

Elles ne connoiſſent perſonne à Londres.

LE COMTE.

Je ſais que le pere eſt fort l'ami d'un certain Capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle ; brave homme ;

mais dont le défaut eſt d'apprendre le ſoir à toute la ville les ſecrets qu'on lui a dit à l'oreille le matin dans les maiſons.

DRINK.

Quelle figure eſt-ce ?

LE COMTE.

Tu ne connois que lui. Du temps de la petite, il a ſoupé dix fois dans ce ſallon.

DRINK.

Quoi ! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui rapportant que Lady Alton avoit paſſé un jour entier ici ?

LE COMTE.

Où diable vas-tu chercher Lady Alton ?

DRINK.

Ah, vraiment non ! c'eſt plus nouveau que cela. C'étoit donc une des deux Aufalſen ? Ma foi, je confonds les époques, il en eſt tant venu.

LE COMTE.

Eh, non. C'eſt celui qui a marié cette fille ſoi-diſant d'honneur de la Reine, à ce benêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK.

Ah ! j'y ſuis, j'y ſuis.

LE COMTE.

S'il ſe préſentoit....

DRINK.

Laissez-moi faire. Il en sera de lui comme du Facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE.

Je te l'avois recommandé.

DRINK.

C'est ce que je disois. Mon maître n'oublie rien.

LE COMTE.

Et bien?

DRINK, *s'approchant d'un air de confiance.*

J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE, *lui coupant la parole.*

Paix. C'est Eugénie.

SCENE III.

EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE, *faisant un cri de surprise.*

Ah, Mylord!

LE COMTE, *à Drink.*

Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCENE IV.

EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE, *avec joie.*

APPRENEZ la plus agréable nouvelle....

LE COMTE.

Si elle intéresse mon Eugénie....

EUGÉNIE.

Mon pere est enchanté de vous. Ah! j'en étois bien sûre! il faisoit votre éloge à l'instant. Je me serois mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendoit fiere de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE, *ému.*

Vous me faites trembler! exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE, *vivement.*

Je sais qu'il est violent; mais il est mon pere. Il est juste, il est bon. Venez, Mylord, que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux....

LE COMTE, *embarrassé.*

Eugénie! quoi, vous voulez?... quoi, sans nulle précaution?...

EUGÉNIE, *avec beaucoup de feu.*

Si jamais je te fus chere, c'eſt aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens, depuis trop long-temps les ſoupçons odieux outragent ta femme; les regards méchants la pourſuivent. Fais ceſſer un ſi pénible état; déchire le voile qui l'expoſe à rougir. Tombons aux genoux de mon pere. Viens, il ne nous réſiſtera pas.

LE COMTE, *à part.*

Quel embarras! (*à Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant pour affermir ſes bonnes diſpoſitions.

EUGÉNIE, *lui prenant la main.*

Non: elles peuvent changer. La premiere impreſſion eſt pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCENE V.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE, *appercevant Madame Murer.*

Ah, Madame! venez m'aider à lui faire entendre raiſon.

Madame

Madame MURER.

Le Comte ici ! J'aurois dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il ?

LE COMTE.

Sur quelques mots en ma faveur échappés à son pere, sa belle ame s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

Madame MURER.

Ah, Mylord, gardez-vous-en bien ! Mon avis, au contraire, est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveilloit & vous trouvoit ici, ce prompt retour lui feroit soupçonner...

LE COMTE, *cachant sa joie sous un cri empressé.*

Tout seroit perdu ! Je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (*Il sort.*)

SCENE VI.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE *le regarde aller, & après un peu de ſilence, dit douloureuſement :*

IL s'en va.

Madame MURER.

Mais vous avez donc tout-à-coup perdu l'eſprit ?

EUGÉNIE.

Être réduite à compoſer avec ſon devoir ; n'oſer regarder ſon pere : voilà ma vie. Je ſuis confuſe en ſa préſence ; ſa bonté me peſe, ſa confiance me fait rougir, & ſes careſſes m'humilient. Il eſt ſi accablant de recevoir des éloges, & de ſentir qu'on ne les mérite pas.

Madame MURER.

Mais à Londres où le Comte a tant de ménagement à garder... D'ailleurs, votre état ne rend pas encore cet aveu indiſpenſable.

EUGÉNIE.

N'eſt-il pas plus aiſé de prévenir un mal, que d'en arrêter les progrès ? Le temps fuit, l'occaſion s'échappe, les convenances dimi-

ment; l'embarras de parler augmente, & le malheur arrive.

Madame MURER.

Votre époux eſt trop délicat pour vous expoſer.....

EUGÉNIE, *vivement.*

N'avez-vous pas trouvé, comme moi, un peu d'apprêt dans ſon air, des recherches dans ſon langage? cela me frappe à préſent que j'y réfléchis. Cette touchante ſimplicité qu'il avoit à la campagne étoit bien préférable?

Madame MURER.

Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCENE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, DRINK.

Madame MURER, *à Drink qui tient un paquet.*

Qu'EST-ce que c'eſt?

DRINK.

Des lettres que le Facteur vient d'apporter.

Madame MURER, *parcourant les adreſſes.*

D'Irlande: voici des nouvelles. (*Drink range le ſallon, & écoute la converſation.*)

EUGÉNIE, *avec vivacité.*

De mon frere ?

Madame MURER.

Non. C'eſt une lettre de ſon couſin, qui ſert dans le même corps. (*Elle lit tout bas.*)

EUGÉNIE.

Point de lettres de Sir Charles ? Il eſt bien étonnant !...

Madame MURER, *à Drink qui ouvre une malle.*

Laiſſez cela. Betſy ſerrera nos habits.

(*Drink ſort.*)

SCENE VIII.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *pendant que Madame Murer lit bas.*

SON ſilence me ſurprend & m'afflige.

Madame MURER, *d'un ton compoſé.*

S'il vous afflige, Miſs, la lettre de Sir Henri ne me paroît pas propre à vous conſoler. Votre frere n'á pas reçu nos dernieres : c'eſt un terrible état que le métier de la guerre.

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frere eſt mort !

Madame MURER.

Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE.

Je n'ai pas une goutte de sang.

Madame MURER.

Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE, *lit en tremblant.*

„ Mon cousin, griévement insulté par son „ Colonel, l'a forcé de se battre, & l'a désar- „ mé. Son ennemi vient de le dénoncer; ce „ qui a obligé Sir Charles à prendre secre- „ tement la route de Londres. Mais le Colo- „ nel le suit, pour l'accuser chez le Ministre ". Ah, mon frere!

SCENE IX.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

LE BARON.

Eh bien, parce que je m'endors un moment en jasant avec vous....

EUGÉNIE, *troublée.*

Mon frere s'est battu.

LE BARON.

D'où savez-vous cela?

EUGÉNIE.

C'eſt ce que mande Sir Henri.

Madame MURER, *avec importance.*

Et il a déſarmé ſon homme; ſi ce n'étoit pas ſon Colonel...

LE BARON.

Son Colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE.

Mon pere, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le ſauver.

Madame MURER.

Où le prendre?

EUGÉNIE.

Mon couſin dit qu'il eſt à Londres.

Madame MURER.

Mais il ne ſait pas que nous y ſommes.

EUGÉNIE, *baiſſant les yeux.*

Mylord Clarendon ne pourroit-il pas?...

Madame MURER, *d'un air dédaigneux.*

Le cher Lord! Ah, oui. Si Monſieur lui fait la grace d'accepter ſes ſervices.

LE BARON, *lui rendant ſon air.*

Ma foi, ce ſeroit ma derniere reſſource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (*Il lit tout bas.*) Diable! (*Il lit tout haut.*) „ Quand il „ ne réuſſiroit pas à le perdre, avertiſſez Sir „ Charles d'être toujours ſur ſes gardes, le Co- „ lonel a la réputation de ſe défaire des gens

„ par toutes fortes de voies”... Bon, cela ne peut pas être; un Officier...

Madame MURER.

Cet événement me ramene à ce que je vous disois tantôt, Monfieur; si, au-lieu de destiner votre fille à un vieux Militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON

Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne foi pour toutes, afin de n'y jamais revenir. Vous aimez les Lords, les gens du haut parage, & moi je les déteste. Ma fille m'est trop chere pour la sacrifier à votre vanité, & la rendre malheureuse.

Madame MURER.

Et pourquoi malheureuse?

LE BARON.

Est-ce que je ne connois pas vos petits grands Seigneurs? Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les ter-

res s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

Madame MURER.

Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, & nullement à la qualité : c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, & alors les graces de la Cour...

LE BARON.

Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises, n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses, quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fonds d'avance sur des graces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache; eh bien, je lui préférerai toujours un brave Officier qui les aura méritées sans les obtenir; & cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la Cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

Madame MURER.

Mais, Monsieur...

LE BARON, *impatient.*

Mais, Madame, si vous êtes éprise à ce point de vos Lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même ?

Madame MURER, *fiérement.*

Vous mériteriez que je le fisse, & que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangere.

LE BARON, *la saluant.*

A votre aise, ma sœur. Pour mes enfants, moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasion de sottises.

EUGÉNIE, *à part.*

Toujours en querelle ; que je suis malheureuse !

SCENE X.

ROBERT, LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

ROBERT.

LE Capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON.

Il ne pouvoit venir plus à propos. Qu'il entre.

SCENE XI.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame Murer.

Un moment, s'il vous plaît que nous soyions parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

Le Baron.

Mais quelle politesse avez-vous donc vous autres ? Un de nos amis communs, & qui va nous appartenir.

SCENE XII.

LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Le Capitaine, *d'un ton bruyant.*

Bon jour, mon très-cher.

Le Baron.

Bon jour, Capitaine. Nous jouons aux barres.

Le Capitaine.

En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laiſſé. Mais en honneur, je m'en retournois ſans vous voir.

Le Baron.

Et pourquoi ?

Le Capitaine.

L'un de vos gens, le plus obſtiné valet, (*je ne ſais où je l'ai vu*) prétendoit qu'il n'y avoit perſonne au logis.

Le Baron.

Je n'ai point donné d'ordre... Ma ſœur !

Madame Murer, *ſéchement.*

Ni moi. A peine arrivés, nous n'attendions aucune viſite.

Le Capitaine.

En ce cas, Baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte ; ſi je puis vous être utile, & ſi ces Dames veulent bien agréer mes hommages.

Le Baron.

Capitaine, c'eſt ma ſœur, & voici bientôt la tienne. (*Montrant ſa fille.*)

Le Capitaine, *à Eugénie.*

J'envie, Mademoiſelle, le ſort de mon frere : en vous voyant, on n'eſt plus étonné des précautions qu'il a priſes pour aſſurer ſon bonheur.

Madame MURER, *d'un air diſtrait.*

Comme dit fort bien, Monſieur; les précautions ſont toujours utiles en affaires: chacun prend les ſiennes.

LE CAPITAINE, *cherchant des yeux.*

Mais où donc eſt-il?

LE BARON.

Qui?

LE CAPITAINE.

Votre fils.

LE BARON.

Mon fils? Qui le ſait?

Madame MURER.

A quoi tend cette queſtion, Monſieur?

LE CAPITAINE.

N'eſt-ce pas ſon affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON.

Pas un mot de cela: un maudit procès dont je ne ſais autre choſe, ſinon que j'ai raiſon... Mais connoîtrois-tu déja l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE.

C'eſt une miſere, une vétille; moins que rien.

LE BARON.

Sans doute: il n'y a que la ſubordination.

Madame MURER, *ſéchement.*

J'admire comment Monſieur a le don de

tout deviner : nous en recevons la premiere nouvelle à l'inſtant.

LE CAPITAINE.

Moi je l'ai vu, Madame.

EUGÉNIE.

Mon frere ?

LE CAPITAINE.

Oui, Mademoiſelle.

LE BARON.

Où ? Quand ? Comment ?

LE CAPITAINE.

Au Parc, avant-hier ſur la brune. Sir Charles eſt ici ſecretement depuis cinq jours ; il ne ſort que le ſoir, parce qu'il s'eſt battu contre ſon Colonel : il ſe fait appeller le Chevalier Campley. N'eſt-ce pas cela ?

Madame MURER.

Nous n'en ſavons pas tant.

EUGÉNIE.

Où pourrons-nous le trouver, Monſieur ?

LE BARON.

En quel lieu loge-t-il ?

LE CAPITAINE.

Ma foi, je n'en ſais rien ; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai ſon affaire ; j'ai quelque crédit, comme vous ſavez.

Madame MURER, *dédaigneusement.*

La seule chose dont nous ayions besoin, est justement celle que Monsieur ignore.

LE CAPITAINE.

Mais, Madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; & en lisant tout-à-l'heure le billet du Baron, je croyois de bonne foi le rencontrer ici.

Madame MURER.

Cela est d'autant plus malheureux, que dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du Ministre.

LE CAPITAINE.

Oh! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il? Je vous dirai bientôt....

Madame MURER, *dédaigneusement.*

Ce n'est que le Comte de Clarendon.

LE CAPITAINE.

Le neveu de Mylord Duc?

Madame MURER.

Pas davantage.

LE CAPITAINE.

Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez....

Madame MURER, *d'un ton vain.*

Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON.

C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE.

Vous avez raison. Je regardois en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention..... Eh! parbleu! c'est un homme à lui. Je disois bien.... Je reconnois tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce sallon : c'est, comme il l'appelle à la françoise, sa petite maison.

Madame MURER, *fièrement.*

Petite maison, Monsieur?

LE BARON.

Eh petite ou grande! faut-il disputer sur un mot? Il suffit qu'il nous la prête.... Il étoit ici, il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE.

Aujourd'hui? je l'aurois parié à Windsor.

LE BARON.

Il en arrivoit.

LE CAPITAINE.

C'est ma foi vrai. J'oubliois que le mariage se fait à Londres.

Madame MURER & EUGÉNIE, *en même-temps.*

Le mariage!

LE CAPITAINE.

Oui, demain. Mais vous m'étonnez; il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON.

Je le savois bien moi.

Madame MURER, *dédaigneusement.*

Hum.... C'est comme la petite maison; que voulez-vous dire? Quel mariage?

LE CAPITAINE.

Le plus grand mariage d'Angleterre: la fille du Comte de Winchester: un Gouvernement que le Roi donne au jeune Lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique & que tout Londres sait.

EUGÉNIE, *à part.*

Dieux! où me cacher?

Madame MURER.

Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE.

Quoi! sérieusement? Dès que Madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON.

Il est vrai, Capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE.

Mais moi qui passe ma vie avec son oncle; moi

moi qu'on a consulté sur tout; ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses & les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés sont autant de chimeres ?

EUGÉNIE, *à part.*

Ah, malheureuse !

LE BARON.

Mais, ma sœur, cela me paroît assez positif : qu'avez-vous à répondre ?

Madame MURER.

Que Monsieur a rêvé tout ce qu'il dit. Parce que je fais de très-bonne part, moi, que le Comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE.

Ah ! oui. Quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connoissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avoit tenu quelque temps éloigné de la Capitale.

Madame MURER, *dédaigneusement.*

Un goût provincial ?

LE BARON, *riant.*

Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, & dont il s'est amusé apparemment ?

LE CAPITAINE.

Voilà tout.

LE BARON, *d'un air content.*

C'eſt bon, c'eſt bon. Je ne ſuis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée ſerve d'exemple aux autres, & tienne un peu ces Demoiſelles en reſpect devant les ſuites de leurs petites paſſions. Et les pere & mere, moi, c'eſt cela qui me réjouit.

EUGÉNIE, *à part.*

Je ne puis plus ſoutenir le ſupplice où je ſuis.

LE CAPITAINE.

Mademoiſelle me paroît incommodée.

LE BARON.

Ma fille?... qu'as-tu donc, ma chere enfant.

EUGÉNIE, *tremblante.*

Je ne me ſens pas bien, mon pere.

Madame MURER.

Je vous l'avois dit auſſi, ma chere niece; nous devions nous retirer. Venez, laiſſons ces Meſſieurs ſe raconter leurs merveilleuſes anecdotes.

SCENE XIII.

LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON.

PARDON, Capitaine.

LE CAPITAINE, *lui prenant la main.*

Adieu Baron, je prends bien de la part....

LE BARON, *le ramenant.*

Ah ça, mon fils, je te prie, comment dis-tu qu'il se fait appeller?

LE CAPITAINE.

Le Chevalier de Campley.

LE BARON.

Campley? Si je n'écris pas ce nom-là je ne m'en souviendrai jamais. C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins.... Il ne va que la nuit.... seul.... tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE.

J'irai demain au soir au Parc, & si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON.

A merveille. (*Ils sortent par la porte du vestibule.*)

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK, *à Robert en disputant.*

Et moi je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT.

Mais c'eſt que vous ignorez que le Capitaine Cowerly eſt l'intime ami de Monſieur.

DRINK, *plus haut en colere.*

L'intime ami du diable. Eſt-ce à toi d'entrer dans les raiſons? Es-tu valet-de-chambre ici?

BETSY, *à genoux ſe retourne.*

Chut.... Parlez plus bas. Ma maîtreſſe eſt chez elle; elle eſt incommodée. (*Elle prend des robes ſous ſes bras, & va pour entrer chez Eugénie.*)

DRINK, *courant après.*

Miſs, Miſs, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (*Il veut l'embraſſer.*)

BETSY, *s'eſquivant.*

Ah, ſans doute.... Non, vous pouvez les emporter. (*Elle entre chez Eugénie.*)

SCENE II.

DRINK, ROBERT.

DRINK, *revient prendre la malle.*

QUE cela t'arrive encore.

ROBERT.

Voilà bien du bruit pour rien. (*Ils enlevent une malle, & ſortent.*)

SCENE III.

EUGÉNIE, BETSY.

EUGÉNIE ſort de chez elle; marche lentement comme quelqu'un enſeveli dans une rêverie profonde. Betſy qui la ſuit, lui donne un fauteuil; elle s'aſſied en portant ſon mouchoir à ſes yeux ſans parler. Betſy la conſidere quelque temps, fait

le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, & rentre dans la chambre de sa maîtresse.

SCENE IV.

EUGÉNIE, *assise d'un ton douloureux.*

J'AI beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (*Les valets viennent chercher la deuxieme malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le sallon.*) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh ma mere ! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer ! (*Elle se leve vivement.*) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendroit la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon pere. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah, malheureuse ! c'étoit alors qu'il falloit penser ainsi. Dieux ! le voici. (*Elle tombe dans son siege.*)

SCENE V.

EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON.

Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiete.

EUGÉNIE, *à part.*

Que lui dirai-je ? (*Elle veut se lever, son pere la fait rasseoir.*)

LE BARON, *avec bonté.*

Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur saura sans doute....

EUGÉNIE, *tremblante.*

Non, non, Monsieur; ses bontés & les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON.

Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinois avec le Capitaine, & le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce Mylord, qui franchement est bien le plus mauvais sujet.... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, & qu'il l'ait abandonnée ? Ce n'est pas la centieme. On feroit peut-être mieux de ne pas rire de

ces chofes-là ; mais lorfqu'elles n'intéreffent perfonne, & que les détails en font plaifants. C'eft une drôle de femme avec fon efprit. Au refte, fi notre converfation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE, *à part.*

Je fuis hors de moi !

LE BARON, *tirant un fiege auprès d'elle, & la baifant avant de s'affeoir.*

Viens, mon Eugénie : baife-moi. Tu es fage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendreffe.

EUGÉNIE, *troublée, fe leve.*

Mon pere !....

LE BARON, *attendri.*

Qu'as-tu, mon enfant ? Tu ne m'aimes plus du tout ?

EUGÉNIE, *fe laiffant tomber à genoux.*

Ah ! mon pere....

LE BARON, *étonné.*

Qu'avez-vous donc, Mifs ? Je ne vous reconnois plus.

EUGÉNIE, *tremblante.*

C'eft moi....

LE BARON, *vivement.*

Quoi ? c'eft moi.

EUGÉNIE, *éperdue, fe cachant le vifage.*

Vous la voyez....

Le Baron, *brusquement.*

Vous m'impatientez. Qu'eſt-ce que je vois?

Eugénie, *morte de frayeur.*

C'eſt moi... Le Comte.... Mon pere....

Le Baron, *avec violence.*

C'eſt moi.... Le Comte.... Mon pere....
Achevez: parlerez-vous?

Eugénie, *ſe cache la tête entre les genoux de ſon pere, ſans répondre.*

Le Baron.

Seriez-vous cette malheureuſe?

Eugénie, *ſentant que les ſoupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte:*

Je ſuis mariée.

Le Baron *ſe leve, & la repouſſe avec indignation.*

Mariée ſans mon conſentement! (*Eugénie tombe: un mouvement de tendreſſe fait courir le Baron à ſa fille pour la relever.*)

SCENE VI.

Madame MURER, *accourant*, LE BARON, EUGÉNIE.

Madame MURER.

QUEL vacarme ! quel cri ! A qui en avez-vous donc, Monsieur ?

LE BARON, *releve tendrement sa fille ; il la jette sur son fauteuil, & reprend toute sa colere.*

Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente Miss mariée à l'insu de ses parents.

Madame MURER, *froidement.*

Point du tout. Je le sais.

LE BARON *en colere.*

Comment, vous le savez !

Madame MURER *froidement.*

Oui, je le sais.

LE BARON.

Et qui suis-je donc moi ?

Madame MURER, *froidement.*

Vous êtes un homme très-violent, & le plus déraisonnable Gentilhomme d'Angleterre.

Le Baron, *étouffant de fureur.*

Eh mais..... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre ſang froid & vos injures. On m'oſe déclarer...

Madame Murer, *fièrement.*

Voilà ſon tort... Je lui avois défendu : c'eſt par-là ſeulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui cauſez.

Eugénie, *pleurant.*

Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je aſſez malheureuſe !

Madame Murer, *fièrement.*

Laiſſez-moi parler, Milady.

Le Baron.

Milady ?

Madame Murer.

Oui, Milady ; & c'eſt moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au Lord Comte de Clarendon.

Le Baron, *outré.*

A ce Mylord ?

Madame Murer.

A lui-même.

Le Baron.

Je devois bien me douter que votre miſérable vanité...

Madame Murer, *s'échauffant.*

Quelles objections avez-vous à faire ?

LE BARON.

Contre lui ? mille. Et une ſeule les renferme toutes : c'eſt un libertin déclaré.

Madame MURER.

Vous en avez fait tantôt un éloge ſi magnifique.

LE BARON.

Il eſt bien queſtion de cela. Je louois ſon eſprit, ſa figure, un certain éclat, des avantages qui le diſtinguent ; mais qui me l'auroient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuſe au mépris de ſes mœurs & de ſa réputation.

Madame MURER.

Vous êtes toujours outré. Eh bien, il s'eſt autrefois permis des libertés qu'il eſt le premier à condamner aujourd'hui : car c'eſt un homme plein d'honneur.

LE BARON.

Avec les hommes, & ſcélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre ſexe a toujours eu dans le cœur un ſentiment ſecret de préférence pour les gens de ce caractere.

EUGÉNIE, *toute en larmes.*

Ah, mon pere ! ſi vous le connoiſſiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON.

C'eſt toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger ſon ſéducteur!

Madame MURER.

Mais moi?...

LE BARON.

Vous!...... vous êtes mille fois......

Madame MURER.

Point de mots, des choſes.

LE BARON, *avec feu.*

C'eſt un homme incapable de remords ſur un genre de fautes dont la multiplicité ſeule fait ſes délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des déſordres qui feroient ſon déſeſpoir dans la ſienne: plein de mépris pour toutes les femmes, parmi leſquelles il cherche ſes victimes, ou choiſit les complices de ſes déréglements.

Madame MURER.

Mais vous conviendrez que ſa femme eſt au moins exceptée de ce mépris général; & plus vous reconnoiſſez de mérite à votre fille, plus elle eſt propre à le ramener.

LE BARON.

Je vous remercie pour elle, ma ſœur. Ainſi donc le bonheur que vous lui avez ménagé, eſt d'être attachée au ſort d'un homme ſans mœurs; de partager les affections

bannales de ſon mari avec vingt femmes mépriſables. La voilà deſtinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes, dont il aura peut-être la baſſeſſe de ſe faire un triomphe à ſes yeux; la fille la plus modeſte eſt devenue l'eſclave d'un libertin dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendreſſe & la fidélité qu'il exige de ſa femme. Je te croyois plus délicate, Engénie.

EUGÉNIE, *du ton du reſſentiment que le reſpect réprime.*

En vérité, Monſieur, je me flatte que jamais le modele d'un portrait auſſi vil n'auroit été dangereux pour moi.

Madame MURER, *avec impatience.*

Mais c'eſt que le Comte n'eſt point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la premiere jeuneſſe, un peu trop négligé de faire parler avantageuſement de ſes mœurs; mais.......

LE BARON.

Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui juſqu'à préſent a mépriſé la cenſure publique ſur le point le plus important?

Madame MURER.

Quel garant? Tout ce qui inſpire la con-

fiance, cimente l'eſtime, & augmente la bonne opinion; la franchiſe de ſon caractere qui le rend ſupérieur au déguiſement même dans ce qui lui eſt contraire; la nobleſſe de ſes procédés avec ſes inférieurs; ſa générosité pour ſes domeſtiques, & la bonté de ſon cœur qui le porte à ſoulager tous les malheureux.

EUGÉNIE, *avec amour.*

Ce n'eſt pas un ennemi de la vertu, je vous l'aſſure, mon pere.

LE BARON.

Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux qu'on veut défendre. Il eſt humain, il eſt grand, généreux, obligeant : tout cela n'eſt-il pas bien méritoire? Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choſes-là ne ſoient pas un plaiſir. Et qu'en voulez-vous conclure?

Madame MURER.

Qu'un homme auſſi noble, auſſi bienfaiſant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuſte & cruel uniquement pour l'objet de ſon amour.

LE BARON, *adouci.*

Je le voudrois; mais....

EUGÉNIE.

Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON, *plus doucement.*

Mon enfant, l'ame d'un libertin eſt inexplicable ; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaiſanteries du Capitaine ſur ſa derniere aventure n'avoient pas rapport à des temps antérieurs à ſon mariage avec toi.

Madame MURER.

C'eſt où je vous attendois. Tout cet amer badinage a porté ſur votre fille, dont l'union myſtérieuſe a donné jour à mille fauſſes conjectures; mais quand vous ſaurez qu'il adore...

LE BARON, *hauſſant les épaules.*

Il l'adore : c'eſt encore un de leurs termes, *adorer.* Toujours au-delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

Madame MURER.

Vous penſerez différemment, lorſque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union....

LE BARON.

Comment?

Madame MURER, *du ton de quelqu'un qui croit en dire aſſez.*

Lorſqu'avant peu....

LE

LE BARON, *à sa fille.*

Bon ! est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE, *fléchissant le genou.*

Ah, mon pere ! comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON, *la relévant avec tendresse.*

Réellement? Eh bien.... eh bien.... eh bien, mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (*A part.*) Aussi bien est-ce un mal sans remede.

EUGÉNIE.

De quel poids mon cœur est soulagé.

Madame MURER, *avec joie.*

Milady, embrassez votre pere.

LE BARON, *baisant Eugénie.*

Laisse-là Milady : sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE.

(*Avec feu.*) Toute la vie mon pere. (*Par exclamation.*) Ah, Mylord, quel jour heureux pour nous !

LE BARON, *du ton d'un homme que ce mot de Mylord ramene à d'autres idées.*

Mais, dites-moi donc un peu; vous autres; puisqu'elle est la femme de ce Mylord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? Car aussi on n'y comprend rien.

Madame MURER.

Il vous l'a dit tantôt. Difcours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE.

J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON.

C'eſt que cela n'eſt pas net au moins.

Madame MURER.

Drink eſt ſon homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous-même.

(*Elle ſonne.*)

SCENE VII.

(*Cette Scene marche rapidement.*)

LE BARON, Madame MURER, DRINK, EUGÉNIE.

LE BARON.

Vous avez raiſon ; je ſaurai bientôt.... (*Saiſiſſant Drink au collet.*) Viens ici, frippon : dis-moi tout ce que tu ſais du mariage.

DRINK, *regarde autour de lui d'un air embarraſſé.*

Du mariage ? Eſt-ce qu'on auroit appris.... Oh ! maudit Intendant !....

LE BARON, *vivement.*

Cet Intendant? Parleras-tu?.... Faut-il?....

DRINK, *effrayé.*

Non, non, Monſieur.... Il n'eſt pas beſoin que vous vous fâchiez pour cela. C'eſt le mariage que vous demandez?

LE BARON.

Oui.

DRINK.

(*A part.*) Il faut mentir ici. (*Haut.*) Il eſt véritable le mariage.

LE BARON.

Véritable? Eh bien, ma ſœur?

Madame MURER.

Il vous ment.

DRINK.

Je ne ments pas, Monſieur.

LE BARON, *avec violence.*

Tu ne ments pas, miſérable?

DRINK, *à part.*

Allons, tout eſt découvert; quelqu'autre lettre ſera venue.

LE BARON.

Raconte-moi le fait: je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK.

Monſieur.... puiſque vous le ſavez auſſi-bien que moi....

LE BARON.

Traître!

Madame MURER, *retenant le Baron.*

Mon frere!..

LE BARON.

Qu'il laiſſe ſon verbiage, & qu'il avoue.

DRINK, *cherchant & tirant une lettre de ſa poche.*

Puiſqu'il n'y a plus moyen de diſſimuler.... Voici une lettre de M. Williams, l'Intendant de Mylord.

LE BARON, *lui arrachant la lettre.*

Pour qui?

DRINK.

Elle eſt adreſſée à Madame.

Madame MURER.

A moi? d'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet Intendant.....

DRINK, *ſurpris.*

Comment, quel rapport? C'eſt le même qui a fait le mariage....

Madame MURER, *prenant la lettre du Baron.*

D'honneur, ſi j'y entends quelque choſe. Elle eſt décachetée.

LE BARON.

Mais apprends-moi comment il peut penſer à ſe marier étant l'époux de ma fille....

DRINK, *tout-à-fait troublé.*

Quoi, Monſieur! c'eſt du nouveau mariage que vous parlez!

LE BARON.

Et duquel donc?

Madame MURER, *a lu.*

Ah! le ſcélérat! *Elle porte les mains à ſon viſage qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.*)

LE BARON.

Qu'eſt-ce que c'eſt?

DRINK.

Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre.

(*Il ſort.*)

SCENE VIII.

LE BARON, Madame MURER, EUGÉNIE.

Madame MURER, *avec horreur.*

IL nous a trompés indignement! ma niece n'eſt pas ſa femme.

EUGÉNIE, *les bras levés.*

Dieu tout-puiſſant! (*Elle tombe dans un fauteuil.*)

Madame MURER.

Son Intendant a servi de ministre, & toute la race infernale de complices.

LE BARON, *frappant du pied.*

Rage! fureur! ô femmes, qu'avez-vous fait!

Madame MURER, *effrayée.*

Mon frere, par pitié, suspendez vos reproches! Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE, *se relevant.*

Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon pere, j'implore votre colere....

LE BARON, *hors de lui-même.*

Et tu l'as méritée.... Sexe perfide! Femme à jamais le trouble & le déshonneur des familles. Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles.... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? Avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs? Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée, déshonorée; & le Ciel t'en punit par l'abandon de ton pere & sa malédiction.

EUGÉNIE, *s'élançant vers le Baron, & le retenant à bras le corps.*

Ah, mon pere! ayez pitié de mon désespoir; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON, *attendri, la repousse doucement.*

Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes.

(Il sort.)

SCENE IX.

Madame MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *courant dans les bras de sa tante.*

AH, Madame ! m'abandonnerez-vous aussi ?

Madame MURER.

Non, mon enfant ; écoutez-moi.

EUGÉNIE.

Ah ! ma tante, venez, secondez-moi : courons nous jetter aux pieds de mon pere, implorons ses bontés, & sortons tous d'une odieuse maison....

Madame MURER.

Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire, & écrire au Comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE, *avec horreur.*

Lui ?..... moi ?.... vous me faites frémir.

Madame MURER.

Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens ; il appren-

dra que votre pere veut implorer le ſecours des loix : la crainte ou le repentir peut le ramener, . . .

EUGÉNIE, *outrée*.

Et je ſerois aſſez lâche après ſon indignité... Je devrois reſpecter un jour celui que je ne peux plus eſtimer. J'irois aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la ſoumiſſion à l'homme ſans foi, & une tendreſſe éternelle au perfide qui m'a ſacrifiée. Plutôt mourir mille fois !

Madame MURER, *fermement*.

Prenez garde, Miſs, qu'ici l'opprobre ſeroit le fruit du découragement.

EUGÉNIE, *au déſeſpoir*.

L'opprobre ! m'en reſte-t-il encore à redouter ? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie ſous la malédiction de mon pere, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (*Elle rentre dans ſa chambre.*)

SCENE X.

Madame Murer, *ſeule, la regarde aller.*

Elle me quitte, & n'écrit pas.... (*Elle ſe promene.*) Un pere en fureur qui ne connoît plus rien; une fille au déſeſpoir qui n'écoute perſonne; un amant ſcélérat qui comble la meſure.... Quelle horrible ſituation! (*Elle rêve un moment.*) Vengeance, ſoutiens mon courage! Je vais écrire moi-même au Comte : s'il vient.... Traître, tu payeras cher les peines que tu nous cauſes!

Fin du troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Madame MURER, ROBERT, *portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte; le sallon est obscur.*

Madame MURER *tient un billet, & en marchant se parle à elle-même.*

IL viendra. (*Au Laquais.*) Vous avez été bien long-temps.

ROBERT.

Il n'étoit pas rentré : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel, il se marie demain; tout est sens-dessus-dessous : on ne savoit où prendre de l'encre & du papier.

Madame MURER, *à part.*

Il viendra... Ecoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens-toi-là sans remuer; & quand tu entendras le

bruit d'une clef dans la ferrure, viens vîte ici m'en donner avis.

ROBERT.

Il doit donc entrer par-là ?

Madame MURER.

Faites ce qu'on vous dit.

(*Robert fort par la portè du jardin.*)

SCENE II.

Madame MURER *feule, fe promenant & frappant du billet fur fa main.*

IL viendra... Je te tiens donc à mon tour, fourbe infigne! Le parti eft violent... c'eft le plus fûr... Il convient fi bien au caractere du pere.... Je dois pourtant l'en prévenir. (*Elle regarde fa montre.*) J'ai le temps... Il eft à confoler fa fille : il a jetté fon feu maintenant... c'eft comme je le veux... il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici! qu'il a l'air accablé !...

SCENE III.

LE BARON, Madame MURER.

Madame MURER, *d'un ton ſombre.*

Eh bien, Monſieur, êtes-vous ſatisfait ? Il s'en eſt peu fallu que votre fille ne ſoit morte de frayeur.

LE BARON *s'aſſied ſans rien dire près de la table, & s'appuye la tête ſur les mains d'un air accablé.*

Madame MURER, *continuant.*

Des éclats ! de la fureur ! ſans choix de perſonnes.

LE BARON, *ſourdement.*

Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

Madame MURER.

Un homme livré à ſes emportements.

LE BARON, *déſeſpéré.*

Vous abuſez de mon état & de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laiſſez-nous, gardez votre héritage, il eſt trop cher, auſſi-bien ma malheureuſe fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus beſoin. (*Il ſe leve & ſe promene avec égarement.*)

Madame Murer.

Vous n'avez jamais ſu prendre un parti.

Le Baron.

Je l'ai pris mon parti.

Madame Murer.

Quel eſt-il ?

Le Baron, *marchant plus vîte, & geſticulant galamment.*

J'irai à la Cour... Oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du Roi : il ne me rejettera pas. (*Madame Murer hauſſe la tête.*) Et pourquoi me rejetteroit-il ? Il eſt pere... je l'ai vu embraſſer ſes enfants.

Madame Murer.

La belle idée ! que lui direz-vous ?

Le Baron, *s'arrêtant devant elle.*

Ce que je lui dirai ? Je lui dirai, Sire... Vous êtes pere, bon pere... Je le ſuis auſſi ; mais j'ai le cœur déchiré ſur mon fils & ſur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaiſant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes ; vous ne ſerez pas inſenſible aux miennes. Mon fils s'eſt battu ; mais en homme d'honneur : il ſert votre Majeſté comme ſon biſaïeul qui fut emporté ſous les yeux du feu Roi ; il ſert comme mon pere qui fut tué en défendant la Patrie dans les derniers troubles ; il ſert comme je ſervois

lorſque j'eus l'honneur d'être bleſſé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon eſtomac... mes bleſſures. Il m'écoutera : & j'ajouterai : Un ſuborneur eſt venu en mon abſence violer notre retraite & l'hoſpitalité ; il a déshonoré ma fille par un faux mariage. Je vous demande à genoux, Sire, grace pour mon fils, & juſtice pour ma fille.

Madame MURER.

Mais ce ſuborneur eſt un homme qualifié, puiſſant.

LE BARON, *vivement.*

S'il eſt qualifié, je ſuis Gentilhomme..., Enfin, je ſuis un homme.... Le Roi eſt juſte ; à ſes pieds toutes ces différences d'état ne ſont rien ; ma ſœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en-bas, au-deſſus tout eſt égal, & j'ai vu le Roi parler avec bonté au moindre de ſes ſujets comme au plus grand. (*Il va & vient.*)

Madame MURER, *d'un ton ferme.*

Croyez-moi, Monſieur le Baron, nous ſuffirons à notre vengeance.

LE BARON *n'a entendu que le dernier mot.*

Oui, vengeance.... & qu'on le livre à toute la rigueur des loix.

Madame MURER, *très-ferme.*

Les loix ! la puiſſance & le crédit les étouf-

ſent ſouvent ; & puis c'eſt demain qu'il prétend ſe marier. Il faut le prévenir : incertitude ! lenteur ! eſt-ce ainſi qu'on ſe venge ? Eh la juſtice naturelle reprend ſes droits par-tout où la juſtice civile ne peut étendre les ſiens. (*Après un peu de ſilence, d'un ton plus bas.*) Enfin, mon frere, il eſt temps de vous dire mon ſecret : avant deux heures, le Comte ſera votre gendre, ou il eſt mort.

LE BARON.

Comment cela ?

Madame MURER *s'approche de lui.*

Ecoutez-moi. J'ai envoyé à Mylord Duc un détail très-étendu des atrocités de ſon neveu, ſans néanmoins lui rien dire de mon projet ; enſuite votre fille n'a jamais voulu s'y prêter ; mais j'ai écrit pour elle au ſcélérat, qu'elle l'attend ce ſoir.

LE BARON.

Il ne viendra pas.

Madame MURER, *lui montrant le billet.*

Au coup de minuit... voici ſa réponſe. J'ai fait armer vos gens & les miens : vous le ſurprendrez chez elle. J'ai ici un miniſtre tout prêt : qu'il tremble à ſon tour.

LE BARON, *ſurpris.*

Quoi, ma ſœur, un guet-à-pens, des pieges !

Madame MURER, *avec impatience.*

Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage?

LE BARON.

Vous avez raison; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

Madame MURER, *avec effroi.*

Il vous tuera.

LE BARON.

Il me tuera! Eh bien, je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCENE IV.

Madame MURER, *seule.*

VA, vieillard indocile! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

SCENE V.

Madame MURER, ROBERT.

ROBERT, *accourant.*

MADAME, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

Madame MURER.

Rentrons vîte. Je vais prendre ma niece chez elle, éteignez, éteignez.

(*Le laquais éteint les bougies, ils sortent.*)

SCENE VI.

LE COMTE, SIR CHARLES.

Le Comte est en fracq, le chapeau sur la tête & l'épée au fourreau dans une main, de l'autre il conduit Sir Charles qui a son épée nue sous le bras. Le Sallon est obscur.

LE COMTE.

VOUS êtes ici en sûreté, Monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystere en y entrant.... Mais n'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES.

Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi de grace, Monſieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuſe rencontre, ſans votre généreux courage, j'aurois infailliblement ſuccombé... ces quatre coquins en vouloient à mes jours.

LE COMTE.

Ce ſervice n'eſt rien, vous euſſiez ſûrement fait la même choſe en pareil cas: on m'appelle le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, *vivement.*

Quoi, c'eſt le Comte de Clarendon!... J'étois deſtiné à vous tout devoir, Mylord, & à tenir de vous l'honneur & la vie.

LE COMTE.

Comment ſerois-je aſſez heureux?...

SIR CHARLES.

Je vous ſuis adreſſé de Dublin.

LE COMTE.

Vous êtes le Chevalier Campley pour qui ma ſœur & ma couſine m'ont écrit d'Irlande des lettres ſi preſſantes, & que j'ai trouvé ſur la liſte des viſites à ma porte?

SIR CHARLES.

C'eſt moi-même. Depuis cinq jours je m'y ſuis préſenté tous les ſoirs; aujourd'hui vous veniez de ſortir à pied; l'on m'a indiqué vo-

tre route, j'ai couru, & j'étois prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxieme fois depuis mon arrivée; mais ce soir sans vous, Mylord....

LE COMTE.

Je suis enchanté de cette rencontre; le bien que ces Dames m'écrivent de vous....

SIR CHARLES.

Je me suis annoncé sous le nom de Campley, quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE.

Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES.

Contre mon Colonel. Il me poursuit; mais vous jugez à ce qui m'arrive, quel homme est cet adversaire.

LE COMTE.

Cela est horrible! nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve pourtant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES.

Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE.

La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour

une explication ſecrete : j'y venois à pied, lorſque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES, *ſouriant.*

Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE.

Non, ce n'eſt pas ce que vous penſez ſûrement. Mais vous ſavez que les mariages d'intérêt rompent ſouvent des liaiſons agréables; c'eſt préciſément mon hiſtoire. Une fille charmante qui s'eſt donnée à moi, & que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec ſa famille; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce ſoir; je viens... aſſez embarraſſé, je l'avoue.

SIR CHARLES.

C'eſt une griſette, ſans doute?

LE COMTE.

Ah, rien moins! voilà ce qui m'afflige & qui m'embarraſſe. J'ai même un ſoupçon que ceci pourra bien avoir un jour des ſuites... Il y a un frere... Mais je crois entendre le ſignal convenu. Souffrez que je vous laiſſe un moment au jardin : vous voyez juſqu'où va déja ma confiance en votre amitié. (*Le Comte le mene au jardin, revient, & ferme la porte après lui.*)

SCENE VII.

Madame MURER, EUGÉNIE, LE COMTE *a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte;* BETSY *tient une lumiere, elle rallume les bougies sur la table, & se retire ensuite.*

Madame MURER, *attirant Eugénie à elle.*

C'EST trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE, *d'un air empressé.*

J'arrive l'effroi dans l'ame. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang : & les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

Madame MURER, *fiérement.*

Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE.

Quel sombre accueil! à quoi dois-je l'attribuer?

Madame MURER. *indignée.*

Descendez dans votre cœur.

LE COMTE.

Que dites-vous? ces vains bruits d'un mariage auroient-ils opéré!...

EUGÉNIE, *vivement à elle-même.*

Affreuse dissimulation!

Madame MURER, *lui fermant la bouche de sa main.*

N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chere niece. (*Au Comte.*) Ainsi tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit? (*Eugénie s'assied, & couvre son visage de son mouchoir.*)

LE COMTE, *moins ferme.*

Daignez revenir sur le passé, & jugez vous-même : comment se pourroit-il?...

Madame MURER, *l'examinant.*

Vous vous troublez...

LE COMTE, *troublé.*

Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi.... J'invoquerai les bontés de ma chere Eugénie.

Madame MURER, *froidement.*

Pourquoi n'osez-vous l'appeller votre femme?

EUGÉNIE, *outrée, à elle-même.*

Qui m'auroit dit que mon indignation pût s'accroître encore!

LE COMTE, *absolument déconcerté.*

En vérité, Madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

Madame Murer, *avec fureur.*

Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices : démens celui de ta conſcience qui imprime ſur ton front la difformité du crime confondu : lis. (*Elle lui donne la lettre de Willians. Le Comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.*)

Le Comte, *a lu & dit à part.*

Tout eſt connu.

Madame Murer.

Il reſte anéanti.

Le Comte, *héſitant.*

Je le ſuis en effet ; & je dois m'accuſer puiſque toutes les apparences me condamnent. Oui, je ſuis coupable. La frayeur de vous perdre, & la crainte d'un oncle trop puiſſant m'ont fait commettre la faute de m'aſſurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

Madame Murer, *à part.*

Et plutôt que tu ne crois.

Le Comte, *plus vîte.*

Vous fûtes outragée, ſans doute, Eugénie ; mais votre vertu en eſt-elle moins pure ? A-t-elle pu ſouffrir un inſtant de mon injuſtice ? Un profond ſecret met votre honneur à couvert ; & ſi vous daignez accepter ma main,

à qui aurai-je fait tort qu'à moi ? L'amant & l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie ? Ah ! l'égarement d'un jour une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE *se leve, & le regarde avec dédain.*

O le plus faux de tous les hommes ! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Vas jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir.

(*Elle entre dans sa chambre.*)

Madame MURER, *au Comte, en entrant après elle, & emportant la lumiere.*

L'abandonnerez-vous en cet état affreux ?

LE COMTE, *avec chaleur.*

Non, je la suis.

SCENE VIII.

LE COMTE, *seul.*

ELLE se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah, qu'ai-je fait ! pour l'abandonner, il ne falloit pas la revoir.

SCENE IX.

LE COMTE, SIR CHARLES, *rentrant.*

SIR CHARLES, *dans l'obſcurité.*

MYLORD?

LE COMTE.

Eſt-ce vous, Chevalier Campley?

SIR CHARLES.

C'eſt moi.

LE COMTE.

Pardon : encore un moment, & nous ſortons enſemble. (*Il veut entrer chez Eugénie.*)

SIR CHARLES, *l'arrêtant par le bras.*

Mais ne craignez-vous rien, Mylord? pour une heure auſſi avancée, je vois bien du monde ſur pied.

LE COMTE, *n'écoutant point.*

Ce ſont des valets : je vous rejoins.

SCENE X.

SIR CHARLES, *seul, d'un air de méfiance.*

IL y a un grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient d'en fermer la porte.... Il a l'air troublé, Mylord.... L'explication doit avoir été orageuse.

SCENE XI.

SIR CHARLES, Madame MURER.

Madame MURER, *sort de la chambre d'Eugénie sans lumiere, dit à elle-même en marchant :*

LE voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons. (*Elle traverse le sallon, & sort par la porte du jardin.*)

SCENE XII.

SIR CHARLES, *seul, écoute, & n'entendant plus rien, dit :*

HA! ha! cette voix a un rapport singulier.... (*Il se promene en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bisarre.*) C'est un homme bien lâche que ce Colonel!... car ces gens n'étoient pas des voleurs.... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de Mylord Clarendon! mon libérateur! l'homme qui doit solliciter ma grace auprès du Roi! que de titres pour l'aimer!.... J'entends du bruit...., je vois de la lumiere : écoutons.

SCENE XIII.

Madame MURER, SIR CHARLES.

Madame MURER *rentre, & dit à des gens qui sont derriere elle :*

N'ENTREZ que quand on vous le dira; vous vous rangerez tous vers la porte, & à sa sortie vous fondrez sur lui, & l'arrêterez.

Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (*Elle traverse le sallon en silence, & rentre chez Eugénie. Les Laquais retournent au jardin.*)

SIR CHARLES, *après avoir écouté.*

Il y a de la trahison ! Serois-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami !....

SCENE XIV.

LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON *entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête, & l'épée au côté, sans lumiere.*

Le projet de ma sœur m'inquiete; Clarendon seroit-il ici?

SIR CHARLES *tire son épée, & marchant fiérement au Baron, lui met la pointe sur le cœur & lui dit:*

Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON, *crie, en portant la main à la garde de son épée.*

Quel est donc l'insolent!

SIR CHARLES, *d'un ton encore plus fier.*

N'avance pas, ou tu es mort.

SCENE XV.

LE BARON, SIR CHARLES.

Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.

LE BARON, *reconnoissant Sir Charles.*

MON fils!

SIR CHARLES.

O Ciel! mon pere!

LE BARON.

Par quel bonheur est-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES.

Chez vous? Et quel est donc cet appartement? (*Montrant celui où il a vu entrer le Comte.*)

LE BARON.

C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES, *avec un mouvement terrible.*

Ah, grands Dieux! quelle indignité!

SCENE XVI.

Madame MURER, LE BARON, SIR CHARLES, leurs Gens.

Madame MURER, *accourant au bruit, & s'écriant d'étonnement.*

SIR Charles ! c'eſt le Ciel qui nous l'envoye.

SIR CHARLES, *au déſeſpoir.*

Affreux événement ! je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

Madame MURER.

Il va ſortir.

SIR CHARLES, *troublé.*

Ma ſœur ! mon libérateur ! je ſuis épouvanté de ma ſituation.

Madame MURER.

Oſez-vous balancer?

SIR CHARLES, *les dents ſerrées.*

Balancer ?.... Non, je ſuis décidé.

Madame MURER, *aux valets.*

Approchez tous.

SCENE XVII.

Madame MURER, LE BARON, SIR CHARLES, leurs Gens, BETSY, LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE, *au bruit, ouvre la porte, retenant le Comte dit :*

ILS ſont armés ! O Dieux ! ne ſortez pas.

LE COMTE, *la repouſſant.*

Je ſuis trahi. (*A Sir Charles.*) Mon ami, donnez-moi mon épée. (*Sir Charles, qui tient toujours ſon épée nue, court ſe ſaiſir de celle du Comte.*)

EUGÉNIE, *effrayée.*

Preſque en même-temps.

C'eſt mon frere !

LE COMTE.

Son frere !

SIR CHARLES, *furieux.*

Oui, ſon frere !

LE COMTE, *à Eugénie avec mépris.*

Ainſi donc vous m'attiriez dans un piege abominable.

EUGÉNIE, *troublée.*

Il m'accuſe !

LE COMTE.

Votre colere, vos dédains n'étoient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE *tombant mourante sur un fauteuil, Betsy la soutient.*

Voilà le dernier malheur.

Madame MURER, *au Comte.*

Tous ces discours sont inutiles; il faut l'épouser sur le champ, ou périr.

LE COMTE, *avec indignation.*

Je céderois au vil motif de la crainte? Ma main feroit le fruit d'une basse capitulation?... Jamais.

Madame MURER.

Qu'as-tu donc promis tout-à-l'heure?

LE COMTE, *sur le même ton.*

Je rendois hommage à la vertu malheureuse: sa douleur étoit plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissoit mon cœur, elle alloit triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON.

M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

Madame MURER, *fortement aux Valets.*

Saisissez-le.

SIR

SIR CHARLES, *se jette entre le Comte & les Valets.*

Arrêtez.

Madame MURER, *plus fort.*

Saisissez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES *d'une voix & d'un geste terrible.*

Le premier qui fait un pas....

LE BARON, *aux Valets.*

Laissez faire mon fils.

Madame MURER, *au désespoir, va se jetter sur un fauteuil en croisant ses mains sur son front comme une personne au désespoir.*

SIR CHARLES, *au Comte, d'un homme qui contient une grande colere.*

Ma présence vous rend ici, Mylord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on employe contre vous sont indignes de notre état. Voilà votre épée. (*Il la lui présente.*) C'est désormais contre moi seul que vous en serez usage. Vous êtes libre, Mylord, sortez ; je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE, *étonné, regardant Eugénie & Sir Charles tour-à-tour, à plusieurs reprises :*

Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (*Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin ; le Baron retient les Valets, & lui livre le passage.*)

SCENE XVIII.

EUGÉNIE, LE BARON, Madame MURER, leurs Gens, SIR CHARLES.

Madame MURER, *furieuse, se relevant, & s'adressant à son neveu.*

C'ÉTOIT donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici.

SIR CHARLES, *troublé.*

Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie dont toute sa famille étoit si vaine....

Madame MURER, *d'un ton furieux.*

Sir Charles.... vengez votre sœur, & ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime.... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES, *pénétré de douleur.*

Elle n'est pas coupable ! Ah, ma sœur ! pardonne mon erreur. Reçois... (*Il lui prend les mains.*) Elle ne m'entend pas. (*A sa tante.*) Ne songez qu'à la secourir. (*Madame Murer,*

Betsy & Robert ; qui se détachent du grouppe des Valets, enmenent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras.)

SCENE XIX.

LE BARON, SIR CHARLES, leurs Gens.

SIR CHARLES, *du ton le plus terrible, en prenant la main du Baron.*

Et vous, mon pere ! recevez pour elle le serment que je fais... Oui, si la rage qui me possede ne m'a pas étouffé ; si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas consumé avant le jour, je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura dévancé sa mort.

LE BARON.

Viens, mon cher fils. (*Ils entrent chez Eugénie. Les Laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.*

Fin du quatrieme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

SIR CHARLES, Madame MURER, *sortant de la chambre d'Eugénie.*

Madame MURER.

PASSONS ici maintenant qu'elle eſt un peu calmée, nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES, *d'un ton terrible.*

Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage & l'horreur ſont à leur comble. Ma fureur ne connoît plus de bornes. Le ſort en eſt jetté : il va périr.

SCENE II.

Madame MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE, *fortant de fa chambre, l'air troublé, l'habillement en défordre, les cheveux à bas, fans collier ni rouge, & abfolument décoëffée.*

EUGÉNIE.

Qu'ai-je entendu? Mon frere....

SIR CHARLES, *lui baifant la main.*

Chere & malheureufe Eugénie! fi je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la trifte fatisfaction de le punir.

EUGÉNIE, *cherchant à le retenir.*

Arrêtez... Quel fruit attendez-vous?...

SIR CHARLES *avec fermeté.*

Ma fœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut fe faire une vertu de la néceffité.

EUGÉNIE, *d'une voix altérée.*

Vous parlez de vertu! & vous allez égorger votre femblable!

SIR CHARLES, *indigné.*

Mon femblable! un monftre!

EUGÉNIE.

Il vous a ſauvé la vie.

SIR CHARLES, *fiérement.*

Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE, *éperdue.*

Grand Dieu? ſauvez-moi de mon déſeſpoir..., Mon frere... au nom de la tendreſſe, & ſur-tout au nom du malheur qui m'accable.... Serois-je moins infortunée, moins perdue quand le nom d'un parjure... quand ſon ſouvenir ſera effacé ſur la terre... (*Plus fort.*) Et ſi votre préſomption ſe trouvoit punie par le fer de votre ennemi, quel coup affreux pour un pere! Vous l'appui de ſa vieilleſſe, vous allez mettre au haſard cette vie dont il a tant beſoin!... (*d'une voix briſée.*) pour une malheureuſe fille que vos efforts ne peuvent plus ſauver. Je vais mourir.

Madame MURER *ſe jette ſur un ſiege contre la table, & appuye ſa tête deſſus.*

SIR CHARLES, *avec feu.*

Tu vivras....... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE, *déſeſpérée, du ton le plus violent.*

Non : je n'en ſuis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me mépriſe trop pour le diſſimuler. Tout perfide qu'il eſt, mon cœur ſe révolte encore pour lui : je ſens que je l'aime

malgré moi. Je ſens que, ſi j'ai le courage de le mépriſer vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je déteſterai votre victoire ; vous me deviendrez odieux ; mes reproches inſenſés vous pourſuivront par-tout ; je vous accuſerai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES, *en colere.*

L'honneur outragé s'indigne de tes diſcours, & mépriſe tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE, *égarée.*

Ah, barbare ! arrêtez.... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir ? (*Madame Murer la retient, Sir Charles ſort.*)

SCENE III.

EUGÉNIE, Madame MURER, BETSY.

EUGÉNIE, *continuant avec égarement.*

LE ſpectacle de ſon épée ſanglante arrachée du ſein de mon époux... (*d'un ton étouffé.*) Mon époux ! quel nom j'ai prononcé ! mes yeux ſe troublent.... Les ſanglots me ſuffoquent... (*Madame Murer & Betſy l'aſſeyent.*)

Madame MURER.

Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE, *pleurant amérement.*

Non : l'on ne connoîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est ! s'il savoit quel cœur il a déchiré.

Madame MURER, *pleurant aussi.*

Consolez-vous, ma chere fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE, *hors d'elle-même.*

Non, je n'espérerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Et plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe, le jour qu'au mépris du respect de mon pere, je me rendis à vos instances ! votre cruelle tendresse a creusé l'abyme où l'on m'a entraînée.

Madame MURER, *avec saisissement.*

Quoi !... vous aussi, Miss ! ....

EUGÉNIE, *troublée.*

Je m'égare.... Ah ! pardon, Madame : oubliez une malheureuse.... (*d'une voix ténébreuse.*) Où donc est Sir Charles ?... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler.... Mon frere ou son ennemi percé de coups...

SCENE IV.

Les Acteurs précédents; LE BARON entre.

EUGÉNIE, *lui crie avec désespoir.*

MON pere, vous l'avez laissé sortir!

LE BARON, *pénétré.*

Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frere va tout réparer, (*A part.*) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE, *au désespoir, avec feu.*

Pouvez-vous l'espérer, mon pere? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout-à-fait épuisé?

LE BARON *en colere.*

Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de t'en garantir! (*Betsy sort par le vestibule.*)

SCENE V.

EUGÉNIE, Madame MURER, LE BARON, SIR CHARLES, *sans épée.*

LE BARON, *appercevant Sir Charles.*

MON fils!....

Madame MURER.

Si-tôt de retour!

LE BARON.

Sommes-nous vengés!

SIR CHARLES, *d'un air consterné.*

O mon pere! vous voyez un malheureux.... à deux pas d'ici, j'ai trouvé le Comte; il a voulu parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais lorsque je le chargeois le plus vigoureusement.... ô rage!.... mon épée rompue.....

LE BARON.

Eh bien, mon fils?

SIR CHARLES.

Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le Comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connois comme vous les loix

de l'honneur; nous nous verrons dans peu.... Il eſt parti....

Madame MURER.

Pour aller terminer ſon mariage : voilà ce que j'avois prévu.

SIR CHARLES, *d'un ton déſeſpéré.*

Je ſuis prêt à m'arracher la vie. Ma fœur, ma chere Eugénie! je t'avois promis un défenſeur, le ſort a trompé mon attente.

EUGÉNIE, *aſſiſe, d'un ton mourant.*

Le Ciel a eu pitié de mes larmes; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine.... O mon pere! O mon frere!.... ſerez-vous plus inflexibles que lui! La douleur qui me tue, va laver la tache que j'ai imprimée ſur toute ma famille. (*Ici ſa voix baiſſe par degrés.*) Mais ce ſacrifice lui ſuffit; j'étois ſeule coupable, & le juſte Ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le déſeſpoir & la mort. (*Elle tombe épuiſée, Madame Murer la reçoit dans ſes bras.*)

SCENE VI.

LE BARON, SIR CHARLES, Madame MURER, EUGÉNIE, (*les yeux fermés, renversée sur le fauteuil,*) BETSY.

BETSY, *accourant.*

On frappe à coups redoublés.

Madame MURER,

A l'heure qu'il eſt.... ſi matin.... courez.... Qu'on n'ouvre pas.

(*Betſy ſort.*)

SCENE VII.

Madame MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON.

Pourquoi?

Madame MURER.

Il y a tout à craindre.... un homme auſſi méchant.... ſon oncle....

LE BARON.

Que peut-on nous faire ?

Madame MURER.

Après ce qui s'eſt paſſé cette nuit, mon frere.... Un ordre ſupérieur.... Votre fils.... Que fait-on ?....

SIR CHARLES.

Il n'eſt pas capable de cette lâcheté.

LE BARON.

Il eſt capable de tout.

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs, BETSY, *accourant.*

BETSY, *toute eſſoufflée.*

C'EST le Comte de Clarendon.

SIR CHARLES, Madame MURER, *enſemble.*

Clarendon !

LE BARON.

Je le voudrois.

BETSY.

Je l'ai vu dans la cour.... le même habit. Il me fuit.

SCENE IX & derniere.

Les mêmes, LE COMTE DE CLARENDON, *entre précipitamment, sans épée.*

LE BARON, *avec horreur.*

C'EST lui.

Madame MURER.

Il veut la voir mourir.

LE BARON.

Il mourra avant elle. (*Il avance vers lui, & met l'épée à la main.*) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES, *se jettant au-devant.*

Mon pere, il est sans armes.

LE COMTE.

J'ai cru que le repentir étoit la seule qui convînt au coupable. (*Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.*) Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissoit en te trompant; je te jure un amour, un respect éternel. (*Se levant avec effroi.*) O Ciel! l'horreur & la mort m'environnent! que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES, *pleurant.*

Ces nouvelles arrivent trop tard : l'objet de tant de larmes n'eſt plus en état de recevoir aucune conſolation.

LE COMTE, *vivement.*

Non, non. L'excès de la douleur ſeul a porté le trouble dans ſes eſprits.

Madame MURER, *pleurant.*

Hélas ! nous n'eſpérons plus rien. (*Betſy eſt debout derriere le fauteuil de ſa maîtreſſe, & s'eſſuye les yeux avec ſon tablier.*)

LE COMTE, *effrayé.*

Craindriez-vous pour elle ? Ah ! laiſſez-moi me flatter que je ne ſuis pas ſi coupable. (*D'un ton plus doux.*) Eugénie ! chere épouſe ! Cette voix qui avoit tant d'empire ſur ton cœur, ne peut-elle plus rien ſur toi ? (*Il lui prend la main.*)

EUGÉNIE, *rappellée à elle, par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en ſilence, fait un mouvement d'horreur en voyant le Comte, ſe retourne, & dit :*

Dieux ! j'ai cru le voir....

LE COMTE, *ſe remettant à ſes pieds.*

Oui, c'eſt moi.

EUGÉNIE, *dans les bras de ſa tante, dit en friſſonnant ſans regarder :*

C'eſt lui !....

LE COMTE.

L'ambition m'égaroit, l'honneur & l'amour me ramenent à vos pieds.... nos beaux jours ne sont pas finis..

EUGÉNIE, *les yeux fermés, & levant les bras.*

Qu'on me laisse.... qu'on me laisse....

LE COMTE, *avec feu.*

Non jamais. Ecoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, & d'admiration pour un si noble ennemi. (*Il montre Sir Charles en se levant,*) j'ai couru me jetter aux pieds de mon oncle, & lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevoit au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur, il a lu l'acte faux qui atteste mon crime & votre vertu. Mon désespoir & mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous : il seroit venu lui-même ici vous l'annoncer : mais, le dirai-je? il a craint que je ne puisse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, *d'une voix foible, lente & coupée.*

C'est vous! j'ai recueilli le peu de forces qui me restent, pour vous répondre, ne m'interrompez point..... Je rends grace à la générosité de Mylord Duc..... je vous crois même sincere en ce moment..... mais l'état humiliant

humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger.... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens.....

LE COMTE, *vivement.*

N'achevez pas. Je puis vous être odieux; mais vous m'appartenez, mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre......

EUGÉNIE, *douloureusement.*

Malheureux! qu'osez-vous rappeller?

LE COMTE, *avec feu.*

J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres..... Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne & vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place; elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur; consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON, *au Comte.*

Ce qu'elle se doit, est de refuser l'offre que vous lui faites : je ne suis pas insensible à votre procédé; mais j'aime mieux la

consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE, *pénétré.*

Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrai pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE, *veut se lever pour sortir, sa foiblesse la fait retomber assise.*

Cessez de me tourmenter par de vaines instances; le parti que j'ai pris est inébranlable; j'ai le monde en horreur.

LE COMTE, *regardant autour de lui, s'adresse à Madame Murer.*

Madame, je n'espere plus qu'en vous.

Madame MURER, *fiérement.*

Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE, *d'une voix forte & d'un ton de dignité.*

Vous avez raison; celui qui s'est rendu si criminel, est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance.... (*à Eugénie avec plus de chaleur.*) Mais, cruelle! quand le ciel & la terre déposent contre mon indignité, aucun

murmure ne se fait-il entendre dans ton sein ? & l'être infortuné qui te devra bientôt le jour, n'a-t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution ? C'est pour lui que j'élève une voix coupable ; lui raviras-tu par une double cruauté l'état qui lui est dû ? & l'amour outragé ne cédera-t-il pas au cri de la nature ? (*En s'adressant à tous.*) Barbares ! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, & qui meurt de douleur à vos pieds. (*Il tombe aux genoux du Baron.*) Mon pere !

LE BARON, *le relevant, lui serre les mains, & après un moment de silence.*

Je vous la donne.

LE COMTE, *s'écrie.*

Eugénie ?

LE BARON, *à Eugénie.*

Rendons-nous, ma fille ; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais.

EUGÉNIE, *regarde son pere, laisse tomber sa main dans celle du Comte, & va parler. Le Comte lui coupe la parole.*

LE COMTE, *par exclamation.*

Elle me pardonne !

EUGÉNIE, *après un soupir.*

Va ! tu mérites de vaincre ; ta grace est dans mon sein, & le pere d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah, mon frere ! ah ma tante ! la vue du contentement que je fais naître en vous tous, me remplit de joie à mon tour. (*Madame Murer l'embrasse avec joie.*)

LE COMTE, *transporté.*

Eugénie me pardonne ; ah ! la mienne est extrême : cet événement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, & que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES, *au Comte.*

Généreux ami ! que d'éloges nous vous devons.

LE COMTE.

Je rougirois de moi, si je n'avois aspiré qu'à les obtenir ; le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, & l'estime des honnêtes gens : voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON, *avec joie.*

Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir, aujourd'hui vous en recevrez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrai bien sur la terre, que dans l'exercice de la vertu.

Le Comte, *baisant la main d'Eugénie, avec enthousiasme.*

O ma chere Eugénie !

Tous se rassemblent autour d'elle, & la toile tombe.

Fin du cinquieme & dernier Acte.

LETTRE MODÉRÉE

SUR

LA CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE.

LETTRE MODÉRÉE

SUR LA

CHUTE ET LA CRITIQUE

DU

BARBIER DE SÉVILLE,

L'AUTEUR, vêtu modestement, & courbé, présentant sa Piece au Lecteur.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces moments heureux, où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier*.

de Séville ; car il faut tout cela pour être homme amusable & lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre belle a forfait à ses serments, si votre dîner fut mauvais, ou votre digestion laborieuse ; ah ! laissez mon *Barbier ;* ce n'est pas-là l'instant ; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *Factum* de votre adversaire, relisez ce traître de billet surpris à Rose, ou parcourez les chef-d'œuvres de Tissot sur la tempérance, & faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergere, ouvrez le Journal établi dans Bouillon avec Encyclopédie, Approbation & Privilege, & dormez vîte une heure ou deux.

Quel charme auroit une production légere au milieu des plus noires vapeurs ? Et que vous importe en effet si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse ? On rit peu de la gaieté d'autrui, quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce Barbier Espagnol en arrivant dans Paris essuya quelques traverses, & si la prohibition de ses exercices

a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet ? On ne s'intéreſſe guere aux affaires des autres, que lorſqu'on eſt ſans inquiétude ſur les ſiennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous ? Avez-vous à ſouhait double eſtomac, bon cuiſinier, maîtreſſe honnête, & repos imperturbable ? Ah ! parlons, parlons ; donnez audience à mon *Barbier*.

Je ſens trop, Monſieur, que ce n'eſt plus le temps, où, tenant mon manuſcrit en réſerve, & ſemblable à la coquette qui refuſe ſouvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faiſois quelque avare lecture à des gens préférés, qui croyoient devoir payer ma complaiſance par un éloge pompeux de mon ouvrage.

O jours heureux ! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, & la magie d'une lecture adroite aſſurant mon ſuccès, je gliſſois ſur le morceau foible en appuyant les bons endroits : puis recueillant les ſuffrages du coin de l'œil, avec une orgueilleuſe modeſtie, je jouiſſois d'un triomphe d'autant plus doux, que le jeu d'un frippon d'acteur ne m'en déroboit pas les trois quarts pour ſon compte.

Que reſte-t-il, hélas ! de toute cette gibeciere ? A l'inſtant qu'il faudroit des miracles pour vous ſubjuguer ; quand la verge de

Moïse y suffiroit à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob, plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théâtrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, Monsieur, si mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces écrivains qui se donnent le ton de vous appeller négligemment, *Lecteur, ami Lecteur, cher Lecteur, benin ou benoît Lecteur*, ou de telle autre dénomination cavaliere, je dirois même indécente, par laquelle ces imprudents essayent de se mettre au pair avec leur juge, & qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisoient personne, & que le ton modeste d'un Auteur pouvoit seul inspirer un peu d'indulgence à son fier Lecteur.

Eh! quel écrivain en eut jamais plus besoin que moi! Je voudrois le cacher en vain: j'eus la foiblesse autrefois, Monsieur, de vous présenter, en différents temps, deux tristes Drames; productions monstrueuses, comme on sait! Car entre la Tragédie & la Comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe plus rien, c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'école en retentit, & pour moi j'en suis tellement con-

vaincu, que, ſi je voulois aujourd'hui mettre au Théâtre une mere éplorée, une épouſe trahie, une ſœur éperdue, un fils déshérité; pour les préſenter décemment au Public, je commencerois par leur ſuppoſer un beau Royaume où ils auroient régné de leur mieux, vers l'un des Archipels, ou dans tel autre coin du monde. Certain après cela que l'invraiſemblance du roman, l'énergie des faits, l'enflure des caracteres, le giganteſque des idées & la bouffiſſure du langage, loin de m'être imputés à reproche, aſſureroient encore mon ſuccès.

Préſenter des hommes d'une condition moyenne, accablés & dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que baffoués. Les Citoyens ridicules & les Rois malheureux; voilà tout le théâtre exiſtant & poſſible : & je me le tiens pour dit; c'eſt fait, je ne veux plus quereller avec perſonne.

J'ai donc eu la foibleſſe autrefois, Monſieur, de faire des Drames qui n'étoient pas *du bon genre*; & je m'en repens beaucoup.

Preſſé depuis par les évènements, j'ai haſardé de malheureux mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé *du bon ſtyle*; & j'en ai les remords cruels.

Aujourd'hui je fais gliſſer ſous vos yeux

une Comédie fort gaie, que certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon ton*, & je ne m'en console point.

Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un Opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas *du bon François*; & j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi de fautes en pardons, & d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnoîtrai les unes en vous présentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*, ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux: mais on m'a fort assuré que, lorsqu'un Auteur étoit sorti, quoiqu'échiné, vainqueur au Théâtre, il ne lui manquoit plus que d'être agréé par vous, Monsieur, & lacéré dans quelques journaux, pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément; persuadé que plusieurs de Messieurs les Journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Deja l'un d'eux, établi dans Bouillon avec approbation & privilege, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses abonnés que ma

piece étoit ſans plan, ſans unité, ſans caracteres, vuide d'intrigue, & dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité ſans approbation, ſans privilege, & même ſans encyclopédie, après un candide expoſé de mon Drame, ajoute au laurier de ſa critique, cet éloge flatteur de ma perſonne : „ La réputation du Sieur de Beaumarchais eſt bien tombée ; & les honnêtes gens ſont enfin convaincus que lorſqu'on lui aura arraché les plumes du paon, il ne reſtera plus qu'un vilain corbeau noir, avec ſon effronterie & ſa voracité ".

Puiſqu'en effet j'ai eu l'effronterie de faire la Comédie du *Barbier de Séville*, pour remplir l'horoſcope entier, je pouſſerai la voracité juſqu'à vous prier humblement, Monſieur, de me juger vous-même, & ſans égard aux critiques paſſés, préſents & futurs ; car vous ſavez que, par état, les gens de feuilles ſont ſouvent ennemis des gens de lettres ; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant ſaiſi de mon affaire, il faut que vous ſoyiez mon juge abſolument, ſoit que vous le vouliez ou non ; car vous êtes mon lecteur.

Et vous ſentez bien, Monſieur, que ſi, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je rai-

sonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumieres : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parois vous mettre, vous avisiez de jetter le livre en cet instant de votre lecture; c'est, Monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des Magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh ! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi ? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, Monsieur, n'est-il pas de les juger ?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnois plus d'autre juge que vous; sans excepter Messieurs les Spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voyent souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avoit d'abord été plaidée devant eux, au Théâtre, & ces Messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avois gagné ma cause à l'audience. Point du tout; le Journa-

liſte établi dans Bouillon, prétend que c'eſt de moi qu'on a ri. Mais ce n'eſt là, Monſieur, comme on dit en ſtyle de Palais, qu'une mauvaiſe chicane de Procureur: mon but ayant été d'amuſer les Spectateurs; qu'ils ayent ri de ma piece ou de moi; s'ils ont ri de bon cœur, le but eſt également rempli: ce que j'appelle avoir gagné ma cauſe à l'audience.

Le même Journaliſte aſſure encore, ou du moins laiſſe entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces Meſſieurs, en leur faiſant des lectures particulieres, en achevant d'avance leur ſuffrage par cette prédilection. Mais ce n'eſt encore là, Monſieur, qu'une difficulté de publiciſte Allemand. Il eſt manifeſte que mon intention n'a jamais été que de les inſtruire: c'étoient des eſpeces de conſultations que je faiſois ſur le fond de l'affaire. Que ſi les conſultants, après avoir donné leurs avis, ſe ſont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, Monſieur, que je n'y pouvois rien de ma part, & que c'étoit à eux de ſe récuſer par délicateſſe, s'ils ſe ſentoient de la partialité pour mon Barbier Andaloux.

Eh! plût au Ciel qu'ils en euſſent un peu conſervé pour ce jeune étranger! Nous aurions eu moins de peine à ſoutenir notre malheur éphémere! Tels ſont les hommes; avez-vous

du succès, ils vous accueillent, vous portent, vous careſſent, ils s'honorent de vous : mais gardez de broncher : au moindre échec, ô mes amis ! ſouvenez-vous qu'il n'eſt plus d'amis.

Et c'eſt préciſément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triſte ſoirée. Vous euſſiez vu les foibles amis du Barbier ſe diſperſer, ſe cacher le viſage ou s'enfuir ; les femmes, toujours ſi braves quand elles protegent, enfoncées dans les coqueluchons juſqu'aux panaches & baiſſant des yeux confus ; les hommes courant ſe viſiter, ſe faire amende honorable du bien qu'ils avoient dit de ma piece, & rejettant ſur ma maudite façon de lire les choſes, tout le faux plaiſir qu'ils y avoient goûté. C'étoit une déſertion totale, une vraie déſolation.

Les uns lorgnoient à gauche, en me ſentant paſſer à droite, & ne faiſoient plus ſemblant de me voir. Ah Dieux ! D'autres plus courageux, mais s'aſſurant bien ſi perſonne ne les regardoit, m'attiroient dans un coin pour me dire : Eh ! comment avez-vous produit en nous cette illuſion ? Car il faut en convenir, mon ami, votre piece eſt la plus grande platitude du monde.

— Hélas, Meſſieurs ! j'ai lu ma platitude,

en vérité, tout platement comme je l'avois faite ; mais au nom de la bonté que vous avez dè me parler encore après ma chûte, & pour l'honneur de votre ſecond jugement, ne ſouffrez pas qu'on redonne la piece au Théâtre ; ſi, par malheur, on venoit à la jouer comme je l'ai lue, on vous feroit peut-être une nouvelle tromperie, & vous vous en prendriez à moi de ne plus ſavoir quel jour vous eûtes raiſon ou tort ; ce qu'à Dieu ne plaiſe !

On ne m'en crut point ; on laiſſa rejouer la piece, & pour le coup je fus prophete en mon pays. Ce pauvre Figarò, *feſſé* par la cabale *en faux-bourdon*, & preſque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide, il prit courage ; & mon héros ſe releva le dimanche avec une vigueur que l'auſtérité d'un carême entier, & la fatigue de dix-ſept ſéances publiques n'ont pas encore altérée. Mais qui ſait combien cela durera ? Je ne voudrois pas jurer qu'il en fût ſeulement queſtion dans cinq ou ſix ſiecles, tant notre nation eſt inconſtante & légere.

Les ouvrages de Théâtre, Monſieur, ſont comme les enfants des hommes. Conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, enfantés avec douleur, & vivant rarement aſſez

pour payer les parents de leurs ſoins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaiſirs. Suivez-les dans leur carriere; à peine ils voyent le jour, que, ſous prétexte d'enflure, on leur applique les cenſeurs; pluſieurs en ſont reſtés en chartre. Au-lieu de jouer doucement avec eux, le cruel Parterre les rudoie & les fait tomber. Souvent en les berçant, le Comédien les eſtropie. Les perdez-vous un inſtant de vue, on les retrouve, hélas! traînant par-tout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'extraits, & couverts de critiques. Echappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde, le plus grand de tous les atteint; le mortel oubli les tue; ils meurent; & replongés au néant, les voilà perdus à jamais dans l'immenſité des livres.

Je demandai à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le Parterre & l'Auteur, à la premiere repréſentation des ouvrages, même de ceux qui devoient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle & le vieux Denis ſont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers au Théâtre? Nous aimons trop nos Auteurs pour ſouffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux, en les étouffant: auſſi pour les conſerver, avons-nous grand ſoin que leur triomphe ne

ſoit jamais ſi pur, qu'ils puiſſent en expirer de plaiſir.

Quoi qu'il en ſoit des motifs de cette rigueur; l'enfant de mes loiſirs, ce jeune, cet innocent *Barbier* tant dédaigné le premier jour, loin d'abuſer le ſurlendemain de ſon triomphe, ou de montrer de l'humeur à ſes critiques, ne s'en eſt que plus empreſſé de les déſarmer par l'enjouement de ſon caractere.

Exemple rare & frappant, Monſieur! dans un ſiecle d'ergotiſme où l'on calcule tout juſqu'au rire, où la plus légere diverſité d'opinions fait germer des haines éternelles, où tous les jeux tournent en guerre, où l'injure qui repouſſe l'injure, eſt à ſon tour payée par l'injure, juſqu'à ce qu'une autre effaçant cette derniere, en enfante une nouvelle, auteur de pluſieurs autres, & propage ainſi l'aigreur à l'infini, depuis le rire juſqu'à la ſatiété, juſqu'au dégoût, à l'indignation même du Lecteur le plus cauſtique.

Quant à moi, Monſieur, s'il eſt vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes ſoient freres; & c'eſt une belle idée; je voudrois qu'on pût engager nos freres les gens de Lettres à laiſſer, en diſcutant, le ton rouge & tranchant à nos freres les libelliſtes qui s'en acquittent ſi bien! ainſi que les injures à nos

freres les plaideurs..... qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrois fur-tout qu'on pût engager nos freres les journaliftes à renoncer à ce ton pédagogue & magiftral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon, & font rire la fottife aux dépens de l'efprit.

Ouvrez un journal, ne femble-t-il pas voir un dur répétiteur, la férule ou la verge levée fur des écoliers négligents, les traiter en efclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh, mes freres! il s'agit bien de devoir ici? La littérature en eft le délaffement & la douce récréation.

A mon égard au moins, n'efpérez pas affervir dans fes jeux, mon efprit à la regle : il eft incorrigible, &, la claffe du devoir une fois fermée, il devient fi léger & badin, que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liege emplumé qui bondit fur la raquette, il s'éleve, il retombe, égaie mes yeux, repart en l'air, y fait la roue, & revient encore. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie & balotter à nous deux le léger volant de mes penfées, de tout mon cœur : s'il ripofte avec grace & légéreté, le jeu m'amufe, & la partie s'engage. Alors on pourroit voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, preffés, relevés même avec une prefteffe, une

agilité, propre à réjouir autant les Spectateurs qu'elle animeroit les Acteurs.

Telle au moins, Monfieur, devroit être la critique; & c'eft ainfi que j'ai toujours conçu la difpute entre les gens polis qui cultivent les Lettres.

Voyons, je vous prie, fi le Journalifte de Bouillon a confervé dans fa critique ce caractere aimable, & fur-tout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La piece eft une Farce, dit-il.

Paffons fur les qualités. Le méchant nom qu'un cuifinier étranger donne aux ragoûts françois ne change rien à leur faveur. C'eft en paffant par fes mains qu'ils fe dénaturent. Analyfons la farce de Bouillon.

La piece, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Eft-ce parce qu'il eft trop fimple qu'il échappe à la fagacité de ce critique adolefcent? Un vieillard amoureux prétend époufer demain fa pupille : un jeune amant plus adroit le prévient, & ce jour même en fait fa femme à la barbe & dans la maifon du tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire avec un

égal ſuccès, une Tragédie, une Comédie, un Drame, un Opéra, *& cœtera.* L'*Avare* de Moliere eſt-il autre choſe? Le *Grand Mithridate*, eſt-il autre choſe? Le genre d'une piece, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choſes que des caracteres qui le mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, ſur ce plan, qu'une piece amuſante & ſans fatigue, une eſpece d'*Imbroille*, il m'a ſuffi que le machiniſte, au-lieu d'être un noir ſcélérat, fût un drôle de garçon, un homme inſouciant, qui rit également du ſuccès & de la chûte de ſes entrepriſes, pour que l'ouvrage, loin de tourner en Drame ſérieux, devînt une Comédie fort gaie: & de cela ſeul que le tuteur eſt un peu moins ſot que tous ceux qu'on trompe au Théâtre, il eſt réſulté beaucoup de mouvement dans la piece, & ſur-tout la néceſſité d'y donner plus de reſſort aux intrigants.

Au-lieu de reſter dans ma ſimplicité comique, ſi j'avois voulu compliquer, étendre & tourmenter mon plan à la maniere tragique ou *dramique*; imagine-t-on que j'aurois manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en ſcenes que la partie la moins merveilleuſe?

En effet, perſonne aujourd'hui n'ignore qu'à

l'époque hiſtorique où la piece finit gaiement dans mes mains, la querelle commença ſérieuſement à s'échauffer, comme qui diroit derriere la toile, entre le Docteur & Figaro, ſur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le Docteur, étrillé par Figaro, fit tomber en ſe débattant le *reſcille* ou filet qui coëffoit le Barbier, & l'on vit, non ſans ſurpriſe, une forme de ſpatule imprimée à chaud ſur ſa tête raſée. Suivez-moi, Monſieur, je vous prie.

A cet aſpect, moulu de coups qu'il eſt, le Médecin s'écrie avec tranſport : Mon fils ! ô Ciel ! mon fils, mon cher fils !... Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions ſur ſon cher pere. En effet, ce l'étoit.

Ce Figaro, qui, pour toute famille, avoit jadis connu ſa mere, eſt fils naturel de Bartholo. Le Médecin, dans ſa jeuneſſe, eut cet enfant d'une perſonne en condition, que les ſuites de ſon imprudence firent paſſer du ſervice au plus affreux abandon.

Mais avant de les quitter, le déſolé Bartholo, frater alors, a fait rougir ſa ſpatule, il en a timbré ſon fils à l'occiput, pour le reconnoître un jour, ſi jamais le ſort les raſſemble. La mere & l'enfant avoient paſſé ſix années dans une honorable mendicité, lorſqu'un

chef de Bohémiens, descendu du Duc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe, & consulté par la mere sur le destin de son fils, déroba l'enfant furtivement, & laissa par écrit cet horoscope à sa place.

> Après avoir versé le sang dont il est né,
> Ton fils assommera son pere infortuné:
> Puis tournant sur lui-même & le fer & le crime,
> Il se frappe, & devient heureux & légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom sans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mere est cette Marceline, devenue vieille & gouvernante chez le Docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolé de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma piece, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit le premier vers.

> Après avoir versé le sang dont il est né,

Quand il étrille innocemment le Docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers.

> Ton fils assommera son pere infortuné.

A l'instant la plus touchante reconnoissance

a lieu entre le Médecin, la vieille & Figaro: *c'eſt vous! c'eſt lui! c'eſt toi! c'eſt moi!* quel coup de Théâtre! mais le fils au déſeſpoir de ſon innocente vivacité, fond en larmes, & ſe donne un coup de raſoir, ſelon le ſens du troiſieme vers.

> Puis tournant ſur lui-même & le fer & le crime,
> Il ſe frappe &.....

Quel tableau! en n'expliquant point ſi, du raſoir, il ſe coupe la gorge ou ſeulement le poil du viſage, on voit que j'avois le choix de finir ma piece au plus grand pathétique. Enfin, le Docteur épouſe la vieille; & Figaro, ſuivant la derniere leçon,....

> . . . . Devient heureux & légitime.

Quel dénouement! il ne m'en eût coûté qu'un ſixieme acte. Et quel ſixieme acte! jamais Tragédie au Théâtre François...., Il ſuffit. Reprenons ma piece en l'état où elle a été jouée & critiquée. Lorſqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'eſt pas l'inſtant de louer ce que j'aurois pu faire.

La piece eſt invraiſemblable dans ſa conduite, a dit encore le Journaliſte établi dans Bouillon avec approbation & privilege.

— Invraiſemblable? Examinons cela par plaiſir.

Son Excellence M. le Comte Almaviva, dont j'ai, depuis long-temps, l'honneur d'être ami particulier, eſt un jeune Seigneur, ou pour mieux dire, étoit, car l'âge & les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainſi que je le ſuis devenu moi-même. Son Excellence étoit donc un jeune Seigneur Eſpagnol, vif, ardent, comme tous les amants de ſa nation que l'on croit froide, & qui n'eſt que pareſſeuſe.

Il s'étoit mis ſecretement à la pourſuite d'une belle perſonne qu'il avoit entrevue à Madrid, & que ſon tuteur a bientôt ramenée au-lieu de ſa naiſſance. Un matin qu'il ſe promenoit ſous ſes fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchoit à s'en faire remarquer, le haſard conduiſit au même endroit Figaro le Barbier. — Ah, le haſard ! dira mon critique : & ſi le haſard n'eût pas conduit ce jour-là le Barbier dans cet endroit, que devenoit la piece ? — Elle eût commencé, mon frere, à quelqu'autre époque. — Impoſſible, puiſque le tuteur, ſelon vous-même, épouſoit le lendemain. — Alors il n'y auroit pas eu de piece, ou, s'il y en avoit eu, mon frere, elle auroit été différente. Une choſe eſt-elle invraiſemblable, parce qu'elle étoit poſſible autrement ?

Réellement vous avez un peu d'humeur.

Quand le Cardinal de Retz nous dit froidement : un jour j'avois beſoin d'un homme ; à la vérité je ne voulois qu'un fantôme ; j'aurois deſiré qu'il fût petit-fils de Henri le Grand ; qu'il eût de longs cheveux blonds ; qu'il fût beau, bien fait, bien ſéditieux ; qu'il eût le langage & l'amour des halles ; & voilà que le haſard me fait rencontrer à Paris M. de Beaufort, échappé de la priſon du Roi ; c'étoit juſtement l'homme qu'il me falloit. Va-t-on dire au Coadjuteur : Ah ! le haſard ! mais ſi vous n'euſſiez pas rencontré M. de Beaufort ? mais ceci, mais cela ?...

Le haſard donc conduiſit en ce même endroit, Figaro le Barbier, beau diſeur, mauvais Poëte, hardi muſicien, grand fringueneur de guitare, & jadis valet-de-chambre du Comte, établi dans Séville, y faiſant avec ſuccès des barbes, des romances & des mariages, & maniant également le fer du Phlébotôme, & le piſton du Pharmacien ; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, & juſtement l'homme qu'il nous falloit. Et comme en toute recherche, ce qu'on nomme paſſion n'eſt autre choſe qu'un deſir irrité par la contradiction, le jeune amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaiſie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde,

en devient amoureux, parce qu'elle eſt enfermée, au point de faire l'impoſſible pour l'épouſer.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la piece, Monſieur, feroit douter de la ſagacité, de l'adreſſe avec laquelle vous ſaiſirez le deſſein de l'Auteur, & ſuivrez le fil de l'intrigue, en la liſant. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui ſe trompe avec approbation & privilege, ſur toute la conduite de cette piece, vous y verrez que *tous les ſoins de l'amant* ne *ſont* pas *deſtinés à remettre ſimplement une lettre*, qui n'eſt là qu'un léger acceſſoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance & le ſoupçon; ſur-tout à tromper un homme, qui, ſans ceſſe, éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de ſe retourner aſſez leſtement pour n'être pas déſarçonné d'emblée.

Et lorſque vous verrez que tout le mérite du dénouement conſiſte en ce que le tuteur a fermé ſa porte, en donnant ſon paſſe-partout à Bazile, pour que lui ſeul & le Notaire puſſent entrer & conclure ſon mariage; vous ne laiſſerez pas d'être étonné, qu'un critique auſſi équitable ſe joue de la confiance de ſon Lecteur, ou ſe trompe, au point d'écrire, & dans Bouillon encore : *Le Comte s'eſt donné*

la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne foit pas fermée.

Enfin, lorfque vous verrez le malheureux tuteur, abufé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de figner au contrat du Comte, & d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir, vous laifferez au critique à décider fi ce tuteur étoit un *imbécille*, de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachoit tout; lorfque lui critique, à qui l'on ne cachoit rien, ne l'a pas deviné plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, auroit-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la maniere dont le premier Acte annonce & déploye avec gaieté tous les caracteres de la piece. On peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas apperçu quelque peu de Comédie dans la grande fcene du fecond Acte, où, malgré la défiance & la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change fur une lettre remife en fa préfence, & à lui faire demander pardon à genoux du foupçon qu'il a montré, je le conçois encore aifément.

Qu'il n'ait pas dit un feul mot de la fcene de ftupéfaction de Bazile, au troifieme Acte,

qui a paru ſi neuve au Théâtre, & a tant réjoui les Spectateurs, je n'en ſuis point ſurpris du tout.

Paſſe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'Auteur s'eſt jetté volontairement au dernier Acte, en faiſant avouer par la pupille à ſon tuteur que le Comte avoit dérobé la clef de la jalouſie; & comment l'Auteur s'en démêle en deux mots, & ſort en ſe jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée au Spectateur. C'eſt peu de choſe, en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui ſoit pas venu à l'eſprit, que la piece, une des plus gaies qui ſoient au Théâtre, eſt écrite ſans la moindre équivoque, ſans une penſée, un ſeul mot, dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'allarmer; ce qui pourtant eſt bien quelque choſe, Monſieur, dans un ſiecle où l'hypocriſie de la décence eſt pouſſée preſque auſſi loin que le relâchement des mœurs. Très-volontiers. Tout cela ſans doute pouvoit n'être pas digne de l'attention d'un critique auſſi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir ſans répandre des larmes de tendreſſe & de plaiſirs? Je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne ſauroit oublier ſa mere?

Tu

Tu connois donc ce tuteur? lui dit le Comte au premier Acte. *Comme ma mere,* répond Figaro. Un avare auroit dit : *Comme mes poches.* Un petit-maître eût répondu : *Comme moi-même.* Un ambitieux : *Comme le chemin de Verfailles ;* & le Journalifte de Bouillon : *Comme mon Libraire :* les comparaifons de chacun fe tirant toujours de l'objet intéreffant. *Comme ma mere,* a dit le fils tendre & refpectueux !

Dans un autre endroit encore : *Ah, vous êtes charmant!* lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvoit gaiement affimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de fes maîtreffes, en revient toujours à fa bonne mere, & répond à ce mot : *Vous êtes charmant! Il eft vrai, Monfieur, que ma mere me l'a dit autrefois.* Et le journal de Bouillon ne releve point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien deffêché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les fentir!

Sans compter mille autres fineffes de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on fait que les Comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne & petite amoureufe ; emplois de grands, moyens & petits valets ; emplois de niais, d'important, de croquant, de payfan, de Tabellion, de Bailli ;

mais on fait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de bâillant. Qu'a fait l'Auteur pour former un Comédien peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au Théâtre ? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase, toutes les syllabes bâillantes du françois : *Rien.... qu'en.... en.... ten.... dant.... parler* : syllabes en effet qui feroient bâiller un mort, & parviendroient à desserrer les dents même de l'envie ?

Et cet endroit admirable où, pressé par les reproches du tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille & dort tout éveillé ? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle, que leur direz-vous ?* Le naïf Barbier répond : *Et parbleu ! je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ;* & *va te coucher à celui qui dort.* Réponse en effet si juste, si chrétienne & si admirable, qu'un de ces fiers critiques qui ont leurs entrées au paradis, n'a pu s'empêcher de s'écrier : „ Diable ! l'Auteur a dû rester „ au moins huit jours à trouver cette re- „ plique ! "

Et le journal de Bouillon, au-lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre & papier, approbation & privilege, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la criti-

que ! on me couperoit le cou, Monfieur, que je ne faurois m'en taire.

N'a-t-il pas été jufqu'à dire, le cruel ! *que pour ne pas voir expirer ce Barbier fur le Théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, & le purger d'un grand nombre de pafquinades, de calembourgs, de jeux de mots, en un mot de bas comique ?*

A le voir ainfi frapper comme un fourd, on juge affez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompofe. Mais j'ai l'honneur d'affurer ce Journalifte, ainfi que le jeune homme qui lui taille fes plumes & fes morceaux, que, loin d'avoir purgé la piece d'aucuns des *calembourgs, jeu de mots*, &c. qui lui euffent nui le premier jour ; l'Auteur a fait rentrer dans les actes reftés au théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte au porte-feuille : tel un charpentier économe cherche dans fes copeaux épars fur le chantier, tout ce qui peut fervir à cheviller & boucher les moindres trous de fon ouvrage.

Pafferons-nous fous filence le reproche aigu qu'il fait à la jeune perfonne, d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée ?* Il eft vrai que pour échapper aux conféquences d'une telle imputation, il tente à la rejetter fur autrui,

comme s'il n'en étoit pas l'Auteur, en employant cette expreſſion banale : *on trouve à la jeune perſonne*, &c. On trouve ! ...

Que vouloit-il donc qu'elle fît ? Quoi ! qu'au-lieu de ſe prêter aux vues d'un jeune amant très-aimable, & qui ſe trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épouſât le vieux podagre Médecin ? Le noble établiſſement qu'il lui deſtinoit-là ! & parce qu'on n'eſt pas de l'avis de Monſieur, on *a tous les défauts d'une fille mal élevée.*

En vérité, ſi le journal de Bouillon ſe fait des amis en France par la juſteſſe & la candeur de ſes critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, & qu'il eſt ſur-tout un peu bien dur pour les Dames Eſpagnoles.

Et ! qui ſait ſi Son Excellence, Madame la Comteſſe Almaviva, l'exemple des femmes de ſon état, & vivant comme un ange avec ſon mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne ſe reſſentira pas un jour des libertés qu'on ſe donne à Bouillon ſur elle, avec approbation & privilege ?

L'imprudent Journaliſte a-t-il au moins réfléchi que Son Excellence, ayant, par le rang de ſon mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque

penſion ſur la gazette d'Eſpagne, ou la gazette elle-même, & que dans la carriere qu'il embraſſe, il faut garder plus de ménagements pour les femmes de qualité? Qu'eſt-ce que cela me fait à moi? L'on ſent bien que c'eſt pour lui ſeul que j'en parle.

Il eſt temps de laiſſer cet adverſaire; quoiqu'il ſoit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me ſoutenir en cinq actes, je me ſuis mis en quatre pour ramener le public.* Et quand cela ſeroit? Dans un moment d'oppreſſion, ne vaut-il pas mieux ſacrifier un cinquieme de ſon bien que de le voir aller tout entier au pillage? Mais ne tombez pas, cher Lecteur... (Monſieur, veux-je dire,) ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire, qui feroit grand tort à votre jugement.

Ma piece, qui paroît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, eſt réellement & de fait en cinq, qui ſont le premier, le ſecond, le troiſieme, le quatrieme & le cinquieme, à l'ordinaire.

Il eſt vrai que le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le Parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer; & trop certain que ces mugiſſements ſourds, précurſeurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que

beaucoup de pieces en cinq actes (comme la mienne), toutes très-bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auroient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'Auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien.)

Le Dieu des cabales est irrité, dis-je aux Comédiens avec force?

Enfants! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au diable, & déchirant mon manuscrit: Dieu des Siffleurs, Moucheurs, Cracheurs, Tousseurs & Perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang! Bois mon quatrieme acte, & que ta fureur s'appaise!

A l'instant vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisoit pâlir & broncher les Acteurs, s'affoiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudissement lui succéder, & des bas-fonds du Parterre un *bravo* général s'élever en circulant jusqu'aux hauts bancs du Paradis.

De cet exposé, Monsieur, il suit que ma piece est restée en cinq actes, qui sont le premier, le second, le troisieme au Théâtre, le quatrieme au diable, & le cinquieme avec les trois premiers. Tel Auteur même vous soutiendra que ce quatrieme acte, qu'on n'y voit

point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la piece, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde ; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac & les Modernes, & d'avoir mis ainsi l'honneur de la regle à couvert.

Par le second arrangement, le diable a son affaire ; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquieme roue ; le Public est content, je le suis aussi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'est-il pas ? — Ah ! pourquoi ! C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte Monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, & que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des Drames hasardés depuis un siecle au Théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux Comédiens, à moi-même, sans signature, & vulgairement appellées anonymes ; on juge à l'â-

prêté du ſtyle, que leurs Auteurs, peu verſés dans la critique, n'ont pas aſſez ſenti qu'une mauvaiſe piece n'eſt point une mauvaiſe action, & que telle injure convenable à un méchant homme, eſt toujours déplacée à un méchant écrivain. Paſſons aux autres.

Des connoiſſeurs ont remarqué que j'étois tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des uſages François par un plaiſant de Séville à Séville; tandis que la vraiſemblance exigeoit qu'il s'égayât ſur les mœurs Eſpagnoles. Ils ont raiſon: j'y avois même tellement penſé, que pour rendre la vraiſemblance encore plus parfaite, j'avois d'abord réſolu d'écrire & de faire jouer la piece en langage Eſpagnol; mais un homme de goût m'a fait obſerver qu'elle en perdroit peut-être un peu de ſa gaieté pour le Public de Paris; raiſon qui m'a déterminé à l'écrire en François; en ſorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de ſacrifices à la gaieté; mais ſans pouvoir parvenir à dérider le journal de Bouillon.

Un autre amateur ſaiſiſſant l'inſtant qu'il y avoit beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus ſérieux, que ma piece reſſembloit à *On ne s'aviſe jamais de tout.* — Reſſembler, Monſieur! Je ſoutiens que ma piece eſt, *On ne s'aviſe de tout*, lui-même. —

Et comment cela ? — C'eſt qu'on ne s'étoit pas encore aviſé de ma piece. L'amateur reſta court; & l'on en rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochoit, on ne s'aviſe jamais de tout, eſt un homme qui ne s'eſt jamais aviſé de rien.

Quelques jours après, ceci eſt plus ſérieux, chez une Dame incommodée, un Monſieur grave, en habit noir, coëffure bouffante, & canne à corbin, lequel touchoit légérement le poignet de la Dame, propoſa civilement pluſieurs doutes ſur la vérité des traits que j'avois lancés contre les Médecins. Monſieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je ſerois déſolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins: je vois que vous ne me connoiſſez pas, je ne prends jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvoit être. En fait de plaiſanterie, ajoutai-je, vous ſavez, Monſieur, qu'on ne demande jamais ſi l'hiſtoire eſt vraie, mais ſi elle eſt bonne. — Eh! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? — A merveille, Docteur, dit la Dame. Le monſtre qu'il eſt! n'a-t-il pas oſé parler mal auſſi de nous! Faiſons cauſe commune.

A ce mot de *Docteur*, je commençai à ſoup-

çonner qu'elle parloit à son Médecin. Il est vrai, Madame & Monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence.

Eh ! qui pourroit nuire à deux corps puissants, dont l'empire embrasse l'univers & se partage le monde ! Malgré les envieux, les belles y régneront toujours par le plaisir, & les Médecins par la douleur : & la brillante santé nous ramene à l'amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant je ne sais si, dans la balance des avantages, la faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux Médecins ; mais plus souvent encore, les Médecins nous gardent & ne nous renvoyent plus aux belles.

En plaisantant donc, il faudroit peut-être avoir égard à la différence des ressentiments, & songer que, si les belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est-là qu'un mal négatif ; au-lieu que les Médecins se vengent en s'en emparant ; ce qui devient très positif.

Que, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent ; au-lieu que les belles, toutes belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins néceſſaires ; au-lieu que l'uſage des Médecins finit par nous les rendre indiſpenſables.

Enfin, que l'un de ces empires ne ſemble établi que pour aſſurer la durée de l'autre ; puiſque, plus la verte jeuneſſe eſt livrée à l'amour, plus la pâle vieilleſſe appartient ſûrement à la médecine.

Au reſte, ayant fait contre moi cauſe commune, il étoit juſte, Madame & Monſieur, que je vous offriſſe en commun mes juſtifications. Soyez donc perſuadés que faiſant profeſſion d'adorer les belles, & de redouter les Médecins, c'eſt toujours en badinant que je dis du mal de la beauté ; comme ce n'eſt jamais ſans trembler que je plaiſante un peu la Faculté.

Ma déclaration n'eſt point ſuſpecte à votre égard, Meſdames, & mes plus acharnés ennemis ſont forcés d'avouer que, dans un inſtant d'humeur où mon dépit contre une belle alloit s'épancher trop librement ſur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au 25ᵉ. couplet, & par le plus prompt repentir, faire ainſi dans le 26ᵉ. amende honorable aux belles irritées.

Sexe charmant, si je décele
Votre cœur en proie au desir,
Souvent à l'amour infidele,
Mais toujours fidele au plaisir;
D'un badinage, ô mes Déesses!
Ne cherchez point à vous venger:
Tel glose, hélas! sur vos foiblesses,
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, Monsieur le Docteur, on sait assez que Moliere....

—Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir profiter plus long-temps de vos lumieres : mais l'humanité qui gémit ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre Docteur ne vous pardonne pas.—Le nôtre, Madame? Il ne sera jamais le mien. — Et pourquoi? — Je ne sais, je craindrois qu'il ne fût au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce Docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible; tel est mon médecin. En me rendant ses soins

qu'ils appellent des viſites, en me donnant ſes conſeils qu'ils nomment ordonnances, il remplit dignement & ſans faſte la plus noble fonction d'une ame éclairée & ſenſible. Avec plus d'eſprit, il calcule plus de rapports, & c'eſt tout ce qu'on peut dans un art auſſi utile qu'incertain. Il me raiſonne, il me conſole, il me guide, & la nature fait le reſte. Auſſi, loin de s'offenſer de la plaiſanterie, eſt-il le premier à l'oppoſer au pédantiſme. A l'infatué qui lui dit gravement : „ De quatre-vingts „ fluxions de poitrine que j'ai traitées cette „ automne, un ſeul malade a péri dans mes „ mains; mon Docteur répond en ſouriant: „ Pour moi, j'ai prêté mes ſecours à plus de „ cent cet hyver : hélas ! je n'en ai pu ſauver „ qu'un ſeul. " Tel eſt mon aimable médecin. — Je le connois. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendroit mon hommage en ſanté. Mais je ne ſuis qu'un ſot. Au-lieu de vous rappeller mon amende honorable au beau-ſexe, je devois lui chanter le couplet de la bégueule; il eſt tout fait pour lui.

Pour égayer ma poéſie,
Au haſard j'aſſemble des traits;

J'en fais, peintre de fantaiſie,
Des tableaux, jamais des portraits;
La femme d'eſprit, qui s'en moque,
ſourit finement à l'Auteur:
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colere eſt ſon délateur.

— A propos de chanſon, dit la Dame; vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre piece aux François ! moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens ! Pourquoi n'en avoir pas fait un Opéra comique ? Ce fut, dit-on, votre premiere idée. La piece eſt d'un genre à comporter de la muſique.

— Je ne ſais ſi elle eſt propre à la ſupporter, ou ſi je m'étois trompé d'abord en le ſuppoſant; mais ſans entrer dans les raiſons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, Madame, répond à tout.

Notre muſique dramatique reſſemble trop encore à notre muſique chanſonniere pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer ſérieuſement au Théâtre quand on ſentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos muſiciens ſe rapprocheront de la nature, & ſur-tout ceſſeront de s'impoſer l'abſurde loi de toujours revenir à la premiere

partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises & des rondeaux dans un Drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt, & dénote un vuide insupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance & même sans infidélité, souvent aux pieces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : Eh! va donc musique! pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas assez lente? Au-lieu de narrer vivement, tu rabaches! Au-lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots! le Poëte se tue à serrer l'événement, & toi tu le délaies? Que lui sert de rendre son style énergique & pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connoisse le langage sublime & tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déja un abus de la narration au Théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases, & voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit; quelque chose me man-

que; je deviens distrait; l'ennui me gagne; & si je cherche alors à deviner ce que je voudrois, il m'arrive souvent de trouver que je voudrois la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation en général beaucoup moins avancé que la musique; mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement, la danse élevée est déja le modele du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier d'Auberval engager un pas de caractere. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paroît, son port libre & dégagé fait déja lever la tête aux Spectateurs. Il inspire autant de fierté qu'il promet de plaisirs. Il est parti... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases & monotone ses mouvements, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légérement à petits bonds, reculer à grands pas, & faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, & suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son à-plomb.... Et soudain, comme s'il regrettoit le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du Théâtre, & revient,

en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut ſuivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, ſe répéter, ſe radoter, il ne ſe répete point, lui! tout en déployant les mâles beautés d'un corps ſouple & puiſſant, il peint les mouvements violents dont ſon ame eſt agitée : il vous lance un regard paſſionné que ſes bras mollement ouverts rendent plus expreſſif : & comme s'il ſe laſſoit bientôt de vous plaire, il ſe releve avec dédain, ſe dérobe à l'œil qui ſuit, & la paſſion la plus douce ſemble alors naître & ſortir de la plus fougueuſe ivreſſe. Impétueux, turbulent, il exprime une colere ſi bouillante & ſi vraie, qu'il m'arrache à mon ſiege, & me fait froncer le ſourcil. Mais reprenant ſoudain le geſte & l'accent d'une volupté paiſible, il erre nonchalamment avec une grace, une molleſſe, & des mouvements ſi délicats, qu'il enleve autant de ſuffrages qu'il y a de regards attachés ſur ſa danſe enchantereſſe.

Compoſiteurs! chantez comme il danſe, & nous aurons, au-lieu d'opéra, des mélo-drames! Mais j'entends mon éternel cenſeur, (je ne ſais plus s'il eſt d'ailleurs ou de Bouillon,) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau?

Je vois un talent ſupérieur, & non la danſe en général. C'eſt dans ſa marche ordinaire qu'il faut ſaiſir un art pour le comparer, & non dans ſes efforts les plus ſublimes... N'avons-nous pas....

— Je l'arrête à mon tour. Et quoi? ſi je veux peindre un courſier, & me former une juſte idée de ce noble animal; irai-je le chercher hongre & vieux, gémiſſant au timon du fiacre, ou trotinant ſous le plâtrier qui ſiffle? Je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre, & ſoufflant le feu par les nazeaux; bondiſſant de deſirs & d'impatience, ou fendant l'air qu'il électriſe, & dont le bruſque henniſſement réjouit l'homme, & fait treſſaillir toutes les cavalles de la contrée. Tel eſt mon danſeur.

Et quand je crayonne un art, c'eſt parmi les plus grands ſujets qui l'exercent que j'entends choiſir mes modeles; tous les efforts du génie... mais je m'éloigne trop de mon ſujet; revenons au Barbier de Séville.... ou plutôt, Monſieur, n'y revenons pas. C'eſt aſſez pour une bagatelle. Inſenſiblement je tomberois dans le défaut reproché trop juſtement à nos François, de toujours faire de peti-

tes chanſons ſur les grandes affaires, & de grandes diſſertations ſur les petites.

Je ſuis, avec le plus profond reſpect,

MONSIEUR,

Votre très-humble &
très-obéiſſant ſerviteur,

L'AUTEUR.

LE BARBIER

DE SÉVILLE,

OU LA

PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE

EN QUATRE ACTES,

Représentée sur le Théâtre de la Comédie Françoise, le 23 Février 1773.

PERSONNAGES.

Le Comte ALMAVIVA, Grand d'Eſpagne, amant inconnu de Roſine.

BARTHOLO, Médecin, Tuteur de Roſine.

ROSINE; jeune perſonne d'extraction noble, & pupille de Bartholo.

FIGARO; Barbier de Séville.

DOM BAZILE; Organiſte, Maître-à-chanter de Roſine.

LA JEUNESSE, vieux domeſtique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais & endormi.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de Juſtice.

Pluſieurs Algouazils & Valets.

La Scene eſt à Séville.

LE BARBIER DE SÉVILLE, OU LA PRÉCAUTION INUTILE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente une rue de Séville, où toutes les croisées sont grillées.

SCENE PREMIERE.

LE COMTE, *seul, en grand manteau brun & chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.*

LE jour est moins avancé que je ne croyois. L'heure à laquelle elle a coutume de se montrer derriere sa jalousie, est encore éloignée.

N'importe, il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'inſtant de la voir. Si quelque aimable de la Cour pouvoit me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins ſous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé; il me prendroit pour un Eſpagnol du temps d'Iſabelle... Pourquoi non? Chacun court après le bonheur : il eſt pour moi dans le cœur de Roſine... Mais quoi! ſuivre une femme à Séville, quand Madrid & la Cour offrent de toutes parts des plaiſirs ſi faciles?.... Et c'eſt cela même que je fuis. Je ſuis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous préſentent ſans ceſſe. Il eſt ſi doux d'être aimé pour ſoi-même! & ſi je pouvois m'aſſurer ſous ce déguiſement..... Au diable l'importun.

SCENE II.

FIGARO, LE COMTE *caché*.

FIGARO, *une guittarre ſur le dos attachée en bandouliere avec un large ruban; il chantonne gayement un papier & un crayon à la main.*

BANNISSONS le chagrin,
Il nous conſume:
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume;
Réduit à languir,
L'homme ſans plaiſir,
Vivroit comme un ſot,
Et mourroit bientôt;

Juſques-là, ceci ne va pas mal, ein, ein.

Et mourroit bientôt.
Le vin & la pareſſe
Se diſputent mon cœur....

Eh non! ils ne ſe le diſputent pas; ils y regnent paiſiblement enſemble....

Se partagent.... mon cœur.

Dit-on ſe partagent?... Eh, mon Dieu! nos faiſeurs d'Opéra comiques n'y regardent pas de ſi près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante.

(*Il chante.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur.

Je voudrois finir par quelque choſe de beau, de brillant, de ſcintillant, qui eût l'air d'une penſée.

(*Il met un genou en terre, & écrit en chantant.*)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendreſſe....
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'eſt plat. Ce n'eſt pas ça.... Il me faut une oppoſition, une antitheſe:

Si l'une... eſt ma maîtreſſe,
L'autre...

Eh parbleu, j'y ſuis....

L'autre eſt mon ſerviteur.

Fort bien, Figaro!... (*Il écrit en chantant.*)

Le vin & la pareſſe
Se partagent mon cœur;
Si l'une eſt ma maîtreſſe,
L'autre eſt mon ſerviteur.
L'autre eſt mon ſerviteur,
L'autre eſt mon ſerviteur.

Hen, hen, quand il y aura des accompagnements là-deſſous, nous verrons encore, Meſſieurs de la cabale, ſi je ne ſais ce que je dis. (*Il apperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*Il ſe releve.*)

LE COMTE, *à part.*

C'et homme ne m'eſt pas inconnu.

FIGARO.

Et non, ce n'eſt pas un Abbé ! cet air altier & noble....

LE COMTE.

Cette tournure groteſque....

FIGARO.

Je ne me trompe point ; c'eſt le Comte Almaviva.

LE COMTE.

Je crois que c'eſt ce coquin de Figaro.

FIGARO.

C'eſt lui-même, Monſeigneur.

LE COMTE.

Maraud ! ſi tu dis un mot....

FIGARO.

Oui, je vous reconnois ; voilà les bontés familieres dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.

Je ne te reconnoiſſois pas, moi. Te voilà ſi gros & ſi gras....

FIGARO.

Que voulez-vous, Monſeigneur, c'eſt la miſere.

LE COMTE.

Pauvre petit ! mais que fais-tu à Séville ? Je

t'avois autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO.

Je l'ai obtenu, Monſeigneur, & ma reconnoiſſance....

LE COMTE.

Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguiſement que je veux être inconnu?

FIGARO.

Je me retire.

LE COMTE.

Au contraire. J'attends ici quelque choſe; & deux hommes qui jaſent, ſont moins ſuſpects qu'un ſeul qui ſe promene. Ayons l'air de jaſer. Eh bien! cet emploi?

FIGARO.

Le Miniſtre ayant égard à la recommandation de votre Excellence, me fit nommer, ſur le champ, garçon apothicaire.

LE COMTE.

Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO.

Non, dans les haras d'Andalouſie.

LE COMTE, *riant.*

Beau début!

FIGARO.

Le poſte n'étoit pas mauvais; parce qu'ayant le diſtrict des panſements & des drogues, je

vendois souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval. ..

LE COMTE.

Qui tuoient les sujets du Roi!

FIGARO.

Ah, ah, il n'y a point de remede universel: mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE.

Pourquoi donc l'as-tu quitté?

FIGARO.

Quitté? C'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des Puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle & livide...

LE COMTE.

Oh grace! grace, ami! est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, & chantant dès le matin.

FIGARO.

Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je faisois, je puis dire assez joliment, des bouquets à Cloris, que j'envoyois des énigmes aux journaux, qu'il couroit des madrigaux de ma façon; en un mot, quand il a su que j'étois imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, & m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres

eſt incompatible avec l'eſprit des affaires.

LE COMTE.

Puiſſamment raiſonné ! & tu ne lui fis pas repréſenter.....

FIGARO.

Je me crus trop heureux d'en être oublié; perſuadé qu'un grand nous fait aſſez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.

Tu ne dis pas tout. Je me ſouviens qu'à mon ſervice tu étois un aſſez mauvais ſujet.

FIGARO.

Eh, mon Dieu, Monſeigneur, c'eſt qu'on veut que le pauvre ſoit ſans défaut.....

LE COMTE.

Pareſſeux, dérangé.....

FIGARO.

Aux vertus qu'on exige dans un domeſtique, votre Excellence connoît-elle beaucoup de maîtres qui fuſſent dignes d'être valets?

LE COMTE, *riant.*

Pas mal. Es tu t'es retiré en cette Ville?

FIGARO.

Non pas tout de ſuite.

LE COMTE, *l'arrêtant.*

Un moment..... j'ai cru que c'étoit elle... Dis toujours, je t'entends de reſte.

FIGARO.

De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires; & le théâtre me parut un champ d'honneur.

LE COMTE.

Ah, miséricorde!

FIGARO.

Pendant sa replique, le Comte regarde avec attention du côté de la jalousie.

En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès; car j'avois rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains.... comme des battoirs; j'avois interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; & d'honneur, avant la piece, le café m'avoit paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale.

LE COMTE.

Ah! la cabale! Monsieur l'auteur tombé!

FIGARO.

Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE.

L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO.

Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE.

Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges?

FIGARO.

On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE.

Ta joyeuse colere me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.

C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres étoit celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, & que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, & tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevoit de déchiqueter & sucer le peu de substance qui leur restoit; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abymé de dettes, & léger d'argent, à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; & mon bagage

gage en fautoir, parcourant philofophiquement les deux Caftilles, la Manche, l'Eftramadoure, la Siera-Morena, l'Andaloufie; accueilli dans une ville, emprifonné dans l'autre, & par-tout fupérieur aux événements; aidant au bon temps, fupportant le mauvais; me moquant des fots, bravant les méchants; riant de ma mifere, & faifant la barbe à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville, & prêt à fervir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE.

Qui t'a donné une philofophie auffi gaie?

FIGARO.

L'habitude du malheur. Je me preffe de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE.

Sauvons-nous.

FIGARO.

Pourquoi?

LE COMTE.

Viens donc, malheureux! tu me perds.

(*Ils fe cachent.*)

SCENE III.

BARTHOLO, ROSINE. (*La jalousie du premier étage s'ouvre, & Bartholo & Rosine se mettent à la fenêtre.*

ROSINE.

COMME le grand air fait plaisir à respirer ! cette jalousie s'ouvre si rarement.

BARTHOLO.

Quel papier tenez-vous-là ?

ROSINE.

Ce sont des couplets de la Précaution inutile que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que la Précaution inutile ?

ROSINE.

C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO.

Quelque drame encore ! quelque sottise d'un nouveau genre (*) !

ROSINE.

Je n'en sais rien.

(*) Bartholo n'aimoit pas les drames. Peut-être avoit-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

BARTHOLO.

Euh, euh, les journaux & l'autorité nous en feront raiſon. Siecle barbare!....

ROSINE.

Vous injuriez toujours notre pauvre ſiecle.

BARTHOLO.

Pardon de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottiſes de toute eſpece : la liberté de penſer, l'attraction, l'électricité, le tolérantiſme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, & les drames....

ROSINE, *le papier lui échappe, & tombe dans la rue.*

Ah! ma chanſon! ma chanſon eſt tombée en vous écoutant; courez, courez donc, Monſieur, ma chanſon; elle ſera perdue.

BARTHOLO.

Que diable auſſi, l'on tient ce qu'on tient.

(*Il quitte le balcon.*)

ROSINE *regarde en-dedans, & fait ſigne dans la rue.*

S't, s't; (*le Comte paroît.*) ramaſſez vîte, & ſauvez-vous. (*Le Comte ne fait qu'un ſaut, ramaſſe le papier, & rentre.*)

BARTHOLO, *ſort de la maiſon & cherche.*

Où donc eſt-il? Je ne vois rien.

ROSINE.

Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO.

Vous me donnez-là une jolie commiſſion ! Il eſt donc paſſé quelqu'un ?

ROSINE.

Je n'ai vu perſonne.

BARTHOLO *à lui-même.*

Et moi qui ai la bonté de chercher.... Bartholo, vous n'êtes qu'un ſot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalouſies ſur la rue.

(*Il rentre.*)

ROSINE, *toujours au balcon.*

Mon excuſe eſt dans mon malheur : ſeule, enfermée, en butte à la perſécution d'un homme odieux ; eſt-ce un crime de tenter à ſortir d'eſclavage ?

BARTHOLO *paroiſſant au balcon.*

Rentrez, Signora ; c'eſt ma faute ſi vous avez perdu votre chanſon ; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure.

(*Il ferme la jalouſie à la clef.*)

SCENE IV.

LE COMTE, FIGARO.

(*Ils entrent avec précaution.*)

LE COMTE.

A PRÉSENT qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystere est sûrement renfermé. *C'est* un billet!

FIGARO.

Il demandoit ce que c'est que la Précaution inutile!

LE COMTE, *lit vivement.*

„ Votre empressement excite ma curiosité ;
„ sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez
„ indifféremment, sur l'air connu de ces cou-
„ plets, quelque chose qui m'apprenne enfin
„ le nom, l'état & les intentions de celui qui
„ paroît s'attacher si obstinément à l'infortu-
„ née Rosine ".

FIGARO, *contrefaisant la voix de Rosine.*

Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc, (*Il rit.*) ah, ah, ah, ah! O ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE.

Ma chere Rosine!

FIGARO.

Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE.

Te voilà instruit, mais si tu jases....

FIGARO.

Moi jaser! je n'employerai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur & de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot: mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, &....

LE COMTE.

Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté.... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain partout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline & mariée à un vieux Médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO.

Joli oiseau, ma foi, difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle étoit femme du Docteur?

LE COMTE.

Tout le monde.

FIGARO.

C'eſt une hiſtoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants & les écarter; elle n'eſt encore que ſa pupille, mais bientôt....

LE COMTE, *vivement.*

Jamais. Ah, quelle nouvelle! j'étois réſolu de tout oſer pour lui préſenter mes regrets; & je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, & l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui deſtine. Tu connois donc ce tuteur?

FIGARO.

Comme ma mere.

LE COMTE.

Quel homme eſt-ce?

FIGARO, *vivement.*

C'eſt un beau gros, court, jeune vieillard, gris, pommelé, ruſé, raſé, blaſé, qui guette & furette & gronde & geint tout à la fois.

LE COMTE *impatient.*

Eh! je l'ai vu. Son caractere?

FIGARO.

Brutal, avare, amoureux & jaloux à l'excès de ſa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE.

Ainſi ſes moyens de plaire ſont....

FIGARO.

Nuls.

LE COMTE.

Tant mieux. Sa probité?

FIGARO.

Tout juſte autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE.

Tant mieux. Punir un frippon en ſe rendant heureux....

FIGARO.

C'eſt faire à la fois le bien public & particulier : chef-d'œuvre de morale en vérité, Monſeigneur!

LE COMTE.

Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer ſa porte?

FIGARO.

A tout le monde; s'il pouvoit la calfeutrer....

LE COMTE.

Ah! diable, tant pis. Aurois-tu de l'accès chez lui?

FIGARO.

Si j'en ai. *Primo*, la maiſon que j'occupe appartient au Docteur qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE.

Ah, ah!

FIGARO.

Oui. Et moi, en reconnoiſſance, je lui promets dix piſtoles d'or par an, *gratis* auſſi.

LE COMTE *impatienté.*

Tu es ſon locataire ?

FIGARO.

De plus, ſon barbier, ſon chirurgien, ſon apothicaire ; il ne ſe donne pas dans ſa maiſon un coup de raſoir, de lancette ou de piſton, qui ne ſoit de la main de votre ſerviteur.

LE COMTE *l'embraſſe.*

Ah ! Figaro, mon ami, tu feras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO.

Peſte ! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les diſtances ! parlez-moi des gens paſſionnés !

LE COMTE.

Heureux Figaro ! tu vas voir ma Roſine ! tu vas la voir ! Conçois-tu ton bonheur ?

FIGARO.

C'eſt bien-là un propos d'amant ! Eſt-ce que je l'adore, moi ? Puſſiez-vous prendre ma place !

LE COMTE.

Ah ! ſi l'on pouvoit écarter tous les ſurveillants !

FIGARO.

C'eſt à quoi je rêvois.

LE COMTE.

Pour douze heures ſeulement.

FIGARO.

En occupant des gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE.

Sans doute. Eh bien ?

FIGARO, *rêvant.*

Je cherche dans ma tête, ſi la pharmacie ne fourniroit pas quelques petits moyens innocents....

LE COMTE.

Scélérat !

FIGARO.

Eſt-ce que je veux leur nuire ? Ils ont tous beſoin de mon miniſtere. Il ne s'agit que de les traiter enſemble.

LE COMTE.

Mais ce médecin peut prendre un ſoupçon.

FIGARO.

Il faut marcher ſi vîte, que le ſoupçon n'ait pas le temps de naître. Il me vient une idée. Le Régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE.

Le Colonel eſt de mes amis.

FIGARO.

Bon. Préſentez-vous chez le Docteur en habit de Cavalier, avec un billet de logement ; il faudra bien qu'il vous héberge ; & moi, je me charge du reſte.

LE COMTE.

Excellent !

FIGARO.

Il ne feroit même pas mal que vous euſſiez l'air entre deux vins....

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Et le mener un peu leſtement ſous cette apparence déraiſonnable.

LE COMTE.

A quoi bon ?

FIGARO.

Pour qu'il ne prenne aucun ombrage, & vous croie plus preſſé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE.

Supérieurement vu ! Mais que n'y vas-tu, toi ?

FIGARO.

Ah, oui, moi ! Nous ſerons bien heureux s'il ne vous reconnoît pas, vous, qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après ?

LE COMTE.

Tu as raison.

FIGARO.

C'eſt que vous ne pourrez peut-être pas ſoutenir ce perſonnage difficile. Cavalier...., pris de vin.....

LE COMTE.

Tu te moques de moi. (*Prenant un ton ivre.*) N'eſt-ce point ici la maiſon du Docteur Bartholo, mon ami ?

FIGARO.

Pas mal, en vérité : vos jambes ſeulement un peu plus avinées. (*D'un ton plus ivre.*) N'eſt-ce pas ici la maiſon.....

LE COMTE.

Fi donc ! tu as l'ivreſſe du peuple.

FIGARO.

C'eſt la bonne ; c'eſt celle du plaiſir.

LE COMTE.

La porte s'ouvre.

FIGARO.

C'eſt notre homme : éloignons-nous juſqu'à ce qu'il ſoit parti.

SCENE V.

LE COMTE & FIGARO *cachés*, BARTHOLO.

BARTHOLO *sort en parlant à la maison.*

Je reviens à l'inſtant; qu'on ne laiſſe entrer perſonne. Quelle ſottiſe à moi d'être deſcendu! Dès qu'elle m'en prioit, je devois bien me douter.... Et Bazile qui ne vient pas! Il devoit tout arranger pour que mon mariage ſe fît ſecretement demain; & point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCENE VI.

LE COMTE, FIGARO.

LE COMTE.

Qu'ai-je entendu? Demain il épouſe Roſine en ſecret!

FIGARO.

Monſeigneur, la difficulté de réuſſir ne fait qu'ajouter à la néceſſité d'entreprendre.

LE COMTE.

Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO.

Un pauvre here qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, fripponneau, besoigneux, à genoux devant un écu, & dont il sera facile de venir à bout, Monseigneur.... (*Regardant à la jalousie.*) La v'là, la v'là.

LE COMTE.

Qui donc?

FIGARO.

Derriere sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE.

Pourquoi?

FIGARO.

Ne vous écrit-elle pas: *Chantez indifférement?* c'est-à-dire, chantez, comme si vous chantiez.... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE.

Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons point le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (*Il déploye le papier que Rosine a jetté.*) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne sais pas faire des vers, moi.

FIGARO.

Tout ce qui vous viendra, Monſeigneur, eſt excellent : en amour, le cœur n'eſt pas difficile ſur les productions de l'eſprit.... Et prenez ma guitarre.

LE COMTE.

Que veux-tu que j'en faſſe ? j'en joue ſi mal !

FIGARO.

Eſt-ce qu'un homme comme vous ignore quelque choſe ? Avec le dos de la main ; from, from, from... Chanter ſans guitarre à Séville ! vous feriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt.

(Figaro ſe colle au mur ſous le balcon.)

LE COMTE, *chante en ſe promenant, & s'accompagnant ſur ſa guitarre.*

PREMIER COUPLET.

Vous l'ordonnez, je me ferai connoître,
Plus inconnu, j'oſois vous adorer :
En me nommant, que pourrois-je eſpérer ?
N'importe, il faut obéir à ſon maître.

FIGARO *bas.*

Fort bien, parbleu ! Courage, Monſeigneur.

LE COMTE.

DEUXIEME COUPLET.

Je ſuis Lindor ; ma naiſſance eſt commune ;
Mes vœux ſont ceux d'un ſimple bachelier :

Que n'ai-je, hélas! d'un brillant Chevalier,
A vous offrir le rang & la fortune!

FIGARO.

Eh! comment diable! Je ne ferois pas mieux, moi qui m'en pique.

LE COMTE.

TROISIEME COUPLET.

Tous les matins ici d'une voix tendre
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir:
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO.

Oh, ma foi! pour celui-ci! . . . (*Il s'approche, & baise le bas de l'habit de son maître.*)

LE COMTE.

Figaro?

FIGARO.

Excellence?

LE COMTE.

Crois-tu que l'on m'ait entendu.

ROSINE *en dedans, chante.*

AIR *du Maître en Droit.*

Tout me dit que Lindor est charmant,
Que je dois l'aimer constamment........

On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO.

FIGARO.

Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois ?

LE COMTE.

Elle a fermé sa fenêtre : quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO.

Ah, la pauvre petite ! comme elle tremble en chantant ! Elle est prise, Monseigneur.

LE COMTE.

Elle se sert de moyen qu'elle-même a indiqué. *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de graces ! que d'esprit !

FIGARO.

Que de ruse ! que d'amour !

LE COMTE.

Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro ?

FIGARO.

Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE.

C'en est fait, je suis à ma Rosine...... pour la vie.

FIGARO.

Vous oubliez, Monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE.

Monsieur Figaro ? je n'ai qu'un mot à vous

dire : elle sera ma femme ; & si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom.... tu m'entends, tu me connois....

FIGARO.

Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE.

Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, *vivement.*

Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, & renverser tous les obstacles. Vous, Monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement, & de l'or dans vos poches.

LE COMTE.

Pour qui de l'or ?

FIGARO, *vivement.*

De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue.

LE COMTE.

Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, *s'en allant.*

Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE.

Figaro ?

FIGARO.

Qu'eſt-ce que c'eſt ?

LE COMTE.

Et ta guitarre ?

FIGARO, *revient.*

J'oublie ma guitarre ! Moi ! je ſuis donc fou !

(*Il s'en va.*)

LE COMTE.

Et ta demeure, étourdi ?

FIGARO, *revient.*

Ah ! réellement je ſuis frappé ! ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vîtrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main, *conſilio manuque*, FIGARO.

(*Il s'enfuit.*)

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente l'appartement de ROSINE. *La croisée dans le fond du Théâtre est fermée par une jalousie grillée.*

SCENE PREMIERE.

ROSINE *seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table, & se met à écrire.*

MARCELINE est malade; tous les gens sont occupés, & personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux & des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas dont il ne devine sur le champ l'intention... Ah, Lindor! (*elle cachete la lettre.*) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand & comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler long-temps au Barbier Figaro. C'est un bon-homme qui

m'a montré quelquefois de la pitié, si je pouvois l'entretenir un moment!

SCENE II.

ROSINE, FIGARO.

ROSINE, *surprise.*

AH! Monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO.

Votre santé, Madame?

ROSINE.

Pas trop bonne, Monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO.

Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE.

Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendois pas: mais....

FIGARO.

Avec un jeune Bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiment, de talents, & d'une figure fort revenante.

ROSINE.

Oh, tout-à-fait bien, je vous assure! il se nomme?

FIGARO.

Lindor. Il n'a rien. Mais s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvoit y trouver quelque bonne place.

ROSINE.

Il en trouvera, Monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez, n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, *à part.*

Fort bien. (*haut.*) Mais il a un grand défaut qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE.

Un défaut, Monsieur Figaro! un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO.

Il est amoureux.

ROSINE.

Il est amoureux! & vous appellez cela un défaut?

FIGARO.

A la vérité ce n'en est un que relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE.

Ah! que le sort est injuste! & nomme-t-il la personne qu'il aime? je suis d'une curiosité....

FIGARO.

Vous êtes la derniere, Madame, à qui je

voudrois faire une confidence de cette nature.

ROSINE, *vivement.*

Pourquoi, Monſieur Figaro? je ſuis diſcrete; ce jeune homme vous appartient, il m'intéreſſe infiniment.... dites donc.

FIGARO, *la regardant finement.*

Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte & fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche roſée, & des mains! des joues! des dents! des yeux!....

ROSINE.

Qui reſte en cette ville?

FIGARO.

En ce quartier.

ROSINE.

Dans cette rue peut-être?

FIGARO.

A deux pas de moi.

ROSINE.

Ah! que c'eſt charmant.... pour Monſieur votre parent. Et cette perſonne eſt?....

FIGARO.

Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, *vivement.*

C'eſt la ſeule choſe que vous ayiez oubliée, Monſieur Figaro. Dites donc, dites donc vîte, ſi l'on rentroit je ne pourrois plus ſavoir....

FIGARO.

Vous le voulez absolument, Madame? Eh bien! cette personne est.... la pupille de votre tuteur.

ROSINE.

La pupille?

FIGARO.

Du Docteur Bartholo: oui, Madame.

ROSINE, *avec émotion.*

Ah, Monsieur Figaro!.... je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO.

Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE.

Vous me faites trembler, Monsieur Figaro.

FIGARO.

Fi donc, trembler! mauvais calcul, Madame; quand on cede à la peur du mal, on ressent déja le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants, jusqu'à demain.

ROSINE.

S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO.

Eh, Madame! amour & repos peuvent-ils habiter en même cœur? La pauvre jeunesse

eſt ſi malheureuſe aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour ſans repos, ou repos ſans amour.

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Repos ſans amour.... paroît.....

FIGARO.

Ah! bien languiſſant. Il ſemble, en effet, qu'amour ſans repos, ſe préſente de meilleure grace : & pour moi, ſi j'étois femme....

ROSINE, *avec embarras.*

Il eſt certain qu'une jeune perſonne ne peut empêcher un honnête homme de l'eſtimer. Mais s'il alloit faire quelque imprudence, Monſieur Figaro, il nous perdroit.

FIGARO, *à part.*

Il nous perdroit. (*haut.*) Si vous le lui défendiez expreſſément par une petite lettre..... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE *lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire.*

Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci; mais en la lui donnant, dites-lui.... dites-lui bien.... (*elle écoute.*)

FIGARO.

Perſonne, Madame.

ROSINE.

Que c'eſt par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO.

Cela parle de foi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE.

Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains feulement que rebuté par les difficultés...

FIGARO.

Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, Madame, que le vent qui éteint une lumiere allume un brafier, & que nous fommes ce brafier-là. D'en parler feulement, il exhale un tel feu qu'il m'a prefque enfiévré (*) de fa paffion, moi qui n'y ai que voir.

ROSINE.

Dieux ! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvoit ici.... paffez par le cabinet du claveffin, & defcendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO.

Soyez tranquille. (*à part.*) Voici qui vaut mieux que mes obfervations. (*Il entre dans le cabinet.*)

(*) Le mot *enfiévré*, qui n'eft plus François, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires; je ne confeille à aucun galant homme de s'en fervir : mais M. Figaro !....

SCENE III.

ROSINE, *seule.*

JE meurs d'inquiétude jufqu'à ce qu'il foit dehors.....Que je l'aime, ce bon Figaro ! C'eft un bien honnête homme, un bon parent ! Ah ! voilà mon tyran ; reprenons mon ouvrage. (*Elle fouffle la bougie, s'affied, & prend une broderie au tambour.*)

SCENE IV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO, *en colere.*

AH ! malédiction ! l'enragé, le fcélérat corfaire de Figaro ! Là, peut-on fortir un moment de chez foi fans être fûr en rentrant.....

ROSINE.

Qui vous met donc fi fort en colere, Monfieur ?

BARTHOLO.

Ce damné Barbier qui vient d'écloper toute ma maifon, en un tour de main. Il donne un narcotique à l'Eveillé, un fternutatoire à

la Jeunesse; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule.... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle un cataplasme? Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah, qu'il les apporte! Et personne à l'antichambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE.

Et qui peut y pénétrer que vous, Monsieur?

BARTHOLO.

J'aime mieux craindre sans sujet, que de m'exposer sans précaution : tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux.... N'a-t-on pas ce matin encore ramassé lestement votre chanson pendant que j'allois la chercher? Oh! je.....

ROSINE.

C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout! Le vent peut avoir éloigné ce papier, le premier venu; que sais-je?

BARTHOLO.

Le vent, le premier venu.... Il n'y a point de vent, Madame, point de premier venu dans le monde; & c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE.

A l'air, Monſieur?

BARTHOLO.

Oui, Madame, a l'air.

ROSINE, *à part.*

Oh le méchant vieillard!

BARTHOLO.

Mais tout cela n'arrivera plus; car je vais faire ſceller cette grille.

ROSINE.

Faites mieux; murez les fenêtres tout d'un coup: d'une priſon à un cachot, la différence eſt ſi peu de choſe!

BARTHOLO.

Pour celles qui donnent ſur la rue, ce ne ſeroit peut-être pas ſi mal.... Ce Barbier n'eſt pas entré chez vous, au moins.

ROSINE.

Vous donne-t-il auſſi de l'inquiétude?

BARTHOLO.

Tout comme un autre.

ROSINE.

Que vos repliques ſont honnêtes!

BARTHOLO.

Ah! fiez-vous à tout le monde, & vous aurez bientôt à la maiſon une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la ſouffler, & de bons valets pour les y aider.

ROSINE.

Quoi ! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de Monsieur Figaro ?

BARTHOLO.

Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes ?

ROSINE, *en colere.*

Mais, Monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort ?

BARTHOLO, *stupéfait.*

Pourquoi ?.... pourquoi ?.... Vous ne répondez pas à ma question sur ce Barbier ?

ROSINE, *outrée.*

Hé bien, oui, cet homme est entré chez moi ; je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : & puissiez-vous en mourir de dépit !

(*Elle sort.*)

SCENE V.

BARTHOLO, *seul.*

OH ! les juifs, les chiens de valets ! La Jeunesse ? l'Eveillé ? l'Eveillé maudit ?

SCENE VI.

BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ, *arrive en bâillant, tout endormi.*

AAH, aah, ah, ah....

BARTHOLO.

Où étois-tu, peste d'étourdi, quand ce Barbier est entré ici ?

L'ÉVEILLÉ.

Monsieur, j'étois.... ah, aah, ah....

BARTHOLO.

A machiner quelque espiéglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu ?

L'ÉVEILLÉ.

Sûrement je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade à ce qu'il dit ; & faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir

dans tous les membres, rien qu'en l'en entendant parl...... Ah, aah, aah.....

BARTHOLO, *le contrefait.*

Rien qu'en l'en entendant!...... Où donc est ce vaurien de la Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque fripponnerie là-dessous.

SCENE VII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

(*La Jeunesse arrive en vieillard avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.*)

L'ÉVEILLÉ, *toujours bâillant.*

La Jeunesse.

BARTHOLO.

Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE.

Voilà plus de cinquante....... cinquante fois...... dans un moment. (*Il éternue.*) Je suis brisé.

BARTHOLO.

Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, & vous ne me dites pas que ce Barbier.....

L'ÉVEILLÉ

L'ÉVEILLÉ, *continuant de bâiller.*

Eſt-ce que c'eſt quelqu'un donc Monſieur Figaro? Aah, ah.....

BARTHOLO.

Je parie que le ruſé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant comme un ſot.*

Moi...., Je m'entends!.....

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Eh mais, Monſieur, y a-t-il..... y a-t-il de la juſtice?

BARTHOLO.

De la juſtice! c'eſt bon entre vous autres miſérables, la juſtice? Je ſuis votre maître moi, pour avoir toujours raiſon.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

Mais pardi, quand une choſe eſt vraie.....

BARTHOLO.

Quand une choſe eſt vraie! ſi je ne veux pas qu'elle ſoit vraie, je prétends bien qu'elle ne ſoit pas vraie. Il n'y auroit qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raiſon, vous verriez bientôt ce que deviendroit l'autorité.

LA JEUNESSE, *éternuant.*

J'aime autant recevoir mon congé. Un ſervice terrible, & toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, *pleurant.*

Un pauvre homme de bien eſt traité comme un miſérable.

BARTHOLO.

Sors donc, pauvre homme de bien. (*Il les contrefait.*) Et t'chi & t'cha; l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE.

Ah, Monſieur, je vous jure que ſans Mademoiſelle, il n'y auroit.... il n'y auroit pas moyen de reſter dans la maiſon.

(*Il ſort en éternuant.*)

SCENE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO *caché dans le cabinet, paroît de temps en temps, & les écoute.*

BARTHOLO.

Ah! Don Bazile, vous veniez donner à Roſine ſa leçon de muſique?

BAZILE.

C'eſt ce qui preſſe le moins.

BARTHOLO.

J'ai paſſé chez vous ſans vous trouver.

BAZILE.

J'étois ſorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle aſſez fâcheuſe.

BARTHOLO.

Pour vous?

BAZILE.

Non, pour vous. Le Comte Almaviva eſt en cette ville.

BARTHOLO.

Parlez bas. Celui qui faiſoit chercher Roſine dans tout Madrid ?

BAZILE.

Il loge à la grande place, & ſort tous les jours déguiſé.

BARTHOLO.

Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE.

Si c'étoit un particulier, on viendroit à bout de l'écarter.

BARTHOLO.

Oui, en s'embuſcant le ſoir, armé, cuiraſſé...

BAZILE.

Bone Deus! Se compromettre! Suſciter une méchante affaire, à la bonne heure ; & pendant la fermentation calomnier à dire d'Experts ; *concedo*.

BARTHOLO.

Singulier moyen de ſe défaire d'un homme !

BAZILE.

La calomnie, Monſieur ? Vous ne ſavez guere ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus

honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien : nous avons ici des gens d'une adresse !...... D'abord un bruit léger, rasant le sol comme hirondelle avant l'orage, *Pianissimo* murmure & file & sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, & *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, & *riaforzando* de bouche en bouche il va le diable ; puis tout-à-coup ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate, & tonne ; & devient, grace au Ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine & de proscription. Qui diable y résisteroit ?

BARTHOLO.

Mais quel radotage me faites-vous donc-là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.

Comment, quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.

D'approcher? je prétends bien épouſer Roſine avant qu'elle apprenne ſeulement que ce Comte exiſte.

BAZILE.

En ce cas vous n'avez pas un inſtant à perdre.

BARTHOLO.

Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.

Oui. Mais vous avez léſiné ſur les fraix; & dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un paſſe-droit évident, ſont des diſſonnances qu'on doit toujours préparer & ſauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.*

Il faut en paſſer par où vous voulez; mais finiſſons.

BAZILE.

Cela s'appelle parler. Demain tout ſera terminé; c'eſt à vous d'empêcher que perſonne, aujourd'hui ne puiſſe inſtruire la pupille.

BARTHOLO.

Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce ſoir, Bazile?

BAZILE.

N'y comptez pas. Votre mariage ſeul m'occupera toute la journée ; n'y comptez pas.

BARTHOLO, *l'accompagne.*

Serviteur.

BAZILE.

Reſtez, Docteur, reſtez donc.

BARTHOLO.

Non pas. Je veux fermer ſur vous la porte de la rue.

SCENE IX.

FIGARO, *ſeul, ſortant du cabinet.*

OH ! la bonne précaution ! Ferme, ferme la porte de la rue, & moi je vais l'a r'ouvrir au Comte en ſortant. C'eſt un grand maraud que ce Bazile ! heureuſement il eſt encore plus ſot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la conſiſtance enfin, pour faire ſenſation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile ! il médiroit qu'on ne le croiroit pas.

SCENE X.

ROSINE *accourant*. FIGARO.

ROSINE.

QUOI! vous êtes encore-là, Monſieur Figaro?

FIGARO.

Très-heureuſement pour vous, Mademoiſelle. Votre tuteur & votre maître de muſique, ſe croyant ſeuls ici, viennent de parler à cœur ouvert....

ROSINE.

Et vous les avez écoutés, Monſieur Figaro? Mais ſavez-vous que c'eſt fort mal.

FIGARO.

D'écouter? C'eſt pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur ſe diſpoſe à vous épouſer demain.

ROSINE.

Ah! grands Dieux!

FIGARO.

Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de ſonger à celui-là.

ROSINE.

Le voici qui revient; fortez donc par le petit efcalier. Vous me faites mourir de frayeur.

(*Figaro s'enfuit.*)

SCENE XI.

BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE.

Vous étiez ici avec quelqu'un, Monfieur?

BARTHOLO.

Don Bazyle que j'ai reconduit, & pour caufe. Vous euffiez mieux aimé que c'eût été Monfieur Figaro?

ROSINE.

Cela m'eft fort égal, je vous affure.

BARTHOLO.

Je voudrois bien favoir ce que ce Barbier avoit de fi preffé à vous dire.

ROSINE.

Faut-il parler férieufement? Il ma rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'eft pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO.

Vous rendre compte! je vais parier qu'il

étoit chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE.

Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Oh de qui! De quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que fais-je, moi? peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, *à part.*

Il n'en a pas manqué une seule. (*Haut.*) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO, *regarde les mains de Rosine.*

Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, *avec embarras.*

Il seroit assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, *lui prenant la main droite.*

Moi? point du tout; mais votre doigt encore taché d'encre! Hein? rusée Signora!

ROSINE, *à part.*

Maudit homme!

BARTHOLO, *lui tenant toujours la main.*

Une femme se croit bien en sûreté, parce qu'elle est seule.

ROSINE.

Ah! sans doute.... La belle preuve!.... Finissez donc, Monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, & l'on m'a toujours dit qu'il

falloit aussi-tôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO.

C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avoit six feuilles; car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, *à part.*

(Oh, imbécille!) La sixieme....

BARTHOLO, *comptant.*

Trois, quatre, cinq, je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixieme.

ROSINE, *baissant les yeux.*

La sixieme? je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro.

BARTHOLO.

A la petite Figaro? Et la plume qui étoit toute neuve, comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE.

(*A part*,) Cet homme à un instinct de jalousie!.... (*Haut.*) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO.

Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon enfant, il faudroit ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE.

Et qui ne rougiroit pas, Monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses les plus innocemment faites?

BARTHOLO.

Certes, j'ai tort: se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, & dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent? Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!.... *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir tout à mon aise:* mais le bout du doigt reste noir, la plume est tachée, le papier manque; on ne sauroit penser à tout. Bien certainement, Signora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCENE XII.

LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, *en uniforme de Cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, & chantant:* (Réveillons-la, *&c.*)

BARTHOLO.

MAIS que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, Signora.

LE COMTE, *chante :* Réveillons-la, *& s'avance vers Rosine.*

Qui de vous deux, Mesdames, se nomme le Docteur Balordo? (*A Rosine, bas.*) Je suis Lindor.

BARTHOLO.

Bartholo?

ROSINE, *à part.*

Il parle de Lindor.

LE COMTE.

Balordo, Barque-à-l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux.... (*à Rosine, lui montrant un papier.*) Prenez cette lettre.

BARTHOLO.

Laquelle! Vous voyez bien que c'eſt moi. Laquelle! Rentrez donc, Roſine; cet homme paroît avoir du vin.

ROSINE.

C'eſt pour cela, Monſieur. Vous êtes ſeul: une femme en impoſe quelquefois.

BARTHOLO.

Rentrez, rentrez; je ne ſuis pas timide.

SCENE XIII.

LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE.

OH! je vous ai reconnu d'abord à votre ſignalement.

BARTHOLO, *au Comte qui ſerre la lettre.*

Qu'eſt-ce que c'eſt donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE.

Je le cache dans ma poche, pour que vous ne ſachiez pas ce que c'eſt.

BARTHOLO.

Mon ſignalement! ces gens-là croient toujours parler à des ſoldats.

LE COMTE.

Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement ?

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vérons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin....
. . . .

BARTHOLO.

Qu'est-ce que cela veut dire ! Etes-vous ici pour m'insulter ? Délogez à l'instant.

LE COMTE.

Déloger ! Ah, fi ! que c'est mal parler ! Savez-vous lire, Docteur..., Barbe-à-l'eau ?

BARTHOLO.

Autre question saugrenue.

LE COMTE.

Oh ! que cela ne vous fasse point de peine ; car, moi qui suis pour le moins aussi Docteur que vous....

BARTHOLO.

Comment cela ?

LE COMTE.

Est-ce que je ne suis pas médecin des chevaux du régiment ? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrere.

BARTHOLO.

Oser comparer un Maréchal !....

LE COMTE.

AIR : *Vive le vin.*

Sans Chanter.
Non, Docteur, je ne prétends pas,
Que notre art obtienne le pas
Sur Hypocrate & sa brigade.

En chantant.
Votre savoir, mon camarade,
Est d'un succès plus général;
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis-là?

BARTHOLO.

Il vous sied bien, Manipuleur ignorant! de ravaler ainsi le premier, le plus grand & le plus utile des arts?

LE COMTE.

Utile tout-à-fait pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO.

Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE.

Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO.

On voit bien, mal appris! que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE.

Parler à des chevaux? Ah, Docteur! pour un Docteur d'esprit.... N'est-il pas de noto-

riété que le Maréchal guérit toujours ſes malades ſans leur parler ; au-lieu que le Médecin parle beaucoup aux ſiens ?....

BARTHOLO.

Sans les guérir, n'eſt-ce pas ?

LE COMTE.

C'eſt vous qui l'avez dit.

BARTHOLO.

Qui diable envoye ici ce maudit ivrogne ?

LE COMTE.

Je crois que vous me lâchez des épigrammes, l'amour !

BARTHOLO.

Enfin, que voulez-vous ? que demandez-vous ?

LE COMTE, *feignant une grande colere.*

Eh bien donc, il s'enflamme ! Ce que je veux ? Eſt-ce que vous ne le voyez pas ?

SCENE XIV.

ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, *accourant.*

MONSIEUR le Soldat, ne vous emportez point, de grace. (*à Bartholo.*) Parlez-lui doucement, Monſieur : un homme qui déraiſonne.

LE COMTE.

Vous avez raiſon ; il déraiſonne, lui ; mais nous ſommes raiſonnables, nous ! moi poli, & vous jolie.... enfin ſuffit. La vérité, c'eſt que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maiſon.

ROSINE.

Que puis-je pour votre ſervice, Monſieur le Soldat !

LE COMTE.

Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obſcurité dans mes phraſes....

ROSINE.

J'en ſaiſirai l'eſprit.

LE COMTE, *lui montrant la lettre.*

Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit ſeulement.... Mais je dis, en tout

bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce ſoir.

BARTHOLO.

Rien que cela?

LE COMTE.

Pas davantage. Liſez le billet doux que notre Maréchal-des-Logis vous écrit.

BARTHOLO.

Voyons. (*Le Comte cache la lettre, & lui donne un autre papier.*) (*Bartholo lit.*) „ Le Docteur „ Bartholo recevra, nourrira, hébergera, „ couchera . . . .”

LE COMTE, *appuyant.*

Couchera.

BARTHOLO.

„ Pour une nuit ſeulement, le nommé „ Lindor, dit l'écolier, cavalier au régi„ ment....

ROSINE.

C'eſt lui, c'eſt lui-même.

BARTHOLO, *vivement à Roſine.*

Qu'eſt-ce qu'il y a?

LE COMTE.

Eh bien, ai-je tort à préſent, Docteur Barbaro?

BARTHOLO.

On diroit que cet homme ſe fait un malin plaiſir de m'eſtropier de toutes les manieres

possibles ; allez au diable, Barbaro ! Barbe-à-l'eau ! & dites à votre impertinent Maréchal-des-Logis, que, depuis mon voyage à Madrid, je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, *à part.*

O Ciel ! fâcheux contre-temps !

BARTHOLO.

Ah, ah ! notre ami, cela vous contrarie & vous dégrise un peu ? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, *à part.*

J'ai pensé me trahir. (*haut.*) Décamper ! si vous êtes exempt des gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse, peut-être ? Décamper ? montrez-moi votre brevet d'exemption ; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt....

BARTHOLO.

Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau.

LE COMTE, *pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place.*

Ah ! ma belle Rosine !

ROSINE.

Quoi, Lindor, c'est vous ?

LE COMTE.

Recevez au moins cette lettre.

ROSINE.

Prenez garde, il a les yeux ſur nous.

LE COMTE.

Tirez votre mouchoir, je la laiſſerai tomber. (*Il s'approche.*)

BARTHOLO.

Doucement, doucement, Seigneur ſoldat, je n'aime pas qu'on regarde ma femme de ſi près.

LE COMTE.

Elle eſt votre femme?

BARTHOLO.

Eh quoi donc?

LE COMTE.

Je vous ai pris pour ſon biſaïeul paternel, maternel, ſempiternel; il y a au moins trois générations entr'elle & vous.

BARTHOLO *lit un parchemin.*

„ Sur les bons & fideles témoignages qui „ nous ont été rendus....

LE COMTE, *donne un coup de main ſous les parchemins, qui les envoye au plancher.*

Eſt-ce que j'ai beſoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO.

Savez-vous bien, ſoldat, que ſi j'appelle mes gens, je vous fais traiter ſur le champ comme vous le méritez?

LE COMTE.

Bataille? Ah, volontiers, bataille! c'eſt mon métier à moi; (*montrant ſon piſtolet de ceinture,*) & voici de quoi leur jetter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, Madame?

ROSINE.

Ni ne veux en voir.

LE COMTE.

Rien n'eſt pourtant auſſi gai que bataille. Figurez-vous (*Pouſſant le Docteur.*) d'abord que l'ennemi eſt d'un côté du ravin, & les amis de l'autre. (*A Roſine en lui montrant la lettre.*) Sortez le mouchoir. (*Il crache à terre.*) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE, *tire ſon mouchoir; le Comte laiſſe tomber ſa lettre entre elle & lui.*

BARTHOLO *ſe baiſſant.*

Ah, ah.....

LE COMTE *la reprend & dit:*

Tenez.... moi qui allois vous apprendre ici les ſecrets de mon métier.... Une femme bien diſcrete, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laiſſe tomber de ſa poche?

BARTHOLO.

Donnez, donnez.

LE COMTE.

Dulciter, papa: chacun ſon affaire. Si une

ordonnance de rhubarbe étoit tombée de la vôtre....

ROSINE *avance la main.*

Ah! je sais ce que c'est, Monsieur le soldat. (*Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.*)

BARTHOLO.

Sortez-vous enfin?

LE COMTE.

Eh bien je sors: adieu, Docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur: priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chere.

BARTHOLO.

Allez toujours; si j'avois ce crédit-là sur la mort....

LE COMTE.

Sur la mort? Ah! Docteur, vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (*Il sort.*)

SCENE XV.

BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO *le regarde aller.*

Il eſt enfin parti. (*A part.*) Diſſimulons.

ROSINE.

Convenez pourtant, Monſieur, qu'il eſt bien gai, ce jeune ſoldat. A travers ſon ivreſſe, on voit qu'il ne manque ni d'eſprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO.

Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'eſt-tu pas un peu curieuſe de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE.

Quel papier?

BARTHOLO.

Celui qu'il a feint de ramaſſer pour te le faire accepter.

ROSINE.

Bon! c'eſt la lettre de mon couſin l'Officier, qui étoit tombée de ma poche.

BARTHOLO.

J'ai l'idée, moi, qu'il l'a tirée de la ſienne.

ROSINE.

Je l'ai très-bien reconnue.

BARTHOLO.

Qu'eſt-ce qu'il coûte d'y regarder ?

ROSINE.

Je ne ſais pas ſeulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO *montrant ſa pochette.*

Tu l'as miſe là.

ROSINE.

Ah, ah ! par diſtraction.

BARTHOLO.

Ah, ſûrement. Tu vas voir que ce ſera quelque folie.

ROSINE *à part.*

Si je ne le mets pas en colere, il n'y aura pas moyen de refuſer.

BARTHOLO.

Donne donc, mon cœur.

ROSINE.

Mais quelle idée avez-vous en inſiſtant, Monſieur ? eſt-ce encore quelque méfiance ?

BARTHOLO.

Mais vous ! quelle raiſon avez-vous de ne pas le montrer ?

ROSINE.

Je vous répete, Monſieur, que ce papier n'eſt autre que la lettre de mon couſin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée ; &

puisqu'il en eſt queſtion, je vous dirai tout net que cette liberté me déplait exceſſivement.

BARTHOLO.

Je ne vous entends pas !

ROSINE.

Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent ? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me ſont adreſſés ? Si c'eſt jalouſie, elle m'inſulte ; s'il s'agit de l'abus d'une autorité uſurpée, j'en ſuis plus révoltée encore.

BARTHOLO.

Comment révoltée ! vous ne m'avez jamais parlé ainſi.

ROSINE.

Si je me ſuis modérée juſqu'à ce jour, ce n'étoit pas pour vous donner le droit de m'offenſer impunément.

BARTHOLO.

De quelle offenſe parlez-vous ?

ROSINE.

C'eſt qu'il eſt inouï qu'on ſe permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO.

De ſa femme ?

ROSINE.

Je ne la ſuis pas encore. Mais pourquoi lui

donneroit-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à perſonne?

BARTHOLO.

Vous voulez me faire prendre le change, & détourner mon attention du billet qui, ſans doute, eſt une miſſive de quelque amant; mais je le verrai, je vous aſſure.

ROSINE.

Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maiſon, & je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO.

Qui ne vous recevra point.

ROSINE.

C'eſt ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO.

Nous ne ſommes pas ici en France, où l'on donne toujours raiſon aux femmes: mais pour vous en ôter la fantaiſie, je vais fermer la porte.

ROSINE, *pendant qu'il y va.*

Ah Ciel! que faire?... Mettons vîte à la place la lettre de mon couſin, & donnons-lui beau jeu à la prendre.

(*Elle fait l'échange, & met la lettre du couſin dans la pochette, de façon qu'elle ſort un peu.*)

BARTHOLO *revenant.*

Ah! j'eſpere maintenant la voir.

ROSINE.

De quel droit, s'il vous plaît?

BARTHOLO.

Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE.

On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO *frappant du pied.*

Madame! Madame!

ROSINE *tombe sur un fauteuil, & feint de se trouver mal.*

Ah! quelle indignité!....

BARTHOLO.

Donnez cette lettre, ou craignez ma colere.

ROSINE *renversée.*

Malheureuse Rosine!

BARTHOLO.

Qu'avez-vous donc?

ROSINE.

Quel avenir affreux!

BARTHOLO.

Rosine!

ROSINE.

J'étouffe de fureur.

BARTHOLO.

Elle se trouve mal.

ROSINE.

Je m'affoiblis, je meurs.

BARTHOLO, *à part.*

Dieux ! la lettre ! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (*Il lui tâte le pouls, & prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.*)

ROSINE *toujours renversée.*

Infortunée ! ah !...

BARTHOLO *lui quitte le bras, & dit à part.*

Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir !

ROSINE.

Ah, pauvre Rosine !

BARTHOLO.

L'usage des odeurs.... produit ces affections spasmodiques.

(*Il lit par-derriere le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se releve un peu, le regarde finement, fait un geste de tête, & se remet sans parler.*

BARTHOLO, *à part.*

O Ciel ! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude ! Comment l'appaiser maintenant ? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue.

(*Il fait semblant de la soutenir, & remet la lettre dans la pochette.*)

ROSINE *soupire.*

Ah !...

BARTHOLO.

Hé bien, ce n'est rien, mon enfant ; un

petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a feulement pas varié.

(*Il va prendre un flacon fur la confole.*)

ROSINE, *à part.*

Il a remis la lettre; fort bien.

BARTHOLO.

Ma chere Rofine, un peu de cette eau fpiritueufe.

ROSINE.

Je ne veux rien de vous : laiffez-moi.

BARTHOLO.

Je conviens que j'ai montré trop de vivacité fur ce billet.

ROSINE.

Il s'agit bien du billet : c'eft votre façon de demander les chofes qui eft révoltante.

BARTHOLO *à genoux.*

Pardon : j'ai bientôt fenti tous mes torts; & tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE.

Oui, pardon! lorfque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon coufin.

BARTHOLO.

Qu'elle foit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclairciffement.

ROSINE *lui préfentant la lettre.*

Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lifez-la.

BARTHOLO.

Cet honnête procédé diſſiperoit mes ſoupçons, ſi j'étois aſſez malheureux pour en conſerver.

ROSINE.

Liſez-la donc, Monſieur.

BARTHOLO *ſe retire.*

A Dieu ne plaiſe que je te faſſe une pareille injure !

ROSINE.

Vous me contrariez de la refuſer.

BARTHOLO.

Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne ſais pourquoi, ſaignée au pied ; n'y viens-tu pas auſſi !

ROSINE.

J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO.

Puiſque la paix eſt faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvois m'aimer, ah ! comme tu ſerois heureuſe !

ROSINE, *baiſſant les yeux.*

Si vous pouviez me plaire, ah ! comme je vous aimerois !

BARTHOLO.

Je te plairai, je te plairai ; quand je te dis que je te plairai. (*Il ſort.*)

SCENE XVI.

ROSINE *le regarde aller.*

AH, Lindor ! Il dit qu'il me plaira ! ..... Lisons cette lettre qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit & s'écrie.*) Ah ! ..... j'ai lu trop tard : il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon Tuteur ; j'en avois une si bonne, & je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissois jusqu'aux yeux. Ah ! mon Tuteur a raison : je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion. Mais un homme injuste parviendroit à faire une rusée de l'innocence même.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

BARTHOLO, *seul & désolé.*

QUELLE humeur! quelle humeur! elle paroissoit appaisée..... là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de Don Bazile! elle sait qu'il se mêle de mon mariage.... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul petit point..... je dis un seul...... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCENE II.

BARTHOLO, LE COMTE, *en Bachelier.*

LE COMTE.

QUE la paix & la joie habitent toujours céans !

BARTHOLO, *brusquement.*

Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous ?

LE COMTE.

Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié....

BARTHOLO.

Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE.

Eleve de Don Bazile, organiste du grand Couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à Madame votre...

BARTHOLO.

Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais, au fait.

LE COMTE.

(*à part.*) Quel homme! (*haut.*) un mal subit qui le force à garder le lit....

BARTHOLO.

Garder le lit ! Bazile ! il a bien fait d'envoyer, je vais le voir à l'inſtant.

LE COMTE.

(*à part.*) Oh diable ! (*haut.*) Quand je dis le lit, Monſieur, c'eſt.... la chambre que j'entends.

BARTHOLO.

Ne fût-il qu'incommodé ? marchez devant, je vous ſuis.

LE COMTE, *embarraſſé.*

Monſieur, j'étois chargé.... Perſonne ne peut-il nous entendre ?

BARTHOLO.

(*à part.*) C'eſt quelque frippon. (*haut.*) Eh non, Monſieur le myſtérieux ! parlez ſans vous troubler, ſi vous pouvez.

LE COMTE.

(*à part.*) Maudit vieillard ! (*haut.*) Don Bazile m'avoit chargé de vous apprendre....

BARTHOLO.

Parlez haut, je ſuis ſourd d'une oreille.

LE COMTE, *élevant la voix.*

Ah ! volontiers. Que le Comte Almaviva qui reſtoit à la grand'place....

BARTHOLO, *effrayé.*

Parlez bas, parlez bas.

LE COMTE, *plus haut.*

. . . En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le Comte Almaviva. . . .

BARTHOLO.

Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, *du même ton.*

. . . Etoit en cette ville, & que j'ai découvert que la Signora Rosine lui a écrit.

BARTHOLO.

Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! tenez, asseyons-nous, & jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous, que Rosine. . . .

LE COMTE, *fièrement.*

Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avoit prié de vous montrer sa lettre; mais la maniere dont vous prenez les choses. . . .

BARTHOLO.

Eh, mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE.

Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit?

BARTHOLO.

Pardon, pardon, Seigneur Alonzo, si vous m'avez trouvé méfiant & dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pieges. . . . & puis votre tournure, votre âge, votre air. . . .

Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE.

A la bonne heure sur ce ton, Monsieur. Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO.

Eh! qui voulez-vous? tous mes valets sur les dents? Rosine enfermée de fureur! le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer....

(*Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.*)

LE COMTE, *à part.*

Je me suis enferré de dépit.... Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir: autant vaudroit n'être pas venu.... la lui montrer.... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO, *revient sur la pointe du pied.*

Elle est assise auprès de la fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avois décachetée.... Voyons donc la sienne.

LE COMTE *lui remet la lettre de Rosine.*

La voici. (*à part.*) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO *lit.*

„ *Depuis que vous m'avez appris votre nom* „ *& votre état*". Ah, la perfide! C'est bien là sa main.

LE COMTE.

Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO.

Quelle obligation, mon cher!...

LE COMTE.

Quand tout ſera fini, ſi vous croyez m'en devoir, vous ſerez le maître.... D'après un travail que fait actuellement Don Bazile avec un homme de loi....

BARTHOLO.

Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE.

Sans doute. Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors ſi elle réſiſte....

BARTHOLO.

Elle réſiſtera.

LE COMTE *veut reprendre la lettre, Bartholo la ſerre.*

Voilà l'inſtant où je puis vous ſervir : nous lui montrerons ſa lettre, & s'il le faut, (*Plus myſtérieuſement.*) j'irai juſqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le Comte l'a ſacrifiée ; vous ſentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter ſur le champ....

BARTHOLO, *riant.*

De la calomnie! mon cher ami, je vois bien

maintenant que vous venez de la part de Bazile ! ..... Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne feroit-il pas bon qu'elle vous connût d'avance ?

Le Comte *réprime un grand mouvement de joie.*

C'étoit assez l'avis de Don Bazile. Mais comment faire ? il est tard..... au peu de temps qu'il reste....

Bartholo.

Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon ?

Le Comte.

Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés, sont de vieilles finesses, des moyens de comédie ; si elle va se douter ?....

Bartholo.

Présenté par moi ? Quelle apparence ! vous avez plus l'air d'un amant déguisé, que d'un ami officieux.

Le Comte.

Oui ? Vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie ?

Bartholo.

Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne feroit que vous voir.... son clavecin

est dans ce cabinet. Amusez-vous, en l'attendant : je vais faire l'impossible pour l'amener.

LE COMTE.

Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO.

Avant l'instant décisif ? Elle perdroit tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses ; il ne faut pas me les dire deux fois. (*Il s'en va.*)

SCENE III.

LE COMTE, *seul.*

ME voilà sauvé. Ouf ! Que ce diable d'homme est rude à manier ! Figaro le connoît bien. Je me voyois mentir ; cela me donnoit un air plat & gauche ; & il a des yeux !... Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étois éconduit comme un sot. O Ciel ! on dispute là-dedans. Si elle alloit s'obstiner à ne pas venir ! écoutons.... Elle refuse de sortir de chez elle, & j'ai perdu le fruit de ma ruse. (*Il retourne écouter.*) La voici ; ne nous montrons pas d'abord. (*Il entre dans le cabinet.*)

SCENE IV.

LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, *avec une colere ſimulée.*

TOUT ce que vous direz eſt inutile, Monſieur; j'ai pris mon parti, je ne veux plus entendre parler de muſique.

BARTHOLO.

Ecoute donc, mon enfant; c'eſt le Seigneur Alonzo, éleve & l'ami de Don Bazile, choiſi par lui pour être un de nos témoins.... La muſique te calmera, je t'aſſure.

ROSINE.

Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher : ſi je chante ce ſoir!.... Où donc eſt-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais, en deux mots lui donner ſon compte, & celui de Bazile. (*Elle apperçoit ſon amant, elle fait un cri*) Ah!....

BARTHOLO.

Qu'avez-vous?

ROSINE, *les deux mains ſur ſon cœur, avec un grand trouble..*

Ah! mon Dieu, Monſieur.... Ah! mon Dieu, Monſieur....

BARTHOLO.

Elle se trouve encore mal, Seigneur Alonzo!

ROSINE.

Non, je ne me trouve pas mal.... mais c'est qu'en me tournant.... Ah!....

LE COMTE.

Le pied vous a tourné, Madame?

ROSINE.

Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE.

Je m'en suis bien apperçu.

ROSINE, *regardant le Comte.*

Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO.

Un siege, un siege. Et pas un fauteuil ici!

(*Il va le chercher.*)

LE COMTE.

Ah, Rosine!

ROSINE.

Quelle imprudence!

LE COMTE.

J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE.

Il ne nous quittera pas.

LE COMTE.

Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO, *apporte un fauteuil.*

Tiens, mignonne, aſſieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, Bachelier, qu'elle prenne de leçon ce ſoir; ce ſera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, *au Comte.*

Non, attendez; ma douleur eſt un peu appaiſée. (*A Bartholo.*) Je ſens que j'ai eu tort avec vous, Monſieur: je veux vous imiter, en réparant ſur le champ....

BARTHOLO.

Oh! le bon petit naturel de femme! Mais après une pareille émotion, mon enfant, je ne ſouffrirai pas que tu faſſes le moindre effort. Adieu, adieu, Bachelier.

ROSINE, *au Comte.*

Un moment, de grace. (*A Bartholo.*) Je croirai, Monſieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, ſi vous m'empêchez de vous prouver mes regrets en prenant ma leçon.

LE COMTE, *à part à Bartholo.*

Ne la contrarions pas, ſi vous m'en croyez.

BARTHOLO.

Voilà qui eſt fini, mon amoureuſe. Je ſuis ſi loin de chercher à te déplaire, que je veux reſter là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE.

Non; Monſieur: je ſais que la muſique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO.

Je t'aſſure que ce ſoir elle m'enchantera.

ROSINE, *au Comte à part.*

Je ſuis au ſupplice.

LE COMTE, *prenant un papier de muſique ſur le pupitre.*

Eſt-ce là ce que vous voulez chanter, Madame?

ROSINE.

Oui, c'eſt un morceau très-agréable de la Précaution inutile.

BARTHOLO.

Toujours la Précaution inutile!

LE COMTE.

C'eſt ce qu'il y a de plus nouveau aujourd'hui. C'eſt une image du printemps, d'un genre aſſez vif. Si Madame veut l'eſſayer....

ROSINE, *regardant le Comte.*

Avec grand plaiſir. Un tableau du printemps me ravit; c'eſt la jeuneſſe de la nature. Au ſortir de l'hyver, il ſemble que le cœur acquiere un plus haut degré de ſenſibilité: comme un eſclave enfermé depuis long-temps, goûte, avec plus de plaiſir, le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, *bas.*

Et sentez-vous l'application?

BARTHOLO.

Parbleu!..... Mais, Bachelier, je l'ai déja dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y auroit pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies, que toutes ces grandes aria, qui vont en-haut, en-bas, en roulant, hi, ho a, a, a, a, & qui me semblent autant d'enterrement? Là, de ces petits airs qu'on chantoit dans ma jeunesse, & que chacun retenoit facilement. J'en savois autrefois..... Par exemple.

(*Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, & chante en faisant claquer ses pouces & dansant des genoux comme les vieillards.*)

Veux-tu, ma Rosinette,
faire emplette
Du Roi des maris?.....

(*Au Comte en riant.*)

Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable & la faire cadrer aux circonstances. Ah, ah, ah, ah! fort bien, pas vrai?

LE COMTE, *riant.*

Ah, ah, ah! oui, tout au mieux.

SCENE V.

FIGARO *dans le fond*, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE.

BARTHOLO, *chante*.

VEUX-TU, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis;
Mais la nuit, dans l'ombre,
Je vaux encore mon prix;
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(*Il répete la reprise en dansant.* FIGARO *derriere lui, imite ses mouvements.*)

Je ne suis point Tircis;

(*Appercevant Figaro.*) Ah! entrez, Monsieur le Barbier, avancez; vous êtes charmant.

FIGARO, *salue.*

Monsieur, il est vrai que ma mere me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (*A part au Comte.*) Bravo, Monseigneur.

(*Pendant toute cette scene, le Comte fait ce qu'il peut pour parler à Rosine; mais l'œil

inquiet & vigilant du Tuteur l'en empêche toujours ; ce qui forme un jeu muet de tous les Acteurs, étranger au débat du Docteur & de Figaro.)

BARTHOLO.

Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison ?

FIGARO.

Monsieur, il n'est pas tous les jours fête ; mais, sans compter les soins quotidiens, Monsieur a pu voir que, lorsqu'ils ont besoin, mon zele n'attend pas qu'on lui commande....

BARTHOLO.

Votre zele n'attend pas ! Que direz-vous, Monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille, & dort tout éveillé ? & l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne & jaillir la cervelle ? que leur direz-vous ?

FIGARO.

Ce que je leur dirai ?

BARTHOLO.

Oui.

FIGARO.

Je leur dirai..... Eh, parbleu, je dirai à celui qui éternue, Dieu vous bénisse ; & va te coucher à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, Monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO.

Vraiment non ; mais c'eſt la ſaignée & les médicaments qui le groſſiroient, ſi je voulois y entendre. Eſt-ce par zele auſſi, que vous avez empaqueté les yeux de ma mule ? & votre cataplaſme lui rendra-t-il la vue ?

FIGARO.

S'il ne lui rend pas la vue, ce n'eſt pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO.

Que je le trouve ſur le mémoire !..... On n'eſt pas de cette extravagance-là !

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, les hommes n'ayant guere à choiſir qu'entre la ſottiſe & la folie ; où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaiſir : & vive la joie. Qui ſait ſi le monde durera encore trois ſemaines !

BARTHOLO.

Vous feriez bien mieux, Monſieur le raiſonneur, de me payer mes cent écus & les intérêts, ſans lanterner ; je vous en avertis.

FIGARO.

Doutez-vous de ma probité, Monſieur ? Vos cent écus ! j'aimerois mieux vous les devoir toute ma vie, que de les nier un ſeul inſtant.

BARTHOLO.

Et dites-moi un peu comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés ?

FIGARO.

Quels bonbons ? que voulez-vous dire ?

BARTHOLO.

Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre, ce matin.

FIGARO.

Diable emporte si [illegible]

ROSINE, *l'interrompant.*

Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, Monsieur Figaro ? Je vous l'avois recommandé.

FIGARO.

Ah ! ah ! les bonbons de ce matin ? Que je suis bête, moi ! j'avois perdu tout cela de vue. . . . Oh ! excellents, Madame, admirables.

BARTHOLO.

Excellents ! admirables ! Oui, sans doute, Monsieur le Barbier, revenez sur vos pas. Vous faites-là un joli métier, Monsieur ?

FIGARO.

Qu'est-ce qu'il y a donc, Monsieur ?

BARTHOLO.

BARTHOLO.

Et qui vous fera une belle réputation, Monſieur!

FIGARO.

Je la ſoutiendrai, Monſieur.

BARTHOLO.

Dites que vous la ſupporterez, Monſieur!

FIGARO.

Comme il vous plaira, Monſieur.

BARTHOLO.

Vous le prenez bien haut, Monſieur! Sachez que quand je diſpute avec un fat, je ne lui cede jamais.

FIGARO, *lui tourne le dos.*

Nous différons en cela, Monſieur; moi je lui cede toujours.

BARTHOLO.

Hein? Qu'eſt-ce qu'il dit donc, Bachelier?

FIGARO.

C'eſt que vous croyez avoir affaire à quelque Barbier de village, & qui ne ſait manier que le raſoir. Apprenez, Monſieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, & que ſans les envieux....

BARTHOLO.

Eh! que n'y reſtiez-vous ſans venir ici changer de profeſſion?

FIGARO.

On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO.

Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirois de belles sottises!

FIGARO.

Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrere, qui est là rêvassant....

LE COMTE, *revenant à lui.*

Je.... je ne suis pas le confrere de Monsieur.

FIGARO.

Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, *en colere.*

Enfin, quel sujet vous amene? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à Madame? Parlez faut-il que je me retire?

FIGARO.

Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh, parbleu, Monsieur, je viens vous raser, voilà tout. N'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO.

Vous reviendrez tantôt.

FIGARO.

Ah, oui, revenir ! Toute la garniſon prend médecine demain matin ; j'en ai obtenu l'entrepriſe par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre. Monſieur paſſe-t-il chez lui ?

BARTHOLO.

Non, Monſieur ne paſſe point chez lui. Et mais.... qui empêche qu'on ne me raſe ici !

ROSINE, *avec dédain.*

Vous êtes honnête. Et pourquoi pas dans mon appartement.

BARTHOLO.

Tu te fâches ? Pardon, mon enfant : tu vas achever de prendre ta leçon ; c'eſt pour ne pas perdre un inſtant le plaiſir de t'entendre.

FIGARO, *bas au Comte.*

On ne le tirera pas d'ici. (*Haut.*) Allons, l'Eveillé ! la Jeuneſſe ! le baſſin, de l'eau, tout ce qu'il faut à Monſieur.

BARTHOLO.

Sans doute, appellez-les ! Fatigués, harraſſés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher !

FIGARO.

Eh bien ! j'irai tout chercher : n'eſt-ce pas

dans votre chambre ? (*bas au Comte.*) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO *détache son trousseau de clefs, & dit par réflexion :*

Non, non, j'y vais moi-même. (*Bas au Comte en s'en allant.*) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCENE VI.

FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO.

AH ! que nous l'avons manqué belle ! il alloit me donner le trousseau. La clef de la jalousie n'y est-elle pas ?

ROSINE.

C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII.

BARTHOLO, FIGARO, ROSINE, LE COMTE.

BARTHOLO, *revenant.*

à part. BON! je ne ſais ce que je fais de laiſſer ici ce maudit Barbier. (*à Figaro.*) Tenez. (*Il lui donne le trouſſeau.*) Dans mon cabinet, ſous mon bureau ; mais ne touchez à rien.

FIGARO.

La peſte ! il y feroit bon, méfiant comme vous êtes. (*A part en s'en allant.*) Voyez comme le Ciel protege l'innocence !

SCENE VIII.

BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE,

BARTHOLO, *bas au Comte.*

C'EST le drôle qui a porté la lettre au Comte.

LE COMTE, *bas.*

Il m'a l'air d'un frippon.

BARTHOLO.

Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE.

Je crois qu'à cet égard le plus fort eſt fait.

BARTHOLO.

Tout conſidéré, j'ai penſé qu'il étoit plus prudent de l'envoyer dans ma chambre, que de le laiſſer avec elle.

LE COMTE.

Ils n'auroient pas dit un mot que je n'euſſe été en tiers.

ROSINE.

Il eſt bien poli, Meſſieurs, de parler bas ſans ceſſe! & ma leçon?

(*Ici l'on entend un bruit comme de la vaiſſelle renverſée.*)

BARTHOLO, *criant.*

Qu'eſt-ce que j'entends donc! le cruel Barbier aura tout laiſſé tomber par l'eſcalier & les plus belles pieces de mon néceſſaire!....

(*Il court dehors.*)

SCENE IX.

LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE.

PROFITONS du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi ce ſoir, je vous en conjure, Madame, un moment d'entretien indiſpenſable pour vous ſouſtraire à l'eſclavage où vous allez tomber.

ROSINE.

Ah, Lindor!

LE COMTE.

Je puis monter à votre jalouſie; & quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin. je me ſuis vu forcé....

SCENE X.

ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

JE ne m'étois pas trompé; tout eſt briſé, fracaſſé.

FIGARO.

Voyez le grand malheur pour tant de train!

On ne voit goutte ſur l'eſcalier. (*Il montre la clef au Comte.*) Moi, en montant, j'ai accroché une clef....

BARTHOLO.

On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clef! L'habile homme!

FIGARO.

Ma foi, Monſieur, cherchez-en un plus ſubtil.

SCENE XI.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, *effrayée.* (*à part.*)

DON Bazile!....

LE COMTE, *à part.*

Juſte Ciel!

FIGARO, *à part.*

C'eſt le diable!

BARTHOLO *va au-devant de lui*

Ah! Bazile, mon ami! ſoyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de ſuite? En vérité, le Seigneur Alonzo m'avoit fort effrayé ſur votre état; demandez-lui, je par-

tois pour vous aller voir, & s'il ne m'avoit point retenu....

BAZILE *étonné.*

Le Seigneur Alonzo?...

FIGARO *frappe du pied.*

Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe.... Chienne de pratique!

BAZILE, *regardant tout le monde.*

Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, Messieurs?...

FIGARO.

Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE.

Mais encore faudroit-il....

LE COMTE.

Il faudroit vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à Monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, *plus étonné.*

La leçon de musique!.... Alonzo!....

ROSINE, *à part à Bazile.*

Eh! taisez-vous.

BAZILE.

Elle aussi!

Le Comte, *bas à Bartholo.*

Dites-lui donc tout bas que nous en ſommes convenus.

Bartholo, *à Bazile à part.*

N'allez pas nous démentir, Bazile, en diſant qu'il n'eſt pas votre éleve, vous gâteriez tout.

Bazile.

Ah! ah!

Bartholo, *haut.*

En vérité, Bazile! on n'a pas plus de talents que votre éleve.

Bazile, *ſtupéfait.*

Que mon éleve!... (*bas.*) Je venois pour vous dire que le Comte eſt déménagé.

Bartholo, *bas.*

Je le ſais, taiſez-vous.

Bazile, *bas.*

Qui vous l'a dit?

Bartholo, *bas.*

Lui, apparemment!

Le Comte, *bas.*

Moi, ſans doute: écoutez ſeulement.

Rosine, *bas à Bazile.*

Eſt-il ſi difficile de vous taire?

Figaro, *bas à Bazile.*

Hum! Grand eſcogrif! Il eſt ſourd!

BAZILE, *à part.*

Qui diable eſt-ce donc qu'on trompe ici ? Tout le monde eſt dans le ſecret !

BARTHOLO, *haut.*

Eh bien, Bazile, votre homme de loi ?...

FIGARO.

Vous avez toute la ſoirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, *à Bazile.*

Un mot ; dites-moi ſeulement ſi vous êtes content de l'homme de loi ?

BAZILE, *effaré.*

De l'homme de loi ?

LE COMTE, *ſouriant.*

Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi ?

BAZILE, *impatienté.*

Eh ! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi.

LE COMTE, *à Bartholo à part.*

Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle ? Renvoyez-le.

BARTHOLO, *bas au Comte.*

Vous avez raiſon. (*à Bazile.*) Mais quel mal vous a donc pris ſi ſubitement ?

BAZILE, *en colere.*

Je ne vous entends pas.

LE COMTE *lui met à part une bourſe dans la main.*

Oui : Monſieur vous demande ce que vous

venez faire ici, dans l'état d'indiſpoſition où vous êtes?

FIGARO.

Il eſt pâle comme un mort!

BAZILE.

Ah! je comprends....

LE COMTE.

Allez-vous coucher, mon cher Bazile: vous n'êtes pas bien, & vous nous faites mourir de frayeur. Allez-vous coucher.

FIGARO.

Il a la phyſionomie toute renverſée. Allez-vous coucher.

BARTHOLO.

D'honneur, il ſent la fievre d'une lieue. Allez-vous coucher.

ROSINE.

Pourquoi donc êtes-vous ſorti? On dit que cela ſe gagne. Allez-vous coucher?

BAZILE, *au dernier étonnement.*

Que j'aille me coucher.

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE.

Eh! ſans doute.

BAZILE, *les regardant tous.*

En effet, Meſſieurs, je crois que je ne ſerai pas mal de me retirer; je ſens que je ne ſuis pas ici dans mon aſſiette ordinaire.

BARTHOLO.

A demain, toujours ſi vous êtes mieux.

LE COMTE.

Bazile, je ſerai chez vous de très-bonne heure.

FIGARO.

Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE.

Bon ſoir, Monſieur Bazile.

BAZILE, *à part.*

Diable emporte ſi j'y comprends rien; & ſans cette bourſe....

TOUS.

Bon ſoir, Bazile, bon ſoir.

BAZILE, *en s'en allant.*

Eh bien! bon ſoir donc, bon ſoir.

(*Ils l'accompagnent tous en riant.*)

SCENE XII.

LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* BAZILE.

BARTHOLO, *d'un ton important.*

CET homme-là n'eſt pas bien du tout.

ROSINE.

Il a les yeux égarés.

LE COMTE.

Le grand air l'aura saisi.

FIGARO.

Avez-vous vu comme il parloit tout seul? Ce que c'est que de nous! (*A Bartholo.*) Ah ça, vous décidez-vous cette fois? (*Il lui pousse un fauteuil très-loin du Comte, & lui présente le linge.*)

LE COMTE.

Avant de finir, Madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner. (*Il s'approche, & lui parle bas à l'oreille.*)

BARTHOLO, *à Figaro.*

Eh mais! il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher, & de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir....

LE COMTE, (*bas à Rosine.*)

Nous avons la clef de la jalousie, & nous serons ici à minuit.

FIGARO *passe le linge au cou de Bartholo.*

Quoi voir? Si c'étoit une leçon de danse, on vous passeroit d'y regarder; mais du chant!.... ahi, ahi.

BARTHOLO.

Qu'est-ce que c'est?

FIGARO.

Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil.

(*Il rapproche sa tête.*)

BARTHOLO.

Ne frottez donc pas.

FIGARO.

C'eſt le gauche. Voudriez-vous me faire le plaiſir d'y ſouffler un peu fort?

BARTHOLO *prend la tête de Figaro, regarde par-deſſus, le pouſſe violemment, & va derriere les amants écouter leur converſation.*

LE COMTE, *bas à Roſine.*

Et quant à votre lettre, je me ſuis trouvé tantôt dans un tel embarras pour reſter ici.

FIGARO, *de loin pour avertir.*

Hem!.... hem!....

LE COMTE.

Déſolé de voir encore mon déguiſement inutile....

BARTHOLO, *paſſant entre deux.*

Votre déguiſement inutile!

ROSINE, *effrayée.*

Ah!....

BARTHOLO.

Fort bien, Madame, ne vous gênez pas. Comment! ſous mes yeux mêmes, en ma préſence on m'oſe outrager de la ſorte.

LE COMTE.

Qu'avez-vous donc, Seigneur?

BARTHOLO.

Perfide Alonzo!

LE COMTE.

Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que Mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE.

Sa femme! moi! passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO.

Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE.

Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur & ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne & mon bien sont retenus contre toutes les loix.

(*Rosine sort.*)

SCENE XIII.

BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO.

LA colere me suffoque.

LE COMTE.

En effet, Seigneur, il est difficile qu'une jeune femme....

FIGARO.

Oui, une jeune femme, & un grand âge; voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO.

Comment! lorsque je les prends sur le fait! maudit Barbier! il me prend des envies....

FIGARO.

Je me retire, il est fou.

LE COMTE.

Et moi aussi; d'honneur il est fou.

FIGARO.

Il est fou, il est fou....

(*Ils sortent.*)

SCENE XIV.

BARTHOLO, *seul, les poursuit.*

JE suis fou ! infâmes suborneurs ! émissaires du diable, dont vous faites ici l'office, & qui puisse vous emporter tous.... Je suis fou !.... je les ai vus comme je vois ce pupitre, & me soutenir effrontément.... Ah ! il n' y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyons le chercher. Holà, quelqu'un !... Ah ! j'oublie que je n'ai personne.... Un voisin, le premier venu, n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit ; il y a de quoi perdre l'esprit.

Fin du troisieme Acte.

Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit ; on entend un bruit d'orage, & l'orchestre joue celui qui est gravé dans le Recueil de la musique du Barbier.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Le Théâtre est obscur.

BARTHOLO, DON BAZILE, *une lanterne de papier à la main.*

BARTHOLO.

COMMENT, Bazile, vous ne le connoissez pas ? Ce que vous dites est-il possible?

BAZILE.

Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferois toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du Comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourroit que ce fût le Comte lui-même.

BARTHOLO.

A propos de ce présent, eh! pourquoi l'avez-vous reçu ?

BAZILE.

Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendois

rien : & dans les cas difficiles à juger, une bourſe d'or me paroît toujours un argument ſans replique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui eſt bon à prendre....

BARTHOLO.

J'entends, eſt bon....

BAZILE.

A garder.

BARTHOLO, *ſurpris.*

Ah ! ah !

BAZILE.

Oui, j'ai arrangé comme cela pluſieurs petits proverbes avec des variations. Mais allons au fait ; à quoi vous arrêtez-vous ?

BARTHOLO.

En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la poſſéder ?

BAZILE.

Ma foi, non, Docteur. En toute eſpece de biens, poſſéder eſt peu de choſe ; c'eſt jouir qui rend heureux. Mon avis eſt, qu'épouſer une femme dont on n'eſt point aimé, c'eſt s'expoſer....

BARTHOLO.

Vous craindriez les accidents ?

BAZILE.

Hé, hé, Monſieur.... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferois point violence à ſon cœur.

BARTHOLO.

Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE.

Il y va de la vie? Epousez, Docteur, épousez.

BARTHOLO.

Aussi ferai-je, & cette nuit même.

BAZILE.

Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO.

Vous avez raison.

BAZILE.

La calomnie, Docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO.

Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, & il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE.

Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO.

Pourquoi pas plutôt.

BAZILE.

Impossible ; le Notaire est retenu.

BARTHOLO.

Pour un mariage ?

BAZILE.

Oui, chez le Barbier Figaro ; c'eſt ſa niece qu'il marie.

BARTHOLO.

Sa niece ? il n'en a pas.

BAZILE.

Voilà ce qu'ils ont dit au Notaire.

BARTHOLO.

Ce drôle eſt du complot. Que diable !

BAZILE.

Eſt-ce que vous penſeriez ?....

BARTHOLO.

Ma foi, ces gens-là ſont ſi alertes ! Tenez, mon ami, je ne ſuis pas tranquille. Retournez chez le Notaire. Qu'il vienne ici ſur le champ avec vous.

BAZILE.

Il pleut, il fait un temps du diable ; mais rien ne m'arrête pour vous ſervir. Que faites-vous donc ?

BARTHOLO.

Je vous reconduis ; n'ont-ils pas fait eſtropier tout mon monde par ce Figaro ! Je ſuis ſeul ici.

BAZILE.

J'ai ma lanterne.

BARTHOLO.

Tenez, Bazile, voilà mon passe-par-tout; je vous attends, je veille; & vienne qui voudra, hors le Notaire & vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE.

Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCENE II.

ROSINE, *seule, sortant de sa chambre.*

Il me sembloit avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même étoit propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne.... Ah, Lindor! si vous m'aviez trompée!.... Quel bruit entends-je?... Dieux! c'est mon tuteur. Rentrons.

SCENE III.

ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *rentre avec de la lumiere.*

AH! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement....

ROSINE.

Je vais me retirer.

BARTHOLO.

Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, & j'ai des choses très-pressées à vous dire.

ROSINE.

Que me voulez-vous, Monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO.

Rosine, écoutez-moi.

ROSINE.

Demain je vous entendrai.

BARTHOLO.

Un moment de grace.

ROSINE, *à part.*

S'il alloit venir!

BARTHOLO *lui montre sa lettre.*

Connoissez-vous cette lettre?

ROSINE *la reconnoît.*

Ah, grands Dieux !...

BARTHOLO.

Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire des reproches : à votre âge on peut s'égarer ; mais je suis votre ami, écoutez-moi.

ROSINE.

Je n'en puis plus.

BARTHOLO.

Cette lettre que vous avez écrite au Comte Almaviva....

ROSINE, *étonnée.*

Au Comte Almaviva !

BARTHOLO.

Voyez quel homme affreux est ce Comte : aussi-tôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée ; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE.

Le Comte Almaviva !....

BARTHOLO.

Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant & crédule ; mais apprenez dans quel piege on vous attiroit. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis ? le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro & cet Alonzo, cet éleve

ſuppoſé de Bazile qui porte un autre nom, n'eſt que le vil agent du Comte, alloit vous entraîner dans un abyme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, *accablée.*

Quelle horreur !.... Quoi ! Lindor..... quoi ! ce jeune homme.....

BARTHOLO, *à part.*

Ah ! c'eſt Lindor.

ROSINE.

C'eſt pour le Comte Almaviva.... C'eſt pour un autre....

BARTHOLO.

Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE *outrée.*

Ah ! quelle indignité !..... Il en ſera puni. — Monſieur, vous avez deſiré de m'épouſer ?

BARTHOLO.

Tu connois la vivacité de mes ſentimens.

ROSINE.

S'il peut vous en reſter encore, je ſuis à vous.

BARTHOLO.

Hé bien, le Notaire viendra cette nuit même.

ROSINE.

Ce n'eſt pas tout. O Ciel ! ſuis-je aſſez humiliée !.... Apprenez que dans peu le perfide oſe entrer par cette jalouſie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, *regardant au trouſſeau.*

Ah, les ſcélérats ! mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, *avec effroi.*

Ah, Monſieur, & s'ils ſont armés ?

BARTHOLO.

Tu as raiſon ; je perdrois ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte, & l'attendre auprès de la maiſon. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaiſir d'en être à la fois vengés & délivrés ; & compte que mon amour te dédommagera.....

ROSINE, *au déſeſpoir.*

Oubliez ſeulement mon erreur. (*à part.*) Ah ! je m'en punis aſſez !

BARTHOLO, *s'en allant.*

Allons nous embuſquer. A la fin je la tiens.

SCENE IV.

ROSINE, *seule.*

SON amour me dédommagera.... Malheureuse !.... (*Elle tire son mouchoir, & s'abandonne aux larmes.*) Que faire !... Il va venir. Je veux rester, & feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah ! j'en ai grand besoin. Figure noble ! air doux ! une voix si tendre !..... Et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur ! Ah, malheureuse !...... malheureuse !..... Ciel ! on ouvre la jalousie ! (*Elle se sauve.*)

SCENE V.

LE COMTE, FIGARO, *enveloppé d'un manteau, paroît à la fenêtre.*

FIGARO *parle en-dehors.*

QUELQU'UN s'enfuit ; entrerai-je ?

LE COMTE, *en-dehors.*

Un homme ?

FIGARO.

Non.

LE COMTE.

C'eſt Roſine que ta figure atroce aura miſe en fuite.

FIGARO *ſaute dans la chambre.*

Ma foi, je le crois.... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre & les éclairs.

LE COMTE *enveloppé d'un long manteau.*

Donne-moi la main. (*Il ſaute à ſon tour.*) A nous la victoire.

FIGARO, *jette ſon manteau.*

Nous ſommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune, Monſeigneur! comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE.

Superbe pour un amant.

FIGARO.

Oui, mais pour un confident?... Et ſi quelqu'un alloit nous ſurprendre ici?

LE COMTE.

N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiètude; c'eſt de la déterminer à quitter ſur le champ la maiſon du tuteur.

FIGARO.

Vous avez pour vous trois paſſions toutes puiſſantes ſur le beau-ſexe; l'amour, la haine, & la crainte.

Le Comte *regarde dans l'obſcurité.*

Comment lui annoncer brusquement que le Notaire l'attend chez toi, pour nous unir ? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

Figaro.

Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au ſurplus, ſi ſon amour eſt tel que vous le deſirez, vous lui direz qui vous êtes ; elle ne doutera plus de vos ſentiments.

SCENE VI.

LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(*Figaro allume toutes les bougies qui ſont ſur la table.*)

Le Comte.

La voici. — Ma belle Roſine !...

Rosine, *d'un ton très-compoſé.*

Je commençois, Monſieur, à craindre que vous ne vinſſiez pas.

Le Comte.

Charmante inquiétude !... Mademoiſelle, il ne me convient point d'abuſer des circonſ-

tances pour vous propoſer de partager le ſort d'un infortuné ; mais quelqu'aſyle que vous choiſiſſiez, je jure mon honneur...

ROSINE.

Monſieur, ſi le don de ma main n'avoit pas dû ſuivre à l'inſtant celui de mon cœur, vous ne feriez pas ici. Que la néceſſité juſtifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier.

LE COMTE.

Vous, Roſine! la compagne d'un malheureux! ſans fortune, ſans naiſſance!...

ROSINE.

La naiſſance, la fortune! laiſſons-là les jeux du haſard, & ſi vous m'aſſurez que vos intentions ſont pures....

LE COMTE, *à ſes pieds.*

Ah! Roſine! je vous adore!...

ROSINE, *indignée.*

Arrêtez, malheureux!... vous oſez profaner!... tu m'adores!... Va tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendois ce mot pour te déteſter. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend, (*en pleurant*) apprends que je t'aimois; apprends que je faiſois mon bonheur de partager ton mauvais ſort. Miſérable Lindor! j'allois tout quitter pour te ſuivre. Mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés, & l'indignité de cet affreux

Comte Almaviva, à qui tu me vendois, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma foibleſſe. Connois-tu cette lettre?

LE COMTE, *vivement.*

Que votre Tuteur vous a remiſe?

ROSINE, *fièrement.*

Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE.

Dieux, que je ſuis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier je m'en ſuis ſervi pour arracher ſa confiance, & je n'ai pu trouver l'inſtant de vous en informer. Ah, Roſine! il eſt donc vrai que vous m'aimez véritablement! ...

FIGARO.

Monſeigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même...

ROSINE.

Monſeigneur! que dit-il?...

LE COMTE, *jettant ſon large manteau, paroît en habit magnifique.*

O la plus aimée des femmes! il n'eſt plus temps de vous abuſer: l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'eſt point Lindor; je ſuis le Comte Almaviva, qui meurt d'amour, & vous cherche en vain depuis ſix mois.

ROSINE

ROSINE *tombe dans les bras du Comte.*

Ah!..?..

LE COMTE, *effrayé.*

Figaro?

FIGARO.

Point d'inquiétude, Monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà qui reprend ses sens; morbleu, qu'elle est belle!

ROSINE.

Ah, Lindor!.... Ah, Monsieur! que je suis coupable! j'allois me donner cette nuit même à mon Tuteur.

LE COMTE.

Vous, Rosine!

ROSINE.

Ne voyez que ma punition! j'aurois passé ma vie à vous détester. Ah, Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO *regarde à la fenêtre.*

Monseigneur, le retour est fermé; l'échelle est enlevée.

LE COMTE.

Enlevée!

ROSINE, *troublée.*

Oui; c'est moi.... c'est le Docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai

tout avoué, tout trahi : il ſait que vous êtes ici, & va venir avec main-forte.

FIGARO, *regarde encore.*

Monſeigneur ! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, *courant dans les bras du Comte avec frayeur.*

Ah, Lindor ! ....

LE COMTE, *avec fermeté.*

Roſine, vous m'aimez ! Je ne crains perſonne ; & vous ſerez ma femme. J'aurai donc le plaiſir de punir à mon gré l'odieux vieillard ! ..

ROSINE.

Non, non, graces pour lui, cher Lindor ! Mon cœur eſt ſi plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCENE VII.

LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FIGARO.

MONSEIGNEUR, c'eſt notre Notaire.

LE COMTE.

Et l'ami Bazile avec lui !

BAZILE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'apperçois ?

FIGARO.

Eh! par quel hasard notre ami....

BAZILE.

Par quel accident, Messieurs....

LE NOTAIRE.

Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE.

Oui, Monsieur. Vous deviez unir la Signora Rosine & moi cette nuit chez le Barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison, pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE.

J'ai donc l'honneur de parler à son Excellence Monsieur le Comte Almaviva?

FIGARO.

Précisément.

BAZILE, *à part.*

Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-par-tout....

LE NOTAIRE.

C'est que j'ai deux contrats de mariage, Monseigneur; ne confondons point : voici le vôtre; & c'est ici celui du Seigneur Bartholo, avec la Signora.... Rosine aussi? Les Demoiselles apparemment sont deux sœurs qui portent le même nom?

LE COMTE.

Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous ſervir de ſecond témoin.

(*Ils ſignent.*)

BAZILE.

Mais, votre Excellence.... je ne comprends pas....

LE COMTE.

Mon maître Bazile, un rien vous embarraſſe, & tout vous étonne.

BAZILE.

Monſeigneur.... Mais ſi le Docteur....

LE COMTE, *lui jettant une bourſe.*

Vous faites l'enfant! ſignez donc vîte.

BAZILE, *étonné.*

Ah! ah!

FIGARO.

Où donc eſt la difficulté de ſigner!

BAZILE, *peſant la bourſe.*

Il n'y en a plus; mais c'eſt que moi, quand j'ai donné ma parole une fois; il faut des motifs d'un grand poids....

(*Il ſigne.*)

SCENE VIII & derniere.

BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS *avec des flambeaux*, & LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

BARTHOLO *voit le Comte baiser la main de Rosine, & Figaro qui embrasse grotesquement Don Bazile : il crie en prenant le Notaire à la gorge :*

ROSINE avec ces frippons ! arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE.

C'est votre Notaire.

BAZILE.

C'est votre Notaire. Vous moquez-vous ?

BARTHOLO.

Ah ! Don Bazile, eh comment êtes-vous ici ?

BAZILE.

Mais plutôt, vous, comment n'y êtes-vous pas ?

L'ALCADE, *montrant Figaro.*

Un moment ; je connois celui-ci. Que

viens-tu faire en cette maison à des heures indues ?

FIGARO.

Heure indue ? Monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de son Excellence Monseigneur le Comte Almaviva.

BARTHOLO.

Almaviva !

L'ALCADE.

Ce ne sont donc pas des voleurs ?

BARTHOLO.

Laissons cela. — Par-tout ailleurs, Monsieur le Comte, je suis le serviteur de votre Excellence ; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez, s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE.

Oui, le rang doit être ici sans force ; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que Mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO.

Que dit-il, Rosine ?

ROSINE.

Il dit vrai. D'où naît votre étonnement ? Ne devois-je pas cette nuit même être vengée d'un trompeur ? Je le suis.

BAZILE.

Quand je vous disois que c'étoit le Comte lui-même, Docteur?

BARTHOLO.

Que m'importe à moi? Plaisant mariage! où sont les témoins?

LE NOTAIRE.

Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux Messieurs.

BARTHOLO.

Comment, Bazile? vous avez signé.

BAZILE.

Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO.

Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE.

Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO.

La Demoiselle est mineure.

FIGARO.

Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO.

Qui te parle à toi, maître frippon?

LE COMTE.

Mademoiselle est noble & belle; je suis hom-

me de qualité, jeune & riche; elle est ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO.

Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE.

Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des loix; & Monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais Magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE.

Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage, indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE.

Ah! qu'il consente à tout, & je ne lui demande rien.

FIGARO.

Que la quittance de mes cent écus : ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, *irrité.*

Ils étoient tous contre moi; je me suis fourré la tête dans un guêpier.

BAZILE.

Quel guêpier? ne pouvant avoir la femme, calculez Docteur, que l'argent vous reste, &...

BARTHOLO.

Eh! laissez-moi donc en repos, Bazile. Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi. A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (*Il signe.*)

FIGARO, *riant.*

Ah! ah! ah! Monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE.

Mais, Messieurs, je n'y comprends plus rien. Est-ce qu'elles ne sont pas deux Demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO.

Non, Monsieur; elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, *se désolant.*

Et moi qui leur ai enlevé l'échelle, pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO.

Faute de sens. Mais soyons vrais, Docteur: quand la jeunesse & l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeller à bon droit la *Précaution inutile.*

APPROBATION.

J'AI lu par l'ordre de Monſieur le Lieutenant-Général de Police, *le Barbier de Séville*, Comédie en proſe & en quatre actes ; & j'ai cru qu'on pouvoit en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 29 Décembre 1774.

CRÉBILLON.

FIN.

00102468

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 19 September, 2016